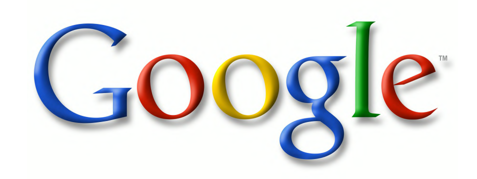
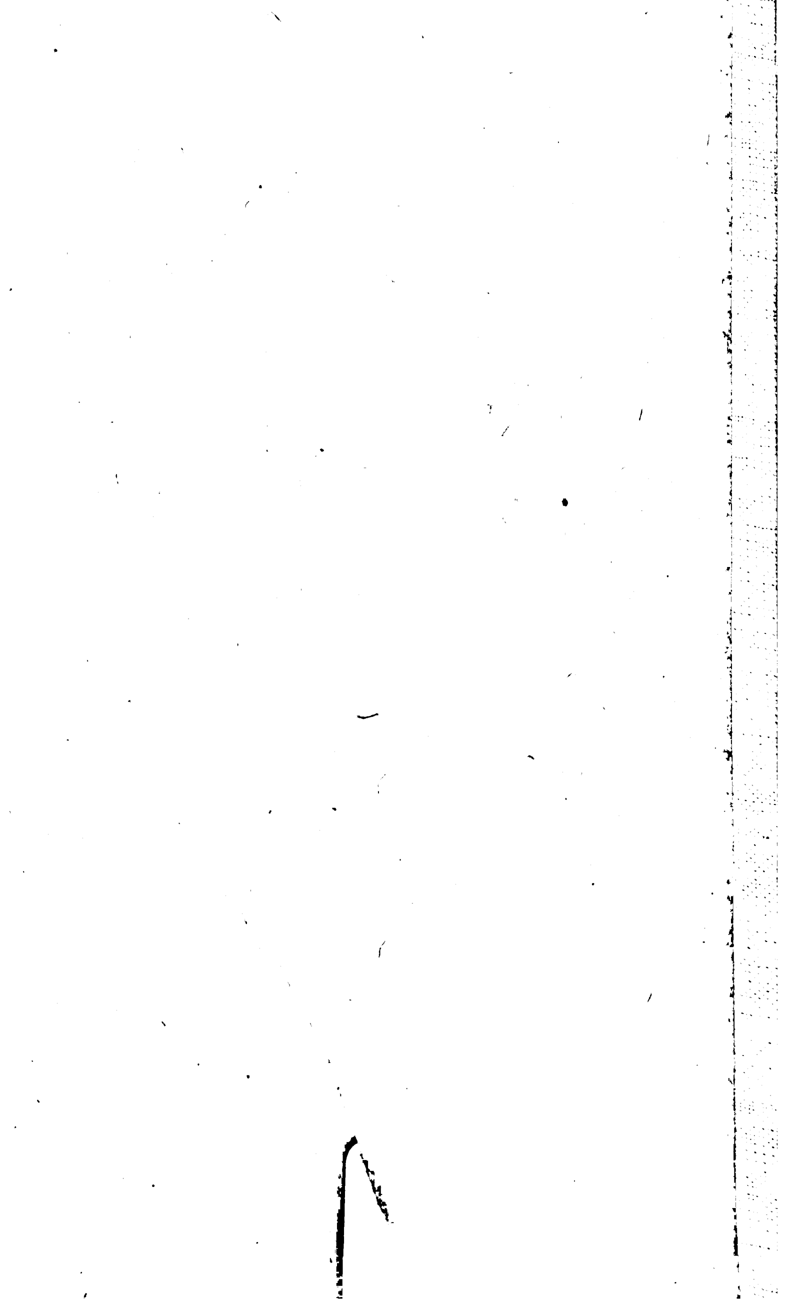







NKV

LES MUSCADINS

LE COMTE DE FAVROL

ASTOIN NEW-YORK

LIBRAIRIE E. DENTU

DU MÊME AUTEUR

LES MUSCADINS

DEUXIÈME PARTIE

JEANNE LAFRESNAIE.................... 1 vol. in-18.

NOEL RAMBERT, 1 vol. in-18.................. 3 fr.
MADEMOISELLE CACHEMIRE, 1 vol. in-18 .... 3 —
LES PRUSSIENS CHEZ EUX, 1 vol. in-18 .... 3 —

F. Aureau — Imp. de Lagny

JULES CLARETIE

LES

MUSCADINS

I

LE COMTE DE FAVROL

TROISIÈME ÉDITION

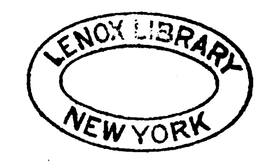


PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1876


LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVERTISSEMENT

Ce roman, où l'auteur a voulu peindre le tableau aussi exact que possible, d'une époque disparue, était depuis longtemps conçu lorsque la mode s'est si complétement tournée vers les mœurs du Directoire, et la publication en feuilletons avait même commencé depuis près de deux mois, lorsque le théâtre représenta une pièce qui n'offre, au surplus, d'autre analogie avec ce livre qu'un titre parallèle. L'auteur des *Muscadins* tenait simplement à le constater.

Il n'a point la prétention d'avoir invente, mais il a la conscience d'avoir étudié de fort près le temps amusant et curieux où l'on par-

lait à la fois de la Révolution, des Jacobins, de Léoben, de la Montagne, de Bonaparte, des fournisseurs, des *Wiski*, de mademoiselle Lange, de Bentabole et des souliers pointus.

Octobre 1873 à Février 1874.

LES MUSCADINS

LE COMTE DE FAVROL

I

MONSIEUR PIGOULET

On était en l'an V de la République Française. Le Directoire gouvernait depuis près de deux ans. Le conseil des Cinq Cents avait succédé à la Convention dans cette salle des Tuileries où tant de fois avait grondé la tempête et où, poudreux déjà, au-dessus des gradins en demi-cercle où siégeaient les députés, les drapeaux déchirés conquis sur l'ennemi par les troupes républicaines, attestaient l'énergie et prouvaient le courage d'un peuple qui avait su repousser l'invasion et sauver sa patrie.

Le conseil des Cinq Cents se réunissait près de là, dans la salle du Manége où la République avait été proclamée.

Barras régnait et Louis XVIII voulait régner.

Au dehors, l'armée du Rhin et l'armée d'Italie

continuaient leurs prodiges. A l'armée du Rhin, les officiers s'appelaient entre eux du nom de *monsieur*, à l'armée d'Italie, de celui de *citoyen*. Mais tous combattaient avec le même acharnement l'ennemi, cette fois décidément vaincu.

A Paris, on valsait, on agiotait, on complotait, on tripotait, on jouait, on avait la fièvre, on avait soif de voluptés, on avait faim de plaisirs. Paris cherchait à bien vivre, tandis que les soldats de Hoche et d'Augereau continuaient à bien mourir.

C'était le lendemain de la Terreur.

Les monuments, les temples, transformés en magasins, portaient encore, à peine visible, la devise républicaine : *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*, dont on avait soigneusement effacé les terribles derniers mots : *ou la mort*. Sur les murailles des églises, dont douze seulement étaient provisoirement rendues au culte, on s'occupait à gratter l'inscription tracée sur la pierre : *Le peuple français reconnaît un Etre suprême et l'immortalité de l'âme*. Des oiseaux nichaient, place de la Révolution, dans la gigantesque statue de la Liberté que madame Roland avait saluée en montant à l'échafaud. On voyait encore debout et formidables les flèches de cette prison du Temple d'où était sorti pour mourir celui qu'on appelait le *dernier roi des Français*. Le Champ-de-Mars conservait les traces de cette fête qui n'eut jamais sa pareille et où quatre cent mille cœurs battaient du même enthousiasme dans quatre cent mille poitrines. La terre était encore remuée et on

pouvait retrouver l'endroit où la Du Barry, de ses mains potelées, avait poussé la brouette pour porter de la terre à l'autel de la patrie.

Sur la place de la Bastille, un désert. Le patriote Palloy avait rasé et débité au plus juste prix les murs de la prison. On pouvait d'ailleurs suivre, sur le plan en relief de la ville de Paris qu'un industriel montrait au Palais-Royal, devenu *Palais-Égalité*, toutes les modifications qu'avait subies la grande ville depuis les dernières années. Les quais étaient encombrés de vendeurs de pommes, de remorqueurs de charbons, de tonneaux de vins, de débardeurs.

On s'occupait encore de politique, mais par habitude plutôt que par passion. La foi était devenue de la curiosité. Les convictions n'étaient plus qu'une mode.

Le dimanche, la foule allait, par désœuvrement, regarder la maison portant le n° 29 de la rue du Faubourg Saint-Honoré où Gracchus Babœuf avait été arrêté, pour être délivré, en face de l'Assomption, par des forts de la Halle. Au café des Bains-Chinois, transformé en temple de la Raison, on allait voir la place où s'asseyait Sophie Lapierre, la maîtresse de Darthé, un des compagnons de Babœuf. Point de réflexions; on ne disait rien. On regardait. C'était tout.

Les arbres de la Liberté, plantés joyeusement aux jours de fête, semblaient desséchés et jaunis; beaucoup avaient été déjà déracinés, emportés ou

sciés par le tronc. « Les peupliers tombent, disait « un mécontent; c'est que le peuple est terrassé! » On achevait, selon le mot de Mercier, de *déifier* ceux qu'on avait faits dieux. Les murs de Paris conservaient encore des affiches déchirées portant des signatures oubliées déjà, des noms d'hommes dont la guillotine avait tait tomber la tête. Il y avait encore dans Paris une odeur de sang, et Paris cependant s'amusait, fou de joie.

Chez le Napolitain Garchi, boulevard Montmartre, dans cet hôtel Lecouteux, où Lavoisier avait habité en 1793, toute la *jeunesse dorée* se pressait, admirant les salons somptueux, les jardins illuminés en verres de couleur, et conviant les parents des décapités à des *bals à la victime,* où la folie parodiait la mort.

Le luxe se faisait coquet et précieux. On citait, on enviait, on imitait madame Récamier, qui, dans sa petite maison de la rue de la Chaussée-d'Antin, au n° 7, s'était fait un boudoir en glaces, ornées de fleurs peintes, avec une baignoire cachée dans le parquet et recouverte de fleurs. Lorsqu'elle donnait des bals en son hôtel, on mettait à la disposition des danseuses des chaussures de toutes couleurs et des bouquets nouveaux après chaque tour de valse, et madame Récamier remplaçait par quelque éventail admirable le moindre éventail brisé pendant la contredanse.

Le banquier Pérégaux avait acheté, l'année précédente, l'hôtel de la Guimard, attenant à l'hôtel

Récamier; mais le financier ne renouvelait pas les fêtes célèbres de la danseuse, et madame Récamier remportait encore et gardait la palme.

Un mot nouveau courait alors sur toutes les lèvres, un mot qui peignait bien l'heure présente, le mot *incroyable*. L'exagération de la mode passait dans la langue. Le *garatisme* régnait en maître. On ne se contentait point de chanter comme Garat, on parlait comme lui. La *beauté* devenait la *divinité*. Le *charme* cédait le pas au *sarme*. Les jeunes gens à la mode étaient des *incroyables*, des *agréables*, et le monde lui-même, au dire de Charlemagne, — obscur aujourd'hui, et qu'on appelait alors le *Montaigne de la poésie*, — le monde devenait un *monde incroyable* :

Plaisant séjour que ce Paris !
Je suis badaud, mais tout m'étonne,
Et sur tout ce qui m'environne
Je porte des yeux éblouis :
Et plus je vois, plus je soupçonne
Qu'il est des vertus, des talents,
Et des mérites éminents
Dont ne s'était douté personne:
Des incroyables probités
Chez les enfants de la fortune,
Des incroyables vérités
Dans les discours à la tribune,
Une incroyable honnêteté
Dans les bureaux de nos puissances,
Une incroyable netteté
Dans nos travaux sur les finances,
Une incroyable utilité
Dans mille lois de circonstance,
Une incroyable égalité,
Une incroyable liberté
D'un bout à l'autre de la France.

Deux astres nouveaux montaient à l'horizon; deux renommées grandissaient côte à côte dans ce Paris qui a toujours à la fois le culte de l'épopée et celui de la charge, l'admiration d'un Voltaire et celle du singe de Nicolet; deux héros passionnaient le public : un César et un Jocrisse, Bonaparte et Brunet; Bonaparte, le futur empereur; Brunet, dont le russe Rostopchine devait dire un jour : « J'ai vu deux grands comédiens à Paris : Talleyrand et Brunet. C'est Brunet qui est le meilleur. »

Les fournisseurs — ces acarus de la guerre — s'étalaient dans leurs wiskis.

Dans une lettre au Directoire, le général Augereau, parlant des dilapidations des commissaires des guerres, disait avec rage, « qu'ils avaient tué plus de Français que le canon de l'Empereur. »

Sur la place Vendôme où l'herbe poussait, haute et drue, entre les pavés, on voyait une cage de fer où, de temps à autre, le gouvernement faisait solennellement brûler les faux assignats.

L'argent était rare, l'or était introuvable. Et l'or et l'argent étaient les plus grandes, les seules préoccupations d'une population avide de posséder et de jouir.

La contrainte par corps et la loterie, abolies naguère, venaient d'être rétablies. L'hôtel Bullion ne désemplissait pas. On y vendait de tout, des débris du palais de Versailles, des tentures des Tuileries, les détritus de l'émigration.

Marceau venait d'être tué par un chasseur tyro-

lien, Hoche allait mourir d'une terrible inflammation d'entrailles. Moreau tenait les Allemands refoulés dans la forêt Noire. Les préliminaires de Léoben étaient signés.

On applaudissait les vaudevilles de Barré, Radet et Desfontaines, les drames de Ducange, les tragédies de Ducis.

La Harpe était le grand critique.

On représentait encore, par hasard, des pièces patriotiques, *Viala, ou le héros de la Durance*, *Quintus Fabius ;* mais la mode était aux satiriques antirépublicains. Richer-Sérizy donnait le ton. Les journaux royalistes pullulaient. C'étaient les *Actes des Apôtres*, le *Perlet*, le *Thé*, l'*Antiterroriste*, le *Petit Gautier*. Encore les négligeait-on déjà pour les journaux de modes.

La toilette était en effet la grande préoccupation de cette ville ruinée. Les vêtements des *merveilleuses* devaient ressembler, pour être à la mode, à du linge mouillé, afin de coller plus parfaitement sur la peau. Madame de Genlis raconte qu'une petite fille, âgée de six ans, en jouant avec sa sœur, mit sa jupe et sa chemise par-dessus sa tête et, comme on la regardait, elle répondit : *Papa, je me drape !*

« Chaque femme, dit Kotzebue, qui vit alors Paris, chaque *merveilleuse* devait posséder trois cent soixante-cinq coiffures, autant de paires de souliers, six cents robes et *douze chemises*. » A la promenade de Longchamps de 1797,—au Longchamps, comme on disait, — des élégantes en wiski s'étaient fait

applaudir, non pour leur toilette, mais pour leur hardie nudité. Les *reines de la mode* étaient alors Mesdames de Fleurieu, de Morlaix, de Noailles, de Chauvelin, de Capon, de Lis-Lencey, de Barre-Grand-Maison, de Morbelle, de Nanteuil, — on en citerait vingt autres, — Mesdemoiselles de Rosny, de Malingaud, de Nicolaï, sans compter Madame Tallien, qui donnait le ton, et Joséphine de Beauharnais et Madame Hamelin, et la danseuse Lascade, et la citoyenne Lange et la citoyenne Mézerai, de la Comédie-Française. Les *trois Grâces* étaient trois cents.

Les *muscadins*, les *inconcevables*, les *incroyables*, les *inimaginables* (ainsi les appelait-on tour à tour) promenaient dans Paris leur sottise parfumée, leurs boucles d'oreilles, leurs bijoux de femmes et leurs breloques en forme de fleurs de lis. De temps à autre, ils se colletaient avec quelque *croyable* en culotte vert jaune, portant le sabre à poignée en forme de tête de coq.

Les caricaturistes d'alors s'amusaient à crayonner ces querelles.

Une gravure du temps représentait, d'un côté des femmes demi-nues, à la gauloise, de l'autre des femmes vêtues de la robe des châtelaines, et, opposant la galanterie actuelle à la chevalerie passée, se moquait des *femmes d'aujourd'hui* en regrettant les *femmes d'autrefois*.

La grande fureur en l'an V, après la valse — une valse où, tout en tournoyant, on cueillait, les bras

levés et la jambe arquée, un baiser sur les lèvres de sa danseuse, — l'autre *fièvre du jour*, c'était le thé. On donnait des thés partout : on s'asseyait autour d'une théière en forme d'urne, telle que nous l'a dessinée Bosio, et l'on croquait des gâteaux représentant des cœurs ou des lyres.

La *Correspondance des dames* et l'*Arlequin* donnaient le ton à la mode. Une femme se serait crue déshonorée si elle n'eût point porté de ces toilettes indiscrètes, plus nues que la nudité. Un homme n'eût pas mérité le nom d'élégant s'il n'eût arboré, en hiver, un carrick à douze, quinze ou dix-sept collets et en été l'immense cravate *écrouélique*.

Le bruit de Paris, c'était alors le procès entre mademoiselle Lange et M. Hoppé de Hambourg, au sujet de leur jeune fille, nommée Palmire. Le *Moniteur* en donnait des nouvelles avant même d'insérer les lettres écrites de Vérone par Bonaparte, et on s'en inquiétait beaucoup plus que de la tentative d'assassinat faite sur Siéyès, par l'abbé Poule, de Draguignan.

Et ces mœurs de la Régence avaient pour cadre le Paris de la Révolution !

La place du Carrousel s'appelait toujours *la place du palais de la Convention ;* la rue de Richelieu, *la rue de la Loi ;* la place Royale, *la place de l'Indivisibilité ;* la rue Sainte-Anne, *la rue Helvétius ;* la rue de Madame, *la rue des Citoyennes ;* la barrière du Trône, *la Barrière renversée*. On avait transformé l'Hôtel-Dieu en *grand hôpital d'Humanité*, et l'hospice

Saint-Louis en *hôpital du Nord.* Notre France a toujours fait des révolutions d'enseignes.

Les rues n'avaient pas seules reçu des appellations nouvelles. Chaque homme d'État avait son surnom : Boissy d'Anglas s'appelait *Boissy-Famine;* Merlin de Douai, *Merlin-Suspect* ou *Merlin-Potence;* Camille Jordan qui venait de réclamer la liberté des sonneries d'église, *Jourdan-les-Cloches;* Garat, *Garat-Septembre.* Les cinq Directeurs étaient couramment nommés les *Cinq Singes.*

On les chansonnait, eux et les législateurs — les Cinq cents ou les Anciens — comme des Mazarin de la Fronde; Paris fredonnait sur l'air des *Visitandines*, une chanson devenue rapidement fameuse, le *Marchand de bois des Tuileries :*

On dit que dans les Tuileries
Est un chantier fort apparent,
Où *cinq cents* bûches bien choisies
Sont à livrer en ce moment.
Le vendeur dit à qui l'aborde :
Cinq cents bûches pour un *Louis;*
Mais bien entendu, mes amis,
Qu'on ne les livre qu'*à la corde!*

Le pouvoir des Directeurs étaient non-seulement raillé, mais directement menacé. Pichegru, l'homme des *Clichyens* et du comte de Lille ne se gênait point pour dire, en parlant du palais où siégeait le Directoire : « Le Luxembourg n'est pas une Bastille, il sera réduit en un quart d'heure ! »

Buonarotti, en parlant des Cinq directeurs, di-

sait : « C'est une tête polygoneuse substituée à un trône royal. » La *tête polygoneuse* coûtait à l'État un million cinq cent mille francs par an. Une seule bouche royale dévorait cent fois plus. Benjamin Constant, dans son livre *des Effets de la Terreur*, prouvait que la République avait été sauvée malgré la terreur. Goupilleau (de Montaigu) dénonçait aux Cinq-Cents un écrit ayant pour titre : *Ordo breviarii ingonensis pro anno* 1797 et où l'on recommandait de chanter le *Domine salvum fac regem.*

Les modérés poussaient aux mesures de rigueur. Boissy d'Anglas, en pleine tribune, demandait l'arrestation de Léonard Bourdon, qui cependant, au 9 thermidor, avait combattu Robespierre. Marie-Joseph Chénier, qu'on menaçait chaque jour de l'échafaud, se promenait sur le boulevard, le col de sa chemise coupé et le cou nu, comme pour défier ses accusateurs. On insinuait tout bas, et même on imprimait ouvertement, que c'était lui qui avait envoyé son frère André à l'échafaud, et la pauvre mère du poëte mort, était forcée de publiquement protester pour l'honneur de son fils vivant contre cette infamie. Pour atteindre en Marie-Joseph l'homme politique, on allait alors au théâtre, et l'on sifflait ses tragédies, ce qui était moins dangereux.

Le club de Salm, hôtel Montmorency, rue de Lille, tenait pour le Directoire ; le club de Clichy, rue de Clichy, travaillait presque publiquement à rétablir la royauté.

Les complots étaient fréquents. La tâche de la

police devait être énorme. Paris pullulait d'agitateurs, d'émigrés, d'agents de Pitt et de Cobourg poussant le peuple à la colère et attisant, chez les bourgeois, les boutiquiers, le regret du passé, tout prêts à tenter un coup de main pour rétablir un régime tombé, et capables de ramasser pour la mettre sur un front, une couronne jusque dans le sang des Français. « Il y aura vingt mille personnes tuées, mais nous réussirons ! » disait un papier royaliste saisi chez un agent de Pichegru.

Cependant l'armée était compacte, solide, républicaine, et la police du Directoire veillait. La police encore un coup, joue un rôle considérable à cette époque. Les agents du Directoire rôdent et sont partout, aux bals du Petit-Luxembourg, à l'Élysée, à Tivoli, dans les guinguettes, dans la rue.

En 1797, le ministère de la police était installé quai Malaquais (on l'appelait alors quai Voltaire), dans l'hôtel de Juigné, qui porte actuellement le n° 17. C'était là la police générale, dont le ministre était le citoyen Cochon, plus tard comte Cochon de Lapparent. Quant à la police civile, administrative et militaire de Paris, elle demeurait dans les attributions du département, dont la résidence officielle était place Vendôme, à l'hôtel où fut installé, dans ces dernières années, l'état-major de la garde nationale. L'administrateur particulièrement chargé de diriger alors ce service était le citoyen Nicoleau, président des administrateurs, ayant son domicile rue Picpus. Il avait au-dessous de lui un chef de

bureau, dont le nom devait être plusieurs fois célèbre dans l'histoire de la police. Ce chef de bureau s'appelait *Lagrange*.

Le soir d'un beau jour d'été, en l'an V (1797, vieux style), dans une des mansardes de la vieille place Dauphine, un mortel s'endormit bien heureux. Il y a pour toute existence humaine un jour suprême où l'homme peut se croire décidément arrivé au but poursuivi, à la réalisation absolue de son rêve. Ce jour-là venait de luire pour M. Picoulet.

M. Picoulet, agent obscur du ministère de la police générale — section du service politique, — était depuis quelques heures persuadé, mieux que cela, assuré, qu'il touchait à cette immense volupté, à ce quotidien espoir de tout employé : l'avancement. M. Picoulet était vieux déjà et éprouvait, depuis bien des années qu'il faisait à Paris le métier de limier, le besoin de se reposer un peu. M. Picoulet touchait à la cinquantaine, et, quoiqu'il eût les jambes agiles et l'œil vif et clair, il sentait bien que l'heure était venue de la retraite. Petit, grisonnant, la figure en lame de couteau, les mouvements prompts, avec l'habitude de se tirer le nez, — qui était déjà fort long, — dans les moments de réflexions sérieuses, M. Picoulet, dans son costume de drap noir, un peu râpé mais propret, ressemblait à un de ces personnages à la fois bourgeois et fantastiques d'aspect des tableaux anglais d'Hogarth. Mais il était du moins bien Fran-

çais par la rapidité des mouvements, le babil et une certaine gaieté naïve qui voulait être narquoise. Avec ses souliers à boucles, un brin de manchettes, un bout de jabot, la perruque poudrée et la queue frétillant sur le collet légèrement graisseux, quoique brossé de près, de son habit, M. Picoulet allait et venait dans Paris, flairant, cherchant, dénichant, et persuadé qu'à ce métier il arriverait à deux choses : à une fortune médiocre peut-être, mais à une gloire immense.

Il était entré dans la police non par vocation, mais par hasard et parce qu'il fallait vivre. Il avait servi sous le quinzième et dernier *lieutenant général*, M. Thiroux de Crosne, nommé en 1785, et qui était encore en fonctions lors de la prise de la Bastille. La Révolution vint, et M. Picoulet, qui ne s'occupait des choses de la politique que pour savoir le nom ou le titre nouveau qu'il lui fallait donner à son supérieur, demeura à son poste, occupé surtout, pendant la Terreur, des affaires de justice civile et de délits de droit commun, mais, depuis Thermidor, plus spécialement chargé de dépister les complots politiques.

A ce métier d'ailleurs, M. Picoulet n'était point devenu riche. Il habitait, place Dauphine, un appartement au dernier étage, en compagnie de madame Picoulet, qui, pour assurer plus d'aisance au ménage, tenait, à vingt pas de là, quai des Morfondus, une boutique de rubans, cocardes, emblèmes et devises. Madame Picoulet, petite femme

coquette et râblette, était ce qu'on nomme une femme bien conservée. Elle avait quarante ans bien sonnés, mais elle s'attachait à retarder la pendule. Elle passait dans le quartier pour mener de front, avec une habileté parfaite, deux ou trois intrigues amoureuses très-distinctes, et dont le limier Picoulet ne soupçonnait pas le premier mot. M. Picoulet, à ses heures, se vantait pourtant d'avoir un *œil de lynx.*

Ce fut même le dernier mot qu'il prononça avant de s'endormir, ce soir de Messidor. « Ah ! mon œil de lynx m'aura terriblement servi !... Pauvre Favrol ! » Il avait dit, quelques minutes auparavant, à sa femme, en redressant sa petite taille :

— Voulez-vous voir un homme qui sera solennellement remercié demain par le ministre de la police générale? Eh bien ! regardez-moi !

M. Picoulet était alors en bonnet de nuit, et il venait de jeter son habit sur le dossier d'une chaise ; mais son corps nerveux prenait tout entier des attitudes triomphantes, et madame Picoulet haussait les épaules.

— Jean-Baptiste, avait-elle répondu, vous ne serez jamais qu'un agent secondaire. Combien de fois vous ai-je entendu déjà vous vanter de faire bientôt des prodiges? Et, tarare ! tous vos admirables plans n'aboutissaient qu'à de profondes déceptions !

A cela, M. Picoulet n'avait repliqué que d'une seule façon : il s'était mis à fredonner une ariette, comme un homme sûr de son fait et qui répond au

doute par la raillerie; puis il s'était glissé dans son lit, disant à sa femme :

— J'ai grand besoin de sommeil, bonne amie, car demain est un jour de bataille.

Et il avait fermé les yeux, comme le grand Condé le jour de Rocroi.

Madame Picoulet regardait, depuis quelques instants, à la lueur de la bougie posée sur la table, M. Picoulet, qui s'était paisiblement endormi. Elle n'avait, pour son mari, ni affection bien passionnée, ni bien puissante admiration, et depuis longtemps même elle l'avait sévèrement jugé en le faisant comparaître devant ce tribunal intérieur des femmes qui songent, réfléchissent et condamnent, tribunal si sévère pour les époux; cependant, cette fois, et devant le calme imperturbable et l'air narquois de son mari, madame Picoulet s'était sentie profondément intriguée. Picoulet avait un tel accent de certitude en fredonnant tout à l'heure son ariette, il paraissait tellement assuré du succès de son entreprise! Et quelle entreprise? quel projet? Ce pauvre Picoulet, après bien des années où il avait végété dans des fonctions médiocres, allait-il vraiment s'illustrer par quelque haut fait? Était-il capable de servir l'État, et, sous cette enveloppe de quinquagénaire tatillon, se cachait-il par hasard un esprit clairvoyant, qui allait, en agissant, aider à sauver la République, si menacée à cette heure?

— Ce n'est pas probable, pensait madame Picoulet. Et pourtant elle éprouvait une curiosité

cuisante en quelque sorte ; elle voulait savoir si, en vérité, son mari avait découvert enfin une de ces pistes qui conduisent à une situation en évidence, à la fortune peut-être, à cette richesse que madame Picoulet, qui ne détestait point la parure, eût préférée à toutes les gloires du monde.

N'y tenant plus, madame Picoulet prit le parti de réveiller le bonhomme dans son premier sommeil. Picoulet se dressa en sursaut, jeta un cri : « Favrol ! » et, se frottant les yeux, regarda sa femme d'un air hébété.

— Ah ! c'est toi ? dit-il ensuite avec un accent d'évident désappointement.

— Oui, mon ami, c'est moi, répondit-elle en s'asseyant sur une chaise qu'elle avait approchée du lit. M'en voulez-vous de vous avoir réveillé ?

— Je ne t'en veux jamais, bonne amie... Seulement, je pensais, je rêvais...

Et machinalement Picoulet répéta ce nom qu'il avait prononcé déjà en s'endormant et à son réveil : Favrol !

— Mais qu'est-ce que c'est donc que ce Favrol ? demanda madame Picoulet, devinant bien que ce nom cachait le secret de son mari.

Le bon Picoulet, tout à l'heure si mystérieux en chantant son ariette, ne se fit pas longtemps prier pour se trahir. Peut-être après tout avait-il hâte de faire partager son espoir à celle qu'il nommait toujours, dans son langage, la compagne de sa vie.

— Ce que c'est que Favrol ? dit-il. Favrol ! Mais

c'est la vie, c'est la renommée, c'est le triomphe, c'est l'avancement! Tu ne connais pas M. de Favrol?

— Non, fit madame Picoulet.

— Tu n'as pas entendu parler du comte d'Entraigues, qui conspire à Venise, à Londres, un peu partout, contre le Directoire de la République française?

— Non.

— Les femmes sont décidément peu aptes à la politique, dit sentencieusement Picoulet. Comment d'Entraigues, le fameux d'Entraigues, tu ne l'as jamais entendu nommer?

— Jamais.

— C'est inouï! Eh bien, ce d'Entraigues, — un homme dangereux, bonne amie; tu sais ce qu'il faut entendre par un homme dangereux, — d'Entraigues a envoyé en France, à Paris, un agent, muni de ses pleins pouvoirs, qui doit, aidé d'autres conspirateurs, des clichyens, des muscadins, d'un tas d'émigrés déguisés, renverser le Directoire.

— Renverser le Directoire?

— Tout net.

— Encore des révolutions! dit madame Picoulet en joignant les mains.

— Il faut bien que tout le monde vive; les chouans ne seraient plus des chouans s'ils ne faisaient pas de révolutions, et, s'ils n'en faisaient point, je ne sais pas trop, bonne amie, qui nous pourrions arrêter.

M. Picoulet s'était pris le nez entre les doigts de sa main droite et le tirait avec une sorte d'impatience fébrile.

— Ah! que je voudrais être à demain! disait-il. Demain je suis à peu près certain de tenir au collet ce M. de Favrol! C'est un homme habile; je serai plus habile que lui. Il se déguise avec un art infini; je le devinerai sous ses travestissements les plus complets! Ah! ce Favrol! Je bénis l'audace qui le pousse à conspirer. J'ai obtenu de la police générale le signalement de mon homme; je l'ai étudié, bonne amie, avec une patience, oui, j'ose dire, une patience d'ange. Ce Favrol, mais je l'ai là! (Et il se frappait le front.) Entre mille je le devinerais! Quelle gloire! J'entends déjà M. le lieutenant général... — je me trompe, je veux dire le ministre — me dire comme cela: « Monsieur Picoulet... ou citoyen Picoulet, ce qui m'est fort égal... Picoulet, vous avez bien mérité de la patrie! » Bien mérité!... Vous entendez, bonne amie? Tu entends? Bien mérité! Et vous ne connaissez pas M. de Favrol!

Madame Picoulet était maintenant fixée sur la valeur de l'enthousiasme de son mari. Elle l'avait tant de fois vu agité de pareilles espérances qu'elle rangeait, une fois de plus, celle-ci dans la catégorie des songes. Un moment, tout à l'heure, elle avait cru que le sourire confiant et railleur de Picoulet venait d'une certitude; elle voyait bien à présent qu'il ne s'agissait, comme par le passé, que de

vagues espoirs, et aussitôt elle interrompit brusquement Jean-Baptiste, qui, lancé sur le chapitre des rêves, menaçait de ne plus s'arrêter.

Le couple Picoulet s'endormit donc, dans la mansarde de la place Dauphine, elle soupirant après la destinée qui l'avait unie à un homme médiocre, incapable de sortir jamais d'une situation secondaire; lui, combinant dans sa tête les divers piéges qu'il pourrait tendre le lendemain au comte de Favrol.

A ce moment si fort troublé de la Révolution française, au lendemain des journées de Thermidor et de Prairial, à la veille du coup d'État de Fructidor, les bruits de conspirations étaient aussi fréquents à Paris que les complots eux-mêmes. Le club monarchiste de Clichy entretenait tout haut une agitation et un malaise que les agents secrets rendaient tout bas plus profonds. Les divisions ne se faisaient pas seulement sentir dans les deux conseils du corps législatif, dans le conseil des Cinq Cents et le conseil des Anciens, mais parfois même jusque dans le Directoire qui cependant, avec un patriotisme absolu, avait accepté de réorganiser et réorganisait la France. Une sorte d'agence royaliste, dont un certain Pierre-Jacques Lemaître, condamné en brumaire an IV, avait un moment été le chef, fonctionnait dans Paris et se ralliait, par des ramifications nombreuses, à des centres d'agitation établis un peu partout à travers l'Europe. Chaque jour amenait donc et ses craintes et ses rumeurs. Non-

seulement le spectre, mais la réalité de la conspiration royaliste était partout. Les chansons, les pamphlets, les salons et la mode, se coalisaient pour combattre une république pacifique pourtant à l'intérieur, et qui répudiait hautement le souvenir des journées sanglantes.

Un fonctionnaire tel que Picoulet était bien venu à son heure dans ces années troublées et traversées de conjurations et de paniques. L'avenir pouvait tout promettre et tout tenir à un pareil ambitieux. Il suffisait de saisir l'occasion aux cheveux. Picoulet, sûr de lui-même, n'était pas homme à la laisser échapper.

Picoulet donc le lendemain se leva de bon matin, frais et dispos, allègre comme un général qui tient la victoire. Il se rasa tout en chantant, mit le nez à la fenêtre et, regardant voler haut dans l'air des hirondelles qui chantaient en poursuivant quelque insecte :

— Il fera beau aujourd'hui, dit-il, tout content.

Madame Picoulet dormait encore. Il se baissa vers elle, lui déposa sur la joue un baiser qui ne la fit nullement tressaillir, et, tout guilleret, une canne à pomme d'ivoire sous le bras, il descendit sur le quai en grignotant un peu de pain et de chocolat, ce qui constituait d'habitude son premier repas du matin.

M. Picoulet, pendant toute la matinée de cette journée, passa son temps à combiner son plan de campagne. Ce même jour, on attendait à Paris des

bataillons nouveaux, arrivant d'Italie et qui venaient, sous les ordres du général Dammartin, se joindre aux troupes de la 17e division militaire, commandées par Augereau. Le général Bonaparte, alors en Italie et pour le moment jacobin d'opinion, avait tenu à renforcer Augereau en lui donnant, pour commander l'artillerie, à la place du général Duturbie, le général Dammartin qu'il regardait comme « solide. » Quant à Augereau lui-même, enfant de Paris et bon patriote, il était alors tout dévoué, comme l'armée entière, à la République et à la Constitution de l'an III. Chargé d'apporter à Paris les drapeaux pris par l'armée avant la reddition de Mantoue, Augereau avait d'abord reçu du Directoire le même drapeau qu'il avait si fièrement planté, au milieu d'une grêle de mitraille, sur le pont de Lodi, puis on lui avait confié le commandement en chef des troupes parisiennes. Il fallait un homme comme Augereau pour maintenir, à Paris, les conspirateurs royalistes, et faire ce que Bonaparte appelait, dans sa langue colorée, « la guerre de pots de chambre. »

Picoulet arrivait à peine au ministère de la police, qu'on le fit appeler en hâte dans un des bureaux pour lui recommander de bien veiller sur les maisons des quais près du Pont-Neuf, du côté du quai de l'École et du quai de la Mégisserie, et aussi à l'angle du quai Conti et du quai des Augustins.

— Et que peut-il se passer dans ces maisons ?

demanda Picoulet. J'habite tout près, et n'ai point soupçonné jusqu'ici...

On l'interrompit en lui expliquant que les troupes du général Dammartin, ou tout au moins l'état-major et les officiers du général, traverseraient vers midi le Pont-Neuf pour se rendre au Carrousel, et que, pour protester contre ce renfort envoyé à la garnison républicaine de Paris, les jeunes gens de la jeunesse dorée, les clichyens, étaient résolus à siffler les soldats d'Italie au moment où ceux-ci passeraient sous les fenêtres. Plusieurs habitants des maisons des quais avaient déjà loué leurs balcons aux muscadins. On signalait particulièrement les fenêtres qui forment du côté du Pont-Neuf l'angle des bâtiments de la place Dauphine : c'étaient précisément les fenêtres de la maison où madame Roland avait passé son enfance.

Picoulet fut très-étonné de cette révélation ; il se tira le nez avec vigueur et sembla profondément contrarié. S'il lui fallait surveiller les maisons des quais , comment pourrait-il découvrir en même temps dans la foule ce M. de Favrol qu'il s'agissait de dépister ? Picoulet, fort perplexe, sortit du ministère en grommelant un peu ; mais il se rassura bientôt en pensant à son « œil de lynx, » auquel rien ne pouvait échapper.

— Et puis qui sait, disait-il, si précisément ce Favrol ne sera point parmi ces jeunes fous qui prétendent sottement insulter nos soldats !

Après être retourné prendre son second déjeuner

en hâte à son logis, M. Picoulet, allant et venant, frappant le pavé de sa canne, l'air affairé et fureteur, se posta à l'angle du quai d'où l'on apercevait la perspective du Pont-Neuf, de la Samaritaine et des hautes maisons de la Mégisserie, par-delà la Seine. Le terre-plein du pont était encore veuf de sa statue de Henri IV, que la Révolution avait renversée ; on n'en voyait plus, un peu au-dessus du sol, que le socle ; un limonadier s'était établi tout à côté. La Samaritaine, à demi ruinée, apparaissait au loin à gauche, surmontée d'un drapeau tricolore ; elle portait à son fronton cette inscription : *Corps de garde. Propriété nationale.* Des cafés en plein vent s'étaient établis le long du pont, et grisettes et soldats, assis côte à côte, riaient en trinquant et buvaient du vin bleu.

Quoiqu'il fût habitué au spectacle bizarre et curieux qu'offrait alors Paris, ce Paris tout rempli des épaves de la tempête qui grondait encore, Picoulet, tout en songeant à son M. de Favrol, prenait un certain plaisir à regarder les boutiques, à l'aspect disparate, devant lesquelles il passait, et qui reproduisaient assez fidèlement l'image de nos marchands actuels de bric-à-brac. Quelques-unes de ces boutiques improvisées, pareilles à des bazars, portaient cette enseigne : *Ventes en tous genres.* On apercevait, entassés dans une promiscuité étrange, des meubles dorés, solennels, et datant de Louis XIV, des consoles *rococo* du temps de Louis XV et de Louis XVI, des tableaux, des portraits de famille,

des rideaux de soie bleue, dont on avait arraché les fleurs de lis tout en respectant les deux lettres L L entrelacées; des tapisseries, des dentelles, tout ce qui surnageait du naufrage immense de l'ancien monde. Les deux côtés du quai, en partant du Pont-Neuf, étaient occupés, envahis par les éventaires des marchands en plein vent, fleuristes ou fabricants de gaufres, vendeurs de fruits ou décrotteurs. Un arome étrange montait de toute cette foule, où l'odeur de la friture étouffait le parfum des roses; un bruit assourdissant s'élevait où le glapissement du marchand de journaux faisait taire parfois l'appel d'un débitant d'orviétan en livrée dorée, qu'entourait et écoutait la foule.

Foule colorée, bigarrée, amusante à l'œil, avec des couleurs gaies, séduisantes, et qui charmaient la vue : des habits vert-pomme, des châles rose-thé, jaune safran : des robes d'un blanc transparent, des nacrures d'épaules, des éclairs de chair nue sous le grand soleil. Les *incroyables* et les *merveilleuses*, que guettait le crayon de Debucourt, tourbillonnaient, heurtant parfois les *patriotes* encore revêtus du costume des années passées : le pantalon rayé, la carmagnole sur l'épaule, et sur la tête le bonnet à queue de renard. Les dames de la halle, le jupon rouge, la coiffe empesée, la grosse chaîne d'or au cou, riaient tout haut ou saluaient des soldats accourus pour fêter la bienvenue à leurs camarades. Des chasseurs des Alpes, avec leur casque doré, des grenadiers, le tricorne

sur l'oreille, semblaient attendre avec une certaine impatience qu'un chanteur populaire, qui attendait évidemment la fin du *boniment* du marchand d'orviétan, montât sur sa chaise chargée d'un paquet de chansons et ornée d'un parapluie rouge. Un marchand de coco, sa sonnette à la main, et le dos chargé d'une *fontaine tricolore*, jetait de temps à autre sa note grêle dans ce concert discordant et pourtant séduisant et capiteux comme cette lumière d'un beau jour d'été qui tombait sur les amusantes bigarrures de la foule en fête.

Picoulet jetait de temps à autre son coup d'œil sur les passants, et il hochait la tête en se disant :

— Ma consigne m'attache ici ; mais Favrol n'en sera pas moins arrêté avant ce soir, dussé-je battre, son signalement à la main, tous les hôtels.garnis de la capitale.

Les crieurs de journaux s'égosillaient pendant ce temps à crier les brochures et les pamphlets à la mode, les jappements des gazetiers du bon ton sur les talons des vaincus :

— Demandez ! voilà ce qui vient de paraître ! Les *Intrigues des jacobins*, par le citoyen Martainville !

— L'*Agonie des jacobins ! Coupez-leur les griffes !*

— Demandez la *Jacobinade*, par le citoyen Villenave !

— Les dernières nouvelles d'Italie ! Les détails de la fête donnée à Mantoue par le général Miollis !

— Voyez, citoyens, les détails de l'arrestation du comte d'Entraigues, émigré, à Venise !

— Bien, bien, se disait Jean-Baptiste Picoulet en se prenant le nez entre les doigts ; ce comte d'Entraigues est le premier moineau du nid qu'on ait mis en cage. C'est moi qui me charge de continuer à donner un logement à la couvée.

Et il songeait à ce que dirait madame Picoulet, « bonne amie, » quand il lui annoncerait la réussite de son entreprise.

Picoulet sentit tout à coup, avec un certain étonnement, qu'on venait de lui frapper sur l'épaule. Il se retourna et apercut, sous un large chapeau de feutre et au-dessus d'une longue redingote noire strictement boutonnée jusqu'au col, une figure rébarbative et pâle qui lui était bien connue.

— Ah ! c'est vous, Roberjot ? dit-il.

— Oui, monsieur Picoulet, répondit avec respect Roberjot, agent de police.

Picoulet fit, d'un geste nerveux, un mouvement de dépit.

— Silence ! dit-il en parlant à voix basse ; ne prononcez pas mon nom tout haut ! Vous donneriez l'éveil, Roberjot. Si l'on savait que le plus habile limier du directeur de la police est ici, lui-même, en personne, tout serait compromis.

— Tout ? fit l'agent étonné.

— Tout. Eh bien, continua Picoulet, avez-vous trouvé quelque trace ?

— Une trace, monsieur Picoulet ?

— Silence ! Oui, une trace de ce comte de Favrol ?

— Le comte de Favrol? Non, monsieur Picoulet.

— Silence!... Il doit être ici cependant.

— A Paris?

— A Paris, Roberjot. On sait pertinemment qu'il a quitté Londres, qu'il a pu débarquer en France, qu'il est dans nos murs, et il faut qu'avant deux jours, avant ce soir même, si la chose est possible, il soit sous clef. Vous entendez, Roberjot, sous clef, comme le comte d'Entraigues!

— Oui, monsieur Picoulet.

— Mais, silence donc! C'est un habile homme, ce Favrol, je le disais hier à *bonne amie :* brave comme un grenadier, fort comme un hercule, se grimant comme Brunet... Ah! si je n'avais pas un œil de lynx, il nous échapperait, Roberjot! Mais, vous le savez mieux que personne, j'ai un œil de lynx!

— Un seul? demanda Roberjot froidement et peut-être naïvement.

— Hein? quoi? fit Picoulet en levant les bras... Un seul? A quoi pensez-vous? J'en ai deux, monsieur Roberjot!... Regardez-les bien... Un, deux.

— Oui, monsieur Picoulet.

— Sac à papier! fit Picoulet, qui frappa le pavé de sa canne et cette fois éleva la voix; je vous le dis : Silence!

— Monsieur Picoulet, reprit l'agent, qui s'y entêtait, j'ai d'ailleurs une mission pour vous.

— Pour moi?

— Pour vous. C'est moi seul qui, par nouvelle consigne, suis chargé de surveiller les fenêtres de ces maisons. Votre liberté vous est rendue pour aujourd'hui ; vous pouvez aller à travers les groupes. Je demeure ici, monsieur Picoulet, et tout à vos ordres.

La petite figure maigre de Picoulet s'était éclairée joyeusement.

— A la bonne heure ! dit-il. Les vrais artistes doivent être libres ! On me laisse à mon inspiration, c'est tant mieux !

Il tira de sa poche une tabatière ronde ornée du portrait de Barras, y puisa une prise de tabac, et, trottant, il s'éloigna, après avoir dit tout bas à Roberjot :

— L'œil sur tout le monde, et à la première tournure suspecte, envoyez-moi un agent. Mon quartier général est le quai des Morfondus.

Roberjot regardait s'éloigner le petit homme qui tenait maintenant sa canne en l'air, comme un soldat à la parade, et dont la queue allait et venait sur le collet de son habit comme si elle eût été pleine de vif-argent.

II

LE CAPITAINE ANDRÉ

Au moment même où Picoulet se perdait dans la foule, deux jeunes gens, venus bras dessus bras dessous, par le quai Conti, s'asseyaient avec un certain empressement, comme des gens qui ont à causer, devant la table d'un des cafés en plein vent dressés près du Pont-Neuf. L'un et l'autre devaient avoir le même âge et n'avaient certainement pas atteint la trentaine, mais il était impossible de différer plus complétement et de physionomie et de costume. L'un blond, coquet, ses longs cheveux tombant en cadenettes comme ceux d'un housard, affectait, avec une certaine correction, de porter les vêtements à la mode, et, le visage rasé, le cou enfoncé dans une cravate énorme, il tenait une de ces grosses cannes tordues des élégants de l'heure actuelle et faisait tourner entre les doigts de sa main gauche un énorme binocle suspendu au bout d'un ruban. Il n'y avait d'ailleurs en lui aucune exagération de la mode ; son habit carré n'était ni bleu d'azur ni vert tendre, et se contentait d'être d'un marron assez foncé pour n'attirer point la vue. Les

bas chinés, les souliers à boucles étaient fort élégants; une *merveilleuse* accomplie n'eût vraisemblablement pas pu trouver dans la toilette tout entière du jeune homme, un point qui fût une faute d'orthographe contre le goût, mais il était bien évident que ce mondain évitait avec soin l'excès en toute chose et se tenait adroitement sur cette limite extrême où la mode se fait ridicule.

Ses manières s'harmonisaient d'ailleurs avec son costume. Au lieu d'affecter le zézaiement particulier à la jeunesse dorée et de supprimer les *r* dans les mots, à la façon du chanteur Garat, le chevalier de Bois-David parlait tout naturellement, comme tout le monde, avec plus de trait sans doute et d'esprit, mais sans se ranger parmi les enthousiastes de ce qu'on appelait le *garatisme*.

Bois-David était pourtant, tout comme un autre, un hôte du club royaliste de Clichy, et il suivait en souriant le courant qui entraînait alors vers les conspirations de coulisses ou de boudoirs tous les désœuvrés de la cause royale vaincue. Mais, légèrement sceptique et désabusé sur les ressources de son parti, le chevalier se plaisait à passer à travers toutes les conjurations du monde plutôt en spectateur qu'en acteur, et il ne demeurait fidèle au passé que par fidélité à son propre nom et au souvenir des siens.

Il n'en gardait pas moins, dans le camp ennemi et parmi les défenseurs les plus virils de la Répu-

blique, une amitié profonde, absolue; et, sans craindre qu'on l'accusât parmi les siens de fréquenter les patriotes, Bois-David était tout joyeux de s'asseoir à côté du compagnon qu'il venait de rencontrer. Celui-ci, brun et noirci par le hâle des marches en plein air, autant que Bois-David était blanc de teint et tout parfumé des odeurs en renom, portait l'uniforme d'officier d'ordonnance, bleu foncé, à parements rouges, avec le brassard de soie au bras gauche et les épaulettes de capitaine, dont les fils d'or étaient glorieusement ternis par l'eau des pluies et noircis par la poudre. Son chapeau bravement planté de côté sur son front hardi, donnait à toute sa physionomie un sympathique caractère de loyauté mâle et de résolution vaillante. Ce soldat, dont le cou dégagé sortait, jeune et hâlé, du collet de son vêtement, semblait, avec ses grands yeux noirs, sa moustache brune relevée sur ses lèvres dont le sourire fugitif et pâle découvrait des dents blanches et saines, la personnification même de cette brave armée d'Italie dont on se répétait chaque jour les exploits. On n'eût pas mieux qu'en lui incarné la jeunesse et le courage. Il manquait pourtant à son regard, à son visage, cette expression de fierté joyeuse que donne la gloire bien méritée. En dépit de la vigueur de ce corps maigre, de ce visage noirci par le soleil, il y avait sur ses traits une expression de mélancolie pénétrante et qui, malgré certains efforts très-visibles, subsistait, même lorsque le jeune officier souriait à un ami.

Le capitaine André Lafresnaie, l'ami du chevalier de Bois-David, était le fils du secrétaire général de la direction de la police, le citoyen Lafresnaie, homme de confiance du citoyen Charles Cochon, membre du conseil des Anciens, et choisi, depuis le mois de germinal de l'an IV, pour remplacer Merlin au poste difficile de ministre de la police générale. Il fallait que Bois-David n'eût pas de grandes craintes pour lui-même, ou plutôt qu'il eût une affection absolue pour André, puisque le chevalier, conspirateur par contenance, allait ainsi droit au fils de celui qui devait réprimer toute conspiration.

Bois-David n'en avait pas moins témoigné tout à l'heure une joie sincère et bruyante en apercevant André au milieu des promeneurs et des curieux, et l'entraînant aussitôt vers le coin du Pont-Neuf où l'on pouvait causer un peu plus à son aise :

— Ah ! mon cher André, lui avait-il dit et répété pour la dixième fois, quelle surprise et quel contentement! Je te retrouve !

— Et j'ai moi-même une bonne étoile, dit André. Le premier visage que je rencontre à Paris, en sortant de chez mon père, c'est toi !

— Tu es à Paris depuis combien de temps? demanda Bois-David.

— Depuis hier. Je précède les troupes du général Dammartin, dont Augereau a demandé le retour — et le secours — pour tenir garnison ici.

— Que de choses à te dire! fit joyeusement Bois-David.

Le garçon du café en plein vent s'était approché, demandant ce qu'il fallait servir à ces « messieurs. »

— Avez-vous des sorbets?

— Comme chez Garchy!

— Donnez, dit Bois-David.

Le capitaine regardait Bois-David avec une émotion souriante et très-réelle.

— Ce pauvre Bois-David! dit-il, en lui tendant encore une fois la main, je n'avais pas eu depuis bien longtemps de tes nouvelles. Et qu'as-tu fait, toi, dans ces années terribles que j'ai du moins — et j'en suis heureux — traversées loin du volcan, loin de la lutte?

— Ce que j'ai fait? dit le chevalier en riant; j'ai regardé passer les choses et tomber les hommes! On n'a pas eu à s'ennuyer, vive Dieu! Le drame offrait chaque jour un tableau nouveau. Ma place au parterre n'était pas sans danger, mais, tu le vois — complet des pieds à la tête — je ne l'ai point payée trop cher.

— Je te croyais émigré?

— Pour qui me prends-tu? fit le jeune homme en égratignant du bout de sa cuiller le sorbet qu'on lui servait. Je vous déteste fort, toi et les tiens, ou du moins je suis bien forcé, par mon nom et mes relations, de vous détester beaucoup. Mais je hais davantage l'étranger, et, Dieu me damne! j'aimerais mieux être arrêté ici et jeté à la Conciergerie par monsieur ton père que créé grand-duc ou feld-maréchal par nos amis les ennemis.

— Mon père... soupira André, dont le visage devint tout à coup empreint de tristesse.

— Eh bien! oui, ton père! dit Bois-David. Il est tout-puissant, et après tout, il se sert terriblement de la force dont il dispose. C'est de bonne guerre! On ne traverse point sur de l'édredon des époques pareilles à celle-ci. Tu vois que je ne te fais pas de reproches, et je n'oublie pas que le fils du véritable directeur de la police, mon vieux camarade le capitaine André Lafresnaie, était le compagnon de mes jeux autrefois, en Poitou, et que nous avons, enfants, mangé les mêmes galettes et partagé les mêmes jeux!

— Nous étions heureux alors, dit André avec la même expression assombrie.

— Pas du tout. Nous étions petits, voilà tout, fit le chevalier; est-on jamais heureux? Il est vrai que la férule de l'abbé ne t'atteignait guère et que tu n'en gardes pas comme moi la cuisson sur les ongles; toi, le fils du fermier, tu étais le modèle achevé de l'élève laborieux, moi, l'enfant du châtelain, j'étais le plus bel exemple d'insubordination et de paresse qu'ait jamais fourni race privilégiée! Et je m'étonnerais ensuite qu'au bout de quelques années, j'aie quelque peu vieilli, inutile, fatigué, blasé, ne croyant pas à beaucoup de choses en ce monde et n'ayant gardé qu'un seul culte véritable, l'honneur, tandis que toi tu as vaillamment fait ton chemin, bravement servi ton pays et combattu pour ta cause! Bah! tout ce qui arrive en ce monde est

juste, vois-tu, et les inutiles ont fini leur temps; c'est pourquoi tu commences le tien.

— J'ai fait mon devoir, mon ami, et rien de plus, répondit gravement André. La patrie était menacée, j'ai défendu la patrie. Aimer son pays, ce n'est pas être un bien grand clerc; c'est tout bonnement savoir l'orthographe. L'amour que j'aurais eu pour ma mère morte, je l'avais pour la France. Tout jeune, je suis parti, laissant à mon père — et à ce nom André redevint pensif — la tâche, le devoir de servir ici la République, puis je suis allé la défendre à la frontière contre l'étranger. Et sur ma foi, le sort m'a favorisé; il m'a épargné le spectacle de nos querelles intestines, de nos drames sanglants, de tout ce que tu as vu de près, me dis-tu, et il m'a donné cette joie, joie suprême, de jouer du moins ma vie pour mes compatriotes! J'ai eu la chance d'être assez légèrement blessé, quand je l'ai été, pour n'être ni manchot, ni bancal, et, si l'avenir ne me gardait pas plus d'épreuves que ne m'en a donné le passé, je pourrais encore me dire heureux, comme lorsque nous avions dix ans.

André avait parlé avec une émotion qui laissait deviner bien des agitations intérieures, et Bois-David en fut frappé, au point de devenir presque triste à son tour :

— Des épreuves? dit-il. Que parles-tu d'épreuves? Est-ce que tu redoutes...

— Rien... je vois peut-être les choses en noir...

— C'est quelquefois moins sombre que de les

voir en rose, dit Bois-David, qui était philosophe. Cependant tout à l'heure, au nom de ton père, — je me suis trompé sans doute, — mais il me semble que tu as pâli... tressailli...

André n'avait point pâli peut-être, mais cette fois il devint blême en effet, et vainement il essaya de cacher son trouble :

— Moi?... fit-il. Non. Es-tu fou? Pourquoi aurais-je pâli?

— Je te demande pardon, dit Bois-David avec gravité.

Puis après un silence :

— Ton père, dit-il, a dû être plein de joie en te revoyant, sain et sauf, avec ces épaulettes?

— Il a été plein de joie, répondit André.

— Et ta belle-mère?

— Ma belle-mère s'inquiète fort peu de moi, et je m'inquiète peu d'elle. Je la laisse à ses occupations de jeune femme et à ses caprices, et je lui demande de me laisser à mes pensées.

Bois-David cette fois regarda André droit dans les yeux, et, moitié souriant, moitié sérieux :

— Ah! mon cher André, reprit-il, décidément tu n'es pas tendre pour cette *marâtre* de vingt-quatre ans que ton père a eu le bon goût d'épouser et qui est charmante! Veux-tu que je te dise, veux-tu que je sois franc jusqu'à te paraître indiscret? Je devine d'où te vient cette espèce de tristesse que tu nous rapportes d'Italie? Prends garde à Phèdre, mon cher Hippolyte. Tu connais *Phèdre*?

— Tu es toujours l'écervelé d'autrefois, Bois-David, répondit le capitaine. Il n'y a ni Phèdre ni Hippolyte, et je n'aime personne. Veux-tu que je te dise? Je n'ai même réellement jusqu'ici aimé personne. Des amours, et pas d'amour! voilà ma vie, et si je te parais inquiet, c'est que j'ai d'autres sujets d'inquiétude qu'une femme.

— Dame Politique?

— Peut-être.

— Oh! la mégère, fit Bois-David, avec un courroux très-spirituellement comique. On la trouve partout : au souper où elle vous apparaît sous les traits charmants d'une danseuse ou d'une nymphe qui, lorsqu'on lui dit : *Je vous aime!* vous répond : *Pardon, vos opinions politiques, s'il vous plaît?* — A la promenade où la houri qu'on poursuit et qui est ravissante se trouve être une patriote qui vous renvoie brutalement *à Clichy;* — au bal, au théâtre, chez Garchy, le glacier à la mode, chez Velloni ou Tortoni, à la devanture des boutiques, dans le journal qu'on feuillette, dans la caricature qu'on regarde, dans l'œil bleu qu'on admire, et jusque chez l'ami qui vous revient d'Italie et qu'on rencontre après six années : la politique! toujours la politique! Ah! sur ma parole, ne pourrait-on pas faire de la politique une bonne fois, sans en parler jamais?

— Toujours aussi léger! dit André qui écoutait tout en rêvant.

— Je m'en vante! reprit Bois-David. Non, mais

je te défie de faire un pas ici sans te heurter à cette politique éternelle! La politique nous envahit, nous absorbe, nous étouffe, nous pénètre. Elle nous tient encore plus à la gorge qu'au cœur. Tiens, moi qui te parle, j'en suis littéralement cousu. S'il te prenait, par exemple, fantaisie de compter les boutons de mon habit, tu en trouverais un nombre fatidique... un, deux, trois, quatre, cinq... et cœtera... jusqu'à dix-huit.

— Eh bien?

— Eh bien! dix-huit, tout est là, étranger que tu es! Dix-huit boutons, le chiffre du successeur de Louis XVII et du roi légitime! Et tout est ainsi: modes, vêtements, meubles, chaussures, et le mets qu'on dévore, et le sorbet qu'on déguste, et la coiffure que l'on porte, et l'opéra qu'on entend et la chanson qu'on écoute! Politique, partout la politique! On dit qu'il n'y a plus de rois, quelle erreur! Elle est la reine de Paris!

Tandis que Bois-David parlait en scandant de sa cuiller ses paroles rieuses et courroucées, le chanteur, qui guettait depuis près d'une demi-heure la fin de la harangue du débitant d'orviétan, était monté sur sa chaise, et là, abrité par son parapluie rouge, il préludait déjà sur son *crin-crin*.

— Tiens! s'écria Bois-David en le désignant à André, tu vois cet homme, ce chanteur pacifique, l'air calme et simple, un moineau parisien qui n'a pas l'air d'un oiseau de mauvais augure? Eh bien! je te parie un louis (et un louis, tu le sais, vaut

1,500 livres aujourd'hui) qu'il va nous corner aux oreilles une chanson politique.

— Va donc pour la chanson! dit André.

Superbe et l'air convaincu de l'importance de sa fonction, le chansonnier, avec son chapeau de feutre à faveurs roses fanées et son archet enrubané, s'était tourné vers les curieux qui déjà formaient un léger cercle autour de lui.

— C'est pour avoir l'honneur de vous servir, citoyennes et citoyens, mesdames et messieurs...

L'état politique de Paris, à cette heure, était amplement caractérisé par l'exorde du chanteur. Il amalgamait agréablement les titres des *ci-devants* avec ceux des *citoyens*. La *Gazette nationale* ou *Moniteur universel* ne soutenait-elle pas, presque à la même heure, une polémique avec le journal le *Républicain*, le citoyen Chazot ayant inséré dans cette dernière feuille un article tendant à rétablir le titre de *Monsieur*, et le citoyen Lachapelle, dans le *Moniteur*, publiant une réponse en faveur du titre de *Citoyen?*

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous chante? demandait le chanteur... Voyons, citoyens, parlez!

— Les vieux airs! répondit un homme à l'aspect robuste, vêtu d'une carmagnole rayée, et qui s'appuyait sur l'épaule d'un jeune homme imberbe, avec le visage narquois et maigre du faubourien.

— Les bons airs! répéta l'homme avec insistance.

— Les vrais! ajouta son compagnon.

Mais la foule, alors comme toujours, avait soif de nouveauté et les chants de Rouget de Lisle ou de Marie-Joseph Chénier ne lui suffisaient plus.

— Du nouveau! du nouveau! crièrent la plupart des assistants.

— Du nouveau? Soit! fit le chansonnier. Voulez-vous la chanson des *Patentes?*

— Non! non! répondirent plusieurs voix.

— Les *Mandats de Cythère?*

— Oui! non! non! Du nouveau!

— Les couplets des *Muscadins!* s'écria l'homme à la carmagnole, avec une voix forte. Cela nous consolera de ne plus entendre les bons vieux airs.

Cette proposition sourit évidemment à la foule, car il s'éleva aussitôt une clameur d'approbation :

— Oui, oui, les *Muscadins!* les *Muscadins!* répétèrent toutes les voix...

— Quand je te le disais? fit Bois-David à André. L'éternelle politique!

Le chansonnier, son prélude achevé, attaquait déjà le premier couplet de la chanson à la mode, et avec une voix assez fausse, mais moqueuse et mordante, il raillait, tout en contrefaisant leur allure efféminée, leur démarche brisée, leurs façons de lorgner, de marcher, de soupirer, les hôtes du boulevard Italien et de la salle Feydeau :

Paris a, c'est mémorable,
De nouveaux rois chez Garchy;
Ces rois sont les *incroyables*,
Les muscadins de Clichy.

En eux, tout est incroyable,
De la tête jusqu'aux pieds,
Chapeaux de forme effroyable,
Gros pieds dans petits souliers.

Les rimes n'étaient pas riches, les traits étaient assez médiocrement aiguisés; mais la pantomime vraiment bouffonne du chanteur donnait un prix inattendu à cette satire à demi improvisée et qui courait déjà les carrefours. Puis, au refrain, le chanteur sur sa chaise reprenait son crin-crin, et, tout en le faisant grincer, il jetait au vent les derniers vers :

Boucle aux chapeaux,
Boucle aux bandeaux;
Paillette.
Paillette aux rubans :
On ne voit rien sans
Paillette!

— Bravo! bravo! répondit la foule, dont la voix tonnante de l'homme en carmagnole dominait la clameur.

Bois-David, au moment où le refrain finissait, montra en riant à André trois personnages assez ridicules qui débouchaient justement sur le Pont-Neuf.

— Et voilà, dit-il, des gens que la chanson ne va pas divertir!

Les trois nouveaux venus, costumés, des pieds à la tête, selon la mode suprême, étaient la réalisation exacte, l'incarnation des couplets du chanson-

nier. Excentriques depuis l'énorme chapeau qui tenait par miracle sur leur monumentale perruque, soutenue par d'énormes peignes en acier, jusqu'à leurs souliers aux larges boucles scintillantes sous le soleil, ces trois muscadins, pomponnés et vêtus de soie, avec leurs habits carrés et de couleurs claires, les cravates immenses qui enfouissaient leur menton et leur cachaient à demi le visage, les cannes improbables qu'ils faisaient retentir sur le pavé, appelaient insolemment la satire et semblaient prêts à braver tous les éclats de rire des passants.

— Ce sont là trois des plus étonnants de nos jeunes gens, dit Bois-David : Sainte-Hermine, Renaudière et Ponvalin, un trio d'*impossibles*. Ceux-là sont les rois du jour, mon cher André, allant, venant, papillonnant, zézayant, grasseyant, pommadés, parfumés, l'incarnation de l'heure présente : la politique musquée, le patriotisme efféminé, la mode armée en guerre, et l'opposition sentant le benjoin !

Les trois muscadins cependant, se suivant l'un l'autre, et lorgnant du côté du chanteur, s'étaient mis à écouter le second couplet, que le chansonnier enlevait avec une verve aiguillonnée par les premiers bravos :

Bottés tout comme un Saint-George,
Culottés comme un Malbrouk,
Gilet croisant sur la gorge,
Epinglette d'or au cou,

Trois merveilleuses cravates
Bloquent leur tendre menton,
Et la pointe de leurs nattes
Fait des cornes à leur front!

— A la bonne heure! A bas les muscadins! criait l'homme à la carmagnole., tandis que son jeune compagnon reprenait au refrain avec le chansonnier :

Boucle aux chapeaux,
Boucle aux bandeaux;
Paillette.
Paillette aux rubans :
On ne voit rien sans
Paillette!

— Ah çà! mais, dit un des trois jeunes gens qu'avait désignés Bois-David — celui qui s'appelait Sainte-Hermine, — *paole d'honneu panassée, ze* crois que ce *dôle* se moque de nous!

Et, tout en lorgnant toujours, il rompit le cercle formé autour du chanteur, tandis que l'on fredonnait autour de lui les dernières paroles de la chanson.

— Mon cher bon, dit alors Sainte-Hermine avec son accent affecté, et étouffant les *r* sous le zézaiement à la mode, *ze* vous demande *pâdon, voudiez*-vous avoir l'*extême oblizeance* de me *die* de qui est la *zanzon* que vous gazouillez là?

Sainte-Hermine, malgré le parfait ridicule de sa tenue, avait l'air parfaitement résolu.

— La chanson est de moi! répondit le chanteur.

— Paole d'honneu? fit Sainte-Hermine, railleur.

Bois-David montrait à André le groupe formé

par les muscadins, — dont deux tremblaient assez visiblement, — et la foule qui les entourait.

— Ce Sainte-Hermine est un brave garçon sous les habits d'un niais, dit le chevalier. Ah ! tu ne sais plus où en est Paris, mon cher André ? Eh bien ! regarde !

— Ça t'écorcherait donc le gosier de prononcer les *r* comme tout le monde, eh ! *petit sucré ?* avait répliqué l'homme à la carmagnole à la question de Sainte-Hermine.

Et comme le muscadin, pour toute réponse, continuait à lorgner :

— Oui ! ajouta l'homme, c'est moi qui te parle, Gracchus Heurteloup, pour te servir.

Et il montrait ses poings robustes, qui devaient manier la varlope ou le marteau.

Sainte-Hermine regarda en face Gracchus, dont la tête rase apparaissait sous son bonnet, et lui répondit froidement :

— Ma langue est à moi, z'en fais ce qu'il me plaît, monsieur le tondu !

— Mais tu vas nous faire *égorzer*, dit tout bas, en tirant le pan d'habit de Sainte-Hermine, celui des muscadins qui s'appelait Renaudière.

— Ce Sainte-Hermine est un simple gladiadeur, ajouta Ponvalin ; je voudrais bien être à Tivoli !

Sans se déconcerter, Sainte-Hermine continuait à chercher querelle au chanteur.

— Toujours est-il que la chanson me déplaît, monsieur le chansonnier, et que je défends...

— Il défend! s'écria le chanteur avec stupéfaction.

— Tu défends? ajouta Gracchus en se rapprochant.

— Nous défendons... commença Sainte-Hermine en montrant ses compagnons.

Mais Renaudière et Ponvalin, en politiques prudents, avaient hâte de tirer, comme on dit, leur épingle du jeu.

— Non! non! Nous ne défendons pas!... dit Ponvalin, qui était livide.

— *Libeté* complète! ajouta Renaudière, dont la voix restait à demi étranglée dans son gosier.

— Eh bien, moi, fit Sainte-Hermine, je vous défends de chanter de pareilles sottises!

— Ah! c'est comme ça? dit le chanteur en accordant son crin-crin avec un geste de furie.

— Et c'est comme cela tous les jours! dit Bois-David à André.

— Attends, Saturnin, fit le vieux Gracchus en écartant le petit faubourien sur lequel il s'appuyait tout à l'heure, nous allons causer avec ces messieurs.

— Je causerai bien aussi, ajouta Saturnin, et il s'avança sur Sainte-Hermine.

Le chanteur lançait avec bravade les premiers vers du troisième couplet :

Ces rois ont leurs amoureuses
Qui valent bien leurs époux,
Et qui, blondes, vaporeuses,
Font par jour mille jaloux!
On les dit des *merveilleuses*...

Mais tout à coup Sainte-Hermine, avec un mouvement indigné, interrompit le couplet en se précipitant sur le chanteur et en criant :

— C'est trop fort! Jusqu'à la beauté qu'on *outraze!*

Sainte-Hermine avait arraché déjà le parapluie rouge du chansonnier et le brandissait avec menaces. Gracchus, furieux, se jetait sur lui et voulait à son tour escalader la chaise sur laquelle le chanteur, pour ne point tomber, se raccrochait à Sainte-Hermine lui-même. Cette petite scène de guerre civile amusante, qui se reproduisait à toute heure dans Paris, ne manquait donc pas de comique, d'autant plus que Renaudière et Ponvalin, tremblants et poussés contre la chaise, s'efforçaient de calmer l'irritation populaire et s'écriaient avec des gestes désespérés :

— Messieurs!... messieurs!... Il y a malentendu! Il y a *erreu !*

— Empêcher le couplet! confisquer nos droits! répétait Gracchus.

Et Ponvalin de répéter :

— Nous ne confisquons rien!... Arrêtez, de grâce, citoyens!

— Toi, disait Saturnin avec cet accent gouailleur du gamin de Paris, ne tremble pas si fort, tes mollets vont tomber!

Bois-David et André s'étaient levés, tout prêts à empêcher que la rixe ne devînt sanglante, lorsqu'au coin du quai des Morfondus apparurent, au-dessus

de la foule, les baïonnettes de quelques soldats. Picoulet, agile et s'ouvrant un passage à travers les curieux, guidait les grenadiers en criant : Au large ! On eut bientôt dispersé le groupe batailleur et contraint la foule à circuler. En peu d'instants, les muscadins, poussés par les soldats, furent entraînés loin du Pont-Neuf, tandis que le chanteur ramassait en hâte ses cahiers de chansons tombés à terre, son parapluie foulé aux pieds, et se retirait avec la foule, qui reprenait gaiement en chœur le dernier couplet de la chanson des *Muscadins*.

III

MARCELLE

— Eh bien ! voici Paris, mon cher André, dit Bois-David, lorsque la rumeur de cette rixe se fut perdue, en s'éloignant, sous le bruit des passants, sous les cris des marchands de fleurs ou de fruits, sous le grondement joyeux de la foule impatiente. — Voici le Paris étonnant de l'an V : une ville où l'on chante, où l'on danse, où l'on se chansonne et se fredonne, où l'on s'insulte et se provoque ; et cela pendant que de braves gens comme toi assurent, à l'étranger, une noble place au nom français. Ville

folle où tout est à l'envers, où tout est mis à bas, sans être reconstruit, où la rue t'offrirait, pour le moment, un spectacle plus miraculeux que Bagdad, et où l'impossible se promène au grand soleil, comme si le plein jour du Pont-Neuf était aussi féerique que toutes les *Mille et une nuits* ensemble! Tiens, ajouta-t-il en montrant le terre-plein, reconnais-tu ce coin de terre? C'est de là que partait, il y a cinq ans, aux jours terribles, le grondement du canon d'alarme. Regarde maintenant: on y prend des sorbets et l'on y fait des gaufres.

Sa main s'étendit vers un vieux monsieur qui, chez une des revendeuses voisines, marchandait une livrée de laquais.

— Vois-tu ce passant à l'air digne qui fait marché là-bas avec la revendeuse? C'est un marchand de savon ou un fournisseur des armées qui, engraissé et enrichi, vient acheter à ses gens — ses gens! — une de ces livrées que le sort a jetées ici comme des épaves. Les couleurs d'un Rohan dans les salons de M. Jourdain! Et après Molière, Regnard! Oui, tiens, là, — Bois-David montrait à dix pas, sur le quai Conti, une dame achetant un tableau; — celle-ci, c'est, n'en doute pas, madame la Ressource: elle a fait sa fortune en agiotant sur l'or ou en accaparant les détritus de la Révolution, et maintenant la noble dame va se chercher sur les quais — devine quoi? — des ancêtres! Ce marquis en pourpoint ou ce vieux président à mortier qu'elle achète, il va devenir dans son hôtel son grand-oncle ou son

grand-père; et c'était peut-être, qui sait? le propre père d'un de ces jeunes fous que tu as vu là s'irritant contre une chanson et se moquant eux-mêmes de leurs aïeux! Baste! la grosse dame peut bien emporter cet ancêtre sous son bras: il est bien à elle, elle l'a payé!

— Quel étrange moment! dit André.

— Le plus étonnant de tous et le mieux fait pour intéresser un désœuvré comme moi, reprit Bois-David. Ami du passé par mes goûts et mes traditions, le présent me captive par sa curiosité; et je regarde, je regarde Paris qui rit, qui revit, qui se divertit, qui a six cent quarante-quatre bals pour danser, — pas un de moins, — des théâtres pour pleurer, des rues pour se bousculer, des modes pour les exagérer, des femmes pour les aimer, et des malheurs... pour les oublier. Ah! la ville insensée et la chère ville, André, qui, à l'heure où les traces de balles d'août, de Germinal et de Prairial, ne sont pas effacées de ses murailles, sait encore être la plus aimable et la plus charmante, et retrouver un peu de l'Eurotas dans les ruisseaux du boulevard!

— Encore tout est-il fini? fit André en hochant la tête.

— Après nous le déluge!

— Le mot a déjà été dit et il a porté malheur...

— A celui qui l'a écouté.

— Tiens, Bois-David, tu mourras dans la peau d'un fou!

— C'est le meilleur moyen de sagement finir.

— Mais, dit André en changeant de ton, il faut que je te quitte ou que tu m'accompagnes...

— Où cela?

— Les têtes de colonne du général Dammartin doivent être déjà en marche et l'avant-garde sera ici dans une heure environ. Je vais passer à l'état-major, au Carrousel, et je serai ensuite tout à toi.

— Allons donc au Carrousel, dit Bois-David; puis, s'arrêtant : Mais, j'y songe, fit-il en riant, si l'on m'y gardait?

— Pourquoi?

— Je suis un chouan!

— S'ils te ressemblaient tous, dit d'un ton sérieux André, le général Augereau n'eût pas fait revenir d'Italie l'artillerie de Dammartin, et je sais des gens qui dormiraient plus tranquilles.

— Brr! fit Bois-David, tu es mystérieux comme un prophète.

— Si je pouvais parler, tu saurais combien j'ai le droit d'être sombre, dit le capitaine en passant involontairement sa main sur son front; mais ne me demande rien, je ne puis rien te dire, et viens!

Il reprit le bras de Bois-David et s'avança vers le Pont-Neuf, lorsqu'un grand bruit de voix, comme un grossissement de tempête, se fit entendre vers la rue Dauphine.

Ce n'était pas la rumeur gouailleuse et batailleuse de tout à l'heure; le sourd grondement de la

foule avait cette fois quelque chose de plus menaçant qui frappa le capitaine.

— Qu'est cela? dit-il à Bois-David.

Et instinctivement il s'arrêta et revint sur ses pas, cherchant à découvrir, à travers le flot pressé des promeneurs, la cause de ce nouveau bruit. Une sorte de remous énorme, qui força André et Bois-David à reculer contre les maisons du quai Conti, amena en même temps de leur côté une vague humaine, un flot de peuple qui poussait jusque-là et poursuivait de ses clameurs un homme et une femme, — un homme déjà grisonnant, mais robuste, qui tenait, serrée contre sa poitrine, une jeune fille pâle, mais non effrayée. André aperçut, comme dans une vision rapide, sous un large feutre breton, les cheveux grisonnants de l'homme et le visage charmant de la jeune fille; il vit en même temps que cet homme portait le costume des paysans de l'Ouest avec une croix rouge et un cœur sur la poitrine, brodés sur un morceau de drap blanc. Ce costume et cette croix avaient seuls sans doute irrité la foule, qui criait de toutes parts : C'est un chouan! A l'eau, le chouan!

Le Breton, poussé vers une maison du quai, en profita bientôt pour s'y adosser, et étendant son bras gauche vers celle qu'il conduisait, il fit de sa main droite, armée du *penbas*, le bâton armoricain, un moulinet rapide qui força les assaillants à s'écarter.

André entendit distinctement le Breton s'écrier :

— Arrière, s'il vous plaît ! Partout où je suis, on me fait place !

— Une femme qu'on attaque, dit André à Bois-David ; il s'agit de la protéger !

Bois-David essayait déjà de fendre la foule qui, formant un demi-cercle autour de celui qu'elle appelait le *chouan*, n'attaquait déjà plus et se contentait de hurler.

— Laissez passer mademoiselle de Kermadio, vous autres, répétait l'homme au bâton, ou mon *penbas* va grêler sur vos crânes !

Au premier rang des assaillants, Gracchus Heurteloup, suivi du jeune Saturnin, menaçait le Breton de ses poings robustes :

— Depuis quand est-ce que les chouans commandent à Paris ? dit-il avec colère.

— Depuis qu'ils y sont entrés, répondit le Breton, que la jeune fille, relevant sa tête fière, tenait étroitement embrassé.

Au nom de mademoiselle de Kermadio prononcé par le *chouan*, Bois-David avait redoublé de vigueur pour se rapprocher de la jeune fille, et André, écartant les curieux de ses mains, s'était déjà frayé un passage jusqu'à la muraille où s'adossait le porteur de *penbas*.

Il s'était fait, devant l'uniforme de l'officier, une sorte de silence apaisé dans la foule, et, d'une voix qui fit à André l'effet d'une caresse, une voix grave et douce, bien timbrée, harmonieuse, la jeune fille, s'adressant à Gracchus, avait eu le temps de répondre :

— On ne menace pas, messieurs; on vient en liberté dans cette ville depuis que la paix est faite et l'on a le droit d'y circuler librement.

— Vous avez raison, mademoiselle, dit alors André en s'avançant, et je vous prie d'excuser cette foule, que le costume seul de votre père...

— Je ne suis point le père de mademoiselle de Kermadio, monsieur, mais son serviteur, interrompit brusquement le Breton avec une sorte de respect farouche.

La foule maintenant écoutait et s'arrêtait, non plus irritée, mais attirée par un spectacle.

De sa voix charmante, la jeune fille avait répondu déjà à l'homme qui la conduisait :

— Vous êtes mon ami et mon guide, Porhouët.

Puis, levant sur André de grands yeux noirs, et avec une expression de confiance profonde :

— Merci, monsieur, dit-elle. Pouvons-nous regagner notre logis?

André salua pour toute réponse, et, se tournant vers la foule en élevant la voix :

— Mademoiselle, dit-il, avait raison lorsqu'elle vous disait que la paix est conclue. Il n'y a plus de chouans à cette heure, vous le savez; il n'y a plus que des Français !

— Plus de chouans? murmura Gracchus entre ses dents.

Et d'autres à leur tour, dans la foule, grommelèrent d'un air de doute : Plus de chouans?

— Laissez donc passer cette jeune fille et cet

homme, reprit André de sa voix claire, avec un geste hardi de commandement. Ils sont sous la protection de la loi, et, ajouta-t-il en portant la main à la poignée de son arme, sous la garde de mon épée !

L'intervention du capitaine fut décisive. Ce grand jeune homme, au visage loyal, au regard franc, résolu, avait conquis la foule par le magnétisme absolu du courage. Le cercle à demi formé devant l'homme au penbas s'était déjà comme entr'ouvert ; on se pressait et se poussait pour offrir un passage, comme tout à l'heure pour couper toute retraite au chouan.

Bois-David s'avança à son tour, et, après avoir salué la jeune fille :

— Mademoiselle de Kermadio me permettra-t-elle de lui offrir mon bras ?

— Monsieur ?... fit la jeune fille avec un geste et un regard d'interrogation.

— Le chevalier de Bois-David, mademoiselle.

— Encore un muscadin, celui-là, pensait Gracchus.

La foule s'était d'ailleurs absolument écartée et la voie était libre ; mais André hésitait encore à se lancer de nouveau à travers ces flots de promeneurs.

— Vous avez fort à faire, si vous voulez regagner votre logis par les rues, dit-il. La circulation des voitures est interdite sur les quais à cause des troupes, et la foule pourrait encore, devant ce cos-

tume breton... Quelle étrange idée aussi, dit-il à celui que mademoiselle de Kermadio avait appelé Porhouët, de garder, dans une rue de Paris, votre vêtement national!

Il regardait ces larges braies serrées à la taille par une ceinture à grosse boucle, ce chapeau d'où tombaient des cheveux grisonnants, et surtout cette croix et ce cœur rouge brodés sur la veste grise.

— S'il y avait un danger dans l'air, répondit gravement Porhouët, et qu'on vous demandât, pour le conjurer, d'ôter votre uniforme, qu'est-ce que vous feriez, capitaine?

André regarda cet homme en face. L'air énergique et fier, le Breton portait gravé sur ses traits un seul mot: résolution.

— Je garderais l'uniforme, repondit André.

— Eh bien! fit Porhouët, cet humble vêtement que voici, c'est mon uniforme, à moi, celui de ma foi et de ma race. J'ai été marin au temps des guerres du grand Bailli et je sais comme vous quel est l'honneur du soldat. La paix est faite entre nous, soit; le fusil de chasse est remis au clou de la cheminée. Mais faut-il pour ça rejeter comme un haillon la casaque qui a été à la peine? Trêve conclue, c'est convenu. Je veux pourtant que ceux qui me rencontrent ne cherchent pas longtemps quelle est ma foi, à moi, et, à la forme de mon vêtement, sachent tout de suite ce que contient le cœur!

— Vous êtes un homme, monsieur, répondit André.

— Vous l'avez déjà appelé mon père, dit la jeune fille avec une certaine fierté, et c'est en effet un père tout prêt à donner sa vie pour moi. Tout à l'heure, la plaisanterie d'un passant est venue m'atteindre, et c'est pour me défendre qu'il allait braver cette foule, lorsque si généreusement, monsieur, vous...

— Oh ! mademoiselle, en vérité, interrompit André, et qu'ai-je fait que n'eût fait tout autre ?

— C'est que bien peu de gens savent faire ce qui est le devoir de tous.

— Tête de Bretonne, raisonneuse et courageuse, dit Bois-David, souriant à André en montrant mademoiselle de Kermadio.

Puis, offrant de nouveau son bras à la jeune fille :

— Venez, mademoiselle.

— Je vous accompagne, dit André. Uniforme pour uniforme, ajouta-t-il en s'adressant à Porhouët ; le mien fera passer le vôtre.

— Merci, répondit le Breton.

Mademoiselle de Kermadio, s'avançant vers Bois-David, allait accepter le bras qu'on lui tendait, lorsque tout à coup, à travers la foule devenue indifférente, un homme de haute taille, de trente-six à trente-huit ans environ, vêtu de vêtements sombres, et dont l'aspect ressemblait fort à celui d'un militaire costumé en bourgeois, s'approcha, avec une certaine hâte et une sorte de brusquerie, de mademoiselle de Kermadio, qu'il venait sans doute d'apercevoir d'assez loin.

Il passa rapidement devant André, et se plaçant entre Bois-David et mademoiselle de Kermadio :

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant avec déférence.

En l'apercevant, mademoiselle de Kermadio poussa un cri à la fois étonné et satisfait, comme si elle se sentait véritablement sauvée.

— Ne craignez plus rien, dit en effet cet homme tout bas à la jeune fille.

Puis à voix haute et l'air souriant :

— Je vous cherchais, ma chère enfant, fit-il, et j'avais, je vous l'avoue, des inquiétudes graves.

— Oh! j'étais en sûreté, répondit-elle, grâce à Porhouët et à monsieur...

Elle montrait André, sur lequel le nouveau venu jeta son regard. André salua en s'inclinant; puis, relevant la tête, il fixa les yeux sur cet inconnu avec cette ténacité des gens qui veulent pénétrer un secret ou qui semblent reconnaître un être déjà vu.

— Quel est donc cet homme-là? demanda-t-il à Bois-David.

Le chevalier fit un geste rapide et commença une phrase : — Cet homme... Mais s'arrêtant bientôt : Je ne le connais pas, dit-il.

Le visage de Porhouët était, en même temps, visiblement inquiet. Le Breton, lui aussi, regardait fixement le nouveau venu et, avec un certain effroi, il maugréait tout bas : Lui! ici! et laissait échapper des gestes d'inquiétude.

— Je le connais cependant, répétait André *comme* à lui-même, et je l'ai déjà vu ainsi, face à face !

Le nouveau venu n'avait eu garde au surplus de ne pas apercevoir ce regard d'André, si franchement levé sur lui, et inquiet sans doute aussi de la fixité de ces yeux braqués sur son visage, il alla droit au capitaine, comme au-devant d'un danger qu'il faut aborder de front.

— Monsieur, dit-il en le regardant à son tour, je vous remercie de l'aide que vous avez bien voulu apporter à mademoiselle de Kermadio.

André essayait de ressaisir quelque souvenir par le son de la voix et regardait toujours en face l'inconnu.

— Je suis déjà remercié, monsieur, répondit-il, par le plaisir que j'ai eu à obliger mademoiselle.

Et il songea en même temps :

— Bah ! Évidemment je me trompe !

Pendant qu'on échangeait ainsi ces remerciements et ces paroles, un petit homme, tout de noir vêtu, le nez au vent et l'œil interrogateur, s'était glissé près du groupe formé par ces personnages, et tout en consultant du coin de la prunelle de petits papiers qu'il cachait à demi dans la paume de sa main :

— Je suis certain, pensait-il, que le comte de Favrol est ici.

C'était M. Picoulet, accouru un peu tard sur le théâtre du brouhaha qui avait failli tout à l'heure

dégénérer en véritable lutte. Picoulet promenait son œil gris sur ces gens que les passants regardaient encore d'un air non plus menaçant, mais narquois ou défiant. Le furet se sentait vaguement sur la piste.

— Ne nous trompons pas, songeait Picoulet. Notre homme a une rare aptitude à se déguiser!

Et braquant tour à tour ses prunelles sur Porhouët, sur André et sur le nouveau venu, qui s'était approché de mademoiselle de Kermadio :

— Il me semble bien que je brûle, pensait encore Picoulet... Ce doit-être ou cet officier-là (il regardait André) ou ce paysan breton! Quant à l'autre (il examinait l'inconnu), c'est un véritable soldat, et la preuve c'est qu'il porte un vêtement civil. — Oh! je le tiens, mon comte de Favrol! murmura Picoulet après ce beau raisonnement.

L'inconnu, que Picoulet décidément regardait comme un militaire, avait pris auprès de mademoiselle de Kermadio la place de Bois-David.

— Permettez-moi, dit-il, ma chère Marcelle, de vous guider jusqu'à votre logis.

— Volontiers, dit-elle en s'excusant auprès de Bois-David par un regard et par un sourire.

Elle accepta le bras du nouveau venu, s'y appuya avec une sorte de confiance, et salua d'un geste charmant, où tenaient mille gratitudes, le capitaine André, qui s'inclina, ébloui sous le regard de deux grands yeux bruns comme devant une lumière trop intense.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit-il alors à Porhouët après avoir secoué cette espèce d'ébouissement et en désignant le nouveau venu... N'est-ce point là un parent de mademoiselle de Kermadio?

— Mademoiselle de Kermadio est orpheline et la dernière de sa maison, répondit Porhouët.

Il salua à son tour et rejoignit, appuyé sur son penbas, Marcelle, devant qui s'ouvrait la foule, sans pousser un cri ou un murmure. La haute taille de celui que la jeune fille avait accepté pour guide semblait dominer les têtes coiffées de bonnets à rubans tricolores, de claques, de feutres ou de larges chapeaux.

André, comme cloué au sol, regardait s'éloigner mademoiselle de Kermadio avec une expression de mélancolie soudaine.

— Mais pourquoi, diable! demandes-tu si mademoiselle de Kermadio a un père? fit Bois-David en riant.

Et tout à coup, regardant André, qui restait immobile et ne répondait pas, l'œil perdu au loin :

— Ah bah! fit le chevalier en riant; déjà?

Ce rire rappela André à lui-même; il sourit assez tristement, comprenant bien ce que voulait dire Bois-David, et haussa les épaules en disant :

— Quelle folie!

— Le coup de foudre, fit le chevalier, souriant encore. Ah! ma foi, s'écria-t-il, c'est qu'elle est charmante!

— Ne parlons pas d'elle, mais de lui. Quel était donc cet homme-là? répéta André, dont la pensée se reportait vers l'inconnu.

Tout près des deux amis, Picoulet s'agitait très-perplexe, regardant alternativement Porhouët, qui s'éloignait, et le capitaine, qui demeurait sur le quai.

— Ici ou là ? songeait Picoulet. Le chouan ou l'officier? Et Roberjot que j'ai congédié! (Il cherchait autour de lui un agent qu'il ne trouvait pas.) Je ne puis cependant me fendre en deux! Bah! ajouta-t-il en lui-même, un conspirateur ne se promènerait point dans Paris avec un costume de chouan; avec un uniforme d'officier, à la bonne heure, on passe partout!

Et analysant André de pied en cap :

— Grand, brun, moustache noire, disait-il, cheveux légèrement crépus : c'est bien cela. Suivons mon instinct. Le comte de Favrol, c'est celui-ci, c'est l'officier! Quelle audace! A nous deux, monsieur de Favrol!

André était tout à fait revenu à lui-même.

— Allons, dit-il à Bois-David, viens en hâte et réparons le temps perdu.

—D'autant, fit Bois-David en montrant l'angle du quai des Orfévres, d'autant plus que voici de nouveaux compagnons à moi, escortés de compagnonnes charmantes mais particulièrement tenaces, et qu'il me serait désagréable de rencontrer

— Ce sont-là...?

— Des muscadins, mon jacobin !

— Eh bien! laissons-leur donc le champ de bataille.

— Une fois n'est pas coutume, mon capitaine!

Et, Bois-David passant son bras dans le bras d'André, les deux amis s'éloignèrent du côté du Carrousel, tandis que Picoulet, les suivant à distance sans les perdre de vue, murmurait tout bas avec un sourire de satisfaction profonde :

— Mais si l'officier est le comte de Favrol, quel est donc l'autre ? Il serait curieux que j'arrêtasse deux conspirateurs à la fois !

IV

LES MUSCADINS

Picoulet avait à peine atteint le Pont-Neuf, à la hauteur de la Samaritaine, que dix ou douze élégants à la mode, précédés de Sainte-Hermine, un peu défait, la cravate dénouée, réparant, tout en marchant, le désordre de sa toilette, débouchaient sur le quai et s'ouvraient un passage à travers la foule avec leurs gros bâtons portés horizontalement. On se poussait pour les laisser passer, et çà et là, plus d'un lazzi tombait gaiement sur leurs

perruques. Ces mascarades de la mode amusaient les passants en belle humeur. La galerie songeait à rire et ne pensait plus à mordre.

Sainte-Hermine et ses compagnons s'installèrent bientôt, en y faisant une irruption bruyante, dans un café du quai Conti.

— Avez-vous vu l'enseigne du café? lui dit un de ses compagnons lorsqu'ils furent entrés.

— Non, dit Sainte-Hermine.

— Elle est insultante, cher ami; elle porte : *Aux patriotes du* 10 *août.*

— Nous viendrons arracher cela un de ces jours, fit Sainte-Hermine debout devant une glace et achevant le nœud gigantesque de sa cravate, dont les deux bouts, partant de son col, allaient jusqu'à ses épaules... Là ! voilà qui est fait! Je suis *pésentable!* A-t-on jamais vu! Me *pende* au collet? Me *taîner* au *cops de gâde!* Toucher à ma *quavatte*. Et ces agents qui ne voulaient point nous *remette* en *libeté!*

— Ils sont *fahouches*, ces agents, dit Ponvalin avec un soupir.

— Oh! moi, fit Renaudière, je lui aurais si bien laissé chanter sa chanson, à ce citoyen! Elle n'insultait personne.

— Elle se moquait de nos chapeaux! dit Sainte-Hermine avec conviction.

— J'aurais ôté le mien, répliqua le prudent Renaudière.

Sainte-Hermine regarda son compagnon avec un évident mépris :

— *Toutehelle!* dit-il.

Et lui tendant un miroir à main qu'il tira de la poche de son habit :

— Tiens cela, fit-il. On ne saurait se regarder dans les glaces de cet établissement... patriotique. Elles vous donnent le teint vert!

— Oh! charmant, s'écria Renaudière en regardant le miroir qu'on lui tendait. Deux serpenteaux enroulés autour du miroir de la beauté. Un caducée réflecteur. Délicieux!

— Allons, fit Sainte-Hermine après s'être contemplé; voilà qui est bien. On n'est plus à faire peur!

Et il pirouetta sur ses talons.

— Cette foule inepte ne voulait-elle pas couper mes cadenettes? fit Ponvalin.

— Un butor de dragon a bien coupé les miennes, *septidi* dernier, soupira Renaudière.

Sainte-Hermine fit un mouvement.

— Comment, *septidi?*

— Oh! *padon! padon!* Oh! le vilain mot! reprit Renaudière en toute hâte; « samedi, » ... je voulais dire samedi.

— Avec tout cela, dit Sainte-Hermine, ce petit fou de Château-Ponsac n'arrive pas.

— Acté l'aura retenu dans son boudoir, dit Ponvalin; avez-vous vu son boudoir *athénien*, Sainte-Hermine?

— Si je l'ai vu? dit Sainte-Hermine en pirouettant encore, je l'ai essayé...

— *Chamant! chamant!* répondirent aussitôt les muscadins en applaudissant du bout de leurs gants verts.

Tandis qu'ils dégustaient des glaces à la vanille, — couleur du drapeau royal — Sainte-Hermine se pencha vers eux, leur fit signe de se rapprocher et leur dit tout bas :

— Château-Ponsac avait un projet... oh! admirable! il me l'a confié, étourdissant, parfumé!

Il tira de son gilet trois grosses montres qu'il regarda tour à tour et répéta :

— Il se fait attendre.

Puis, examinant les heures que marquaient les trois cadrans :

— Trois heures et demie, dit-il... Quatre heures un quart... Quatre heures... Je prends la moyenne, donc il est quatre heures moins le quart. Château-Ponsac devrait être ici.

— C'est une mode bien commode que celle-là, fit observer Ponvalin en désignant les trois montres de Sainte-Hermine.

— On n'a jamais *top d'hôloges*, dit Renaudière, pour *entende sonné l'heuhe du bégé!*

Et comme enchanté de ce qu'il venait de dire, il salua tout autour de lui.

Les muscadins se trouvaient à peu près seuls dans le café. La salle était presque vide. Par les vitraux de la devanture, le soleil du dehors entrait joyeux et faisait chatoyer les soieries aux couleurs tendres de leurs costumes. Sainte-Hermine s'était

levé et, soulevant le rideau de mousseline du café, il regardait au dehors la foule gaie et rayonnante qui passait sur le quai, attendant les soldats.

Devant le café, un marchand de coco s'était établi, portant sur sa fontaine une République de cuivre coiffée du bonnet phrygien et soufflant de la trompette comme une Renommée.

— A la fraîche ! qui veut boire ? répétait le marchand en faisant tinter sa sonnette.

Le petit Saturnin, suivi du père Gracchus Heurteloup, s'était approché du marchand et buvait, altéré par le soleil de Messidor.

— Encore un verre, citoyen, disait Saturnin au marchand de coco.

— Après toi, s'il en reste, petit, fit Gracchus.

Sainte-Hermine battait une marche sur les vitres tout en regardant vaguement devant lui.

Saturnin venait de boire et passait son verre à Gracchus.

— Tout plein ! dit Gracchus en le tendant au marchand. Il fait une chaleur !

— C'est tant mieux, fit l'autre. Nos soldats auront du moins un ciel qui leur rappellera l'Italie !

— Ah ! pouah ! fit Gracchus après avoir bu et en rendant son verre. Quelle tisane ! Saturnin, vois-tu, décidément tout dégénère, même le coco, dit-il en se tournant vers le petit faubourien ; la république est finie. On n'aurait jamais osé nous servir une marchandise pareille en l'an II. — Je te dois ? demanda-t-il au marchand.

— Deux sous.

Gracchus lui tendit des assignats.

— Des assignats? Alors, si tu payes en papier, c'est soixante livres.

— Tu dis? fit Gracchus.

— Soixante livres.

— Le papier de la nation vaut son pesant d'or, tu m'entends? répliqua brusquement Gracchus. Voici le prix de ton affreux verre.

— Écoutez, messieurs, disait Sainte-Hermine dans l'intérieur du café, cela est plein d'enseignements.

— J'ai dit soixante livres et je veux soixante livres, répéta le marchand de coco.

— Toi?... Empoisonneur! exploiteur!

— Soixante livres! soixante livres!

Il s'était fait bientôt un attroupement devant le café. Un agent intervint : c'était Roberjot, que Picoulet cherchait vainement tout à l'heure.

— Qu'est-ce que c'est? dit l'agent.

— Monsieur... commença le marchand.

— Citoyen... dit Gracchus.

— Appelez-le *monsieur*, allez, père Gracchus, dit Saturnin, bas, au père Heurteloup.

Mais Gracchus Heurteloup n'entendait pas de cette oreille.

— Citoyen, dit-il, j'ai pris tout à l'heure un verre de coco...

— Le *coco national*, monsieur! fit le marchand.

— Il est exécrable!... continua Gracchus; je veux le payer... je demande le prix...

— Deux sous.

— Je tends la monnaie...

— Du papier ! s'écria le marchand avec mépris.

— Et le citoyen *cocotier* me réclame 60 livres! hurla Gracchus avec fureur.

— Je suis dans mon droit, dit le marchand. Les assignats sont tombés assez bas! Je ne donne point mon eau pour du papier !

— Il a raison, dit l'agent à Gracchus.

— Raison ?

— Donnez-lui ses soixante livres, continua Roberjot.

— Pour sa médecine ?

— Et n'insultez point, reprit l'agent avec gravité, une marchandise que vous avez été fort heureux de consommer.

— Payez, père Gracchus, fit Saturnin.

— Payez ! dit le marchand.

— Payez ! répéta l'agent.

— Tonnerre ! s'écria Gracchus. Tenez, les voilà vos 60 livres ! Un malheureux verre d'eau qui vous gratte le gosier, 60 livres ! Et c'est la république, ça ?

— Chut donc ! disait Saturnin en l'entraînant. Venez ! Taisez-vous !

— Mille millions de carabines, répétait Gracchus, si l'*Incorruptible* avait pu voir ça !

Le marchand de coco reprenait déjà sa marche et répétait avec flegme :

— A la fraîche ! Qui veut boire ?

— Allons, dit Sainte-Hermine en laissant retomber le rideau de mousseline, les affaires de la réaction vont décidément bien. Avec une bagarre par jour, on donnerait bientôt à tout Paris la haine et la nausée de la République. Nous ne l'avons jamais reconnue dans ses beaux jours, et le peuple ne la reconnaît plus dans sa décadence. C'est parfait. Mais ce diable de Château-Ponsac, qui ne vient pas!

Sainte-Hermine du moins ne pouvait se plaindre de n'être pas servi à souhait : à peine avait-il poussé cette nouvelle plainte, que la porte du café s'ouvrait et qu'un petit homme, élégant et revêtu d'un costume absolument hyperbolique d'incroyable, un habit gorge de pigeon sur les épaules, un claque fantastique sur la tête, des lorgnons énormes sur la poitrine, entrait, bruyant, tapageur, la jambe arquée, le poing sur la hanche, et, par une sorte de mouvement naturel, esquissait, tout en marchant, quelques-unes des pirouettes applaudies du danseur Trénistz. Huit ou dix compagnons, vêtus comme lui, l'escortaient, armés de leurs massues. C'était Château-Ponsac, que suivaient, à trois pas de lui, deux jolies filles, hautes en couleur, l'œil étincelant, la lèvre rouge, de vraies beautés de ce temps, qui, las de la mort, divinisait la vie et adorait la chair. L'une, qui s'appelait Acté et fredonnait, le soir, des bouts d'ariettes à Feydeau, portait l'insolent et charmant costume grec qui déshabillait si galamment les femmes. Une tunique flottante à la

Cérès caressait et laissait voir d'admirables formes étalées sous le lin en toute liberté ; un cothurne de chez Coppe, agrafé avec un gland d'or sur le milieu d'une jambe superbe, modelait les pieds les plus petits qui pussent supporter un corps robuste et puissant, un corps de Junon antique et des pieds de Cendrillon. L'autre femme, aussi « merveilleuse » qu'Acté, Élodie, était habillée à la mode anglaise, des cheveux blonds emprisonnés dans une coiffure de velours à la Jockey, la robe pincée à la taille, les revers d'un corsage vert-pomme faisant admirablement ressortir une de ces poitrines opulentes que chantaient les poëtes païens de ce temps. L'air froid, impérieux, implacable, avec de grands yeux bleus rêveurs, Elodie contrastait avec l'intensité de vie et de passion qui flamboyait dans les noires prunelles d'Acté. Le petit Château-Ponsac, mince et frêle, devait au surplus être terriblement embarrassé entre ces deux éclatantes créatures.

— Me voici ! dit-il en entrant. Fidèle au rendez-vous ! Je ne voulais pas amener ces déesses, mais elles ont tenu à nous suivre, comme de simples mortelles.

— Le devoir du sexe opprimé, murmura Élodie en s'éventant, n'est-il pas de suivre le sexe oppresseur ?

— Et de partager ses dangers ? fit Acté.

— Comment, ses dangers ? s'écria Ponvalin en se levant de table.

Renaudière, à son tour, avait bondi sur sa chaise :

— Qui est-ce qui court des dangers ici ? fit-il.

— Mais moi, Élodie, Sainte-Hermine, vous, tout le monde, répondit Acté. Est-il sot, ce Renaudière!

— Vous voyez bien ces fenêtres, vous autres ? dit Château-Ponsac en soulevant les rideaux de mousseline et en montrant les maisons du quai des Orfèvres et du quai des Augustins, à droite du café des *Patriotes*. Oui, là, ces balcons. Ça n'est rien, n'est-ce pas, c'est très-simple, ce sont des fenêtres...

— De bourgeoises fenêtres ! dit Ponvalin.

— C'est pourtant là, fit Château-Ponsac, que, postés tout à l'heure, sur le passage des troupes du général Dammartin, nous pourrons témoigner de notre mécontentement contre le Directoire, qui renforce la garnison pour nous être personnellement désagréable, et recevoir ces soldats d'Italie comme nous avons reçu Trial lorsqu'il a osé reparaître sur la scène de Feydeau.

— En sifflant! demanda Renaudière avec un évident effroi.

— En sifflant, dit le petit Château-Ponsac.

— Mais c'est absurde ! s'écria Ponvalin. Mais Trial ne pouvait pas nous répondre... c'est un comédien... tandis que des soldats...

— D'Italie ! accentua Renaudière.

— Des soudards! dit Ponvalin en mettant les points sur les *i*.

Sainte-Hermine souriait à Élodie et chantonnait un vers :

— *A siffler sans péril...*

— *On triomphe sans gloire!* acheva Acté.

Ponvalin eut un mouvement sublime.

— Mais je m'en moque de la gloire, moi! fit-il. Mais Renaudière n'en a que faire de la gloire!

— Je ne saurais pas où la mettre! fit Renaudière.

— Ils ont raison, ces pauvres bichons, murmura la sensible Élodie en roulant avec langueur ses grands yeux bleus. Ils sont si gentils comme ils sont là.

— Gentils à *coquer!* dit Ponvalin.

— Si on les cassait par hasard?

— Voilà justement la question! dit Renaudière avec empressement.

Sainte-Hermine écoutait avec une certaine impatience et s'était levé brusquement.

— Ah çà! mais, dit-il, êtes-vous, oui ou non, membres de ce clan de la jeunesse dorée qui va, parfumé et tapageur, à travers Paris, défendant les belles, les aimant, et luttant pour le passé légitime?

— Nous en sommes, répondit Ponvalin, piqué au vif. Parfumés, voilà l'eau de pigeon qui rend le teint frais et empêche de vieillir!

— Mauvaise qualité, soupira Élodie en regardant le flacon.

— Tapageurs, dit Renaudière; voilà mon sifflet pour les soldats et ma canne pour les sans-culottes... J'aime mieux, ajouta-t-il avec une franchise prudente, ne me servir que du sifflet.

— Êtes-vous, continuait Sainte-Hermine, de ces fidèles de la mode qui n'admettent que l'élégance, qui s'insurgent contre la bure, qui veulent rétablir les manchettes et la soie, et qui ont juré de rendre à Paris son vieux renom de grâce et de plaisir?

— Oui! oui! s'écrièrent-ils tous, et quelques-uns souriaient, tandis que la plupart devenaient pâles.

— Êtes-vous las de Sparte et de Rome, de Brutus et d'Anaxagoras, et voulez-vous rendre à Vénus ce qui appartient à Vénus?

— Oui, oui, dirent-ils encore.

— Je ne suis pas positivement las de Sparte, songeait Ponvalin, je ne la connais pas.

— Eh bien! dit Château-Ponsac, à qui Sainte-Hermine, fatigué, venait de faire signe d'achever, eh bien! donc, tapage! et montrons à Augereau et à Kléber, dont les soldats nous narguent, que la venue du général Dammartin ne nous fera pas encore rentrer sous terre!

— Si l'on pouvait rentrer sous terre! dit tout bas Renaudière.

— Oui, mais on ne le peut pas, dit Ponvalin, qui avait entendu.

Acté, tout enflammée de l'idée d'une bataille, se mit à rire en regardant Ponvalin.

— Vous êtes pâle comme un mort, Ponvalin, dit-elle.

— Comme un mort! Vous êtes encore gaie, vous! fit le muscadin piqué.

— Et Renaudière? s'écria Élodie. Regardez donc

Renaudière ; il est vert comme pré! Prenez donc un bonbon, cher ami, dit-elle... A la bergamotte! Cela vous soutiendra!

— Allons, messieurs! dit Château-Ponsac en ouvrant la porte du café.

— Par deux groupes! A droite et à gauche! La main aux anges, dit Sainte-Hermine.

Et, offrant son bras à Acté, tandis que Château-Ponsac conduisait la grande Élodie, il sortit, suivi des muscadins, pendant que Ponvalin murmurait à l'oreille de Renaudière :

— De la gloire! Ils sont bons; ils en parlent comme si cela ne coûtait rien!

Les fenêtres du quai, tout à l'heure désignées par Château-Ponsac, étaient déjà garnies d'incroyables et de merveilleuses qui connaissaient, sans aucun doute, le plan de campagne du petit vicomte; car ils affectaient, en se penchant sur les balustrades, des allures ironiques et lorgnaient la foule en ricanant. Ce coin de Paris sentait la bataille prochaine.

— Vous entrez, Renaudière? demanda Ponvalin à son compagnon en approchant des maisons qu'il s'agissait d'occuper.

— Je trouve pourtant qu'il fait excellent ici. Un air frais... sur cette place... répondit Renaudière.

— Se calfeutrer de la sorte... en été! continua Ponvalin.

— C'est malsain! dit Renaudière.

— C'est téméraire! Les Champs-Élysées sont si verts!...

— Trop verts! dit Renaudière avec un soupir.

Acté, tout en marchant au bras de Sainte-Hermine, s'était retournée vers les deux compagnons et, découvrant ses dents blanches dans un sourire, la jolie fille avait appelé Ponvalin.

— Chère belle? fit le muscadin en s'approchant.

— La clef de mon boudoir, la voulez-vous? dit Acté avec une nuance de raillerie.

— Voulez-vous de mon amour, Renaudière? soupira Élodie, qui s'était approchée et regardait Renaudière en roulant ses yeux bleus.

— La clef est ici au premier étage!

Et Acté montrait une maison haute, aux fenêtres ouvertes.

— Eh bien? dit Ponvalin à Renaudière.

— Allons, venez-vous? demanda Élodie, en se retournant sur le pas de la porte.

— A la garde du sort! fit Renaudière.

— Les femmes sont bêtes! dit Ponvalin en hochant la tête.

— Et les hommes!

Puis il soupira longuement et entra sur les talons de son ami.

Les muscadins apparurent bientôt aux fenêtres de la maison qui formait l'angle de la place Dauphine et du quai des Orfèvres, et que Château-Ponsac avait, depuis la veille, louées tout exprès. Sainte-Hermine était superbe de prestance et regar-

dait la foule avec l'air impertinent d'un marquis de comédie. Élodie croquait des bonbons, tout en contemplant le ciel avec ses yeux bleus, et Acté étalait, sous le soleil, les plus magnifiques épaules qu'on pût voir, non pas seulement au feu de la rampe, mais en pleine lumière du jour.

Sur les quais, Saturnin, montrant les fenêtres au père Gracchus, fredonnait, en désignant la tunique à la Diane ou à la Minerve des Merveilleuses, un refrain qui courait Paris :

Grâce à la mode,
Une chemise suffit!
Ah! qu' c'est commode!
C'est tout profit!

Tout à coup, il se fit dans cette foule tapageuse massée sur le Pont-Neuf, sur les quais, dans les rues, une poussée formidable; une grande clameur joyeuse retentit. Toutes les têtes, d'un mouvement instinctif, se tournèrent à droite, vers la Grève, du côté où les soldats de Dammartin allaient venir; on entendait déjà vaguement passer dans l'air comme un bruit lointain de fanfare. Ces milliers de curieux, mûs électriquement par un même désir, se dressaient sur leurs pieds, se bousculaient, cherchaient à gagner du terrain, jouaient des coudes et s'étouffaient. Les marchands essayaient vainement de défendre leurs éventaires; entraînés par l'avidité du spectacle, ils montaient sur leurs bancs, louaient les places aux spectateurs, vendaient leurs

chaises. Une mer houleuse de têtes aux yeux écarquillés s'agitait sous le grand soleil, tandis que la fanfare et le bruit des cuivres militaires, se rapprochaient et faisaient déjà tressaillir toutes les fibres dans les poitrines.

Un grand cri s'éleva enfin du premier rang des curieux les plus rapprochés du quai :

— Les voilà ! les voilà !

On entendait distinctement la mâle sonnerie des cavaliers. Toutes les fenêtres des maisons étaient garnies de spectateurs qui se penchaient vers les quais, du côté de la Grève, et agitaient leurs chapeaux et leurs mouchoirs.

Au moment où l'avant-garde des soldats d'Italie, hussards aux dolmans rouges, la longue flamme de leur colback flottant sur leurs épaules, sabre en main, débouchèrent près du Pont-Neuf, un grand cri, un immense cri se fit entendre :

— Vive la République !

Les coiffures s'agitaient au bout des bras tendus, les fleurs tombaient de tous côtés sur les hussards, qui souriaient dans leurs moustaches ; les bouquets glissaient sur la croupe fumante des chevaux.

— Vivent les patriotes ! criait Gracchus Heurteloup, grimpé sur une borne au bas de la fenêtre où se penchaient Sainte-Hermine et ses compagnons.

L'état-major du général Dammartin arrivait en vue de la foule et tournait sur le Pont-Neuf. Aux

cris de « Vive la République! » le général se découvrit et des acclamations retentirent.

Maintenant les fantassins défilaient; le soleil faisait étinceler leurs baïonnettes, qui, ondulant au mouvement de la marche, semblaient un ruisseau d'acier qui s'écoulait. Les crinières rouges des grenadiers sur les feutres roussis par la poudre, les faces bronzées de ces soldats, leurs guêtres poudreuses, leurs habits tannés et usés : tout, dans ces bataillons superbes, parlait de victoire à ce peuple, et il acclamait en eux leurs compagnons demeurés là-bas et les journées de gloire commune, Millesimo, Dego, Lodi, Castiglione, Porto-Legnano, Bassano.

— Vive la République! répétait la foule.

— Saluez, messieurs; voici nos maîtres, disait ironiquement Sainte-Hermine en montrant les soldats.

Le vieux Gracchus leva la tête, et, apercevant les muscadins :

— Regardez donc là haut ces mirliflors! dit-il; est-ce qu'ils veulent aussi empêcher la musique comme tout à l'heure?

— Il y a une musique qu'on aimerait à jouer sur ton dos, citoyen, répondit Château-Ponsac.

— Mais il y a un moyen de s'arranger, muscadin, dit Saturnin en se campant; tu n'as qu'à descendre!

Ces menaces se perdaient d'ailleurs dans le fracas joyeux du défilé; mais Ponvalin, livide, n'en murmurait pas moins à l'oreille de Renaudière :

— De tels spectacles sont barbares !

Tout à coup, parmi les clameurs enthousiastes, au-dessus des vivat, comme un sifflement dans une tempête, un bruit strident coupa violemment les acclamations de cette foule, et Gracchus, relevant encore la tête, aperçut Sainte-Hermine, le pied sur l'appui de la fenêtre, le coude appuyé sur le genou et le sifflet encore sur les lèvres.

— Tonnerre ! vous l'avez entendu ? dit-il.

— A bas les muscadins ! cria Saturnin.

— A la porte, les petits sucrés !

— Au diable les beaux messieurs de Fréron !

— Ah ! vous êtes bien difficiles, vous autres, criait Château-Ponsac à la foule ameutée.

Et, versant sur ces gens les odeurs du flacon que tenait Élodie pour ne pas s'évanouir :

— Tenez, dit-il en riant, je vous baptise muscadins !

— A bas ! à bas ! criait la foule.

Ponvalin et Renaudière purent croire un instant que la foule allait assiéger la maison, enfoncer la porte et précipiter les siffleurs du haut des fenêtres ou les traîner simplement jusqu'à la Seine ; mais la foule, ce jour-là, était en humeur de gaieté et d'indulgence, elle eut une inspiration joyeuse. En un instant, les éventaires des marchands de légumes et de fruits furent dépouillés, et les pommes mûres, les cerises, les choux, les carottes, les tomates rouges se mirent à pleuvoir sur les muscadins aux fenêtres. C'était une grêle de projec-

tiles bizarres qui, lorsqu'ils ne s'aplatissaient pas sur les murs de briques du logis, tachaient les robes, pochaient les yeux, meurtrissaient les épaules. Les rires fous répondaient aux cris des femmes. Élodie s'évanouissait entre les bras de Ponvalin, tombé en syncope; Acté, furieuse, jetait à la tête des assaillants les morceaux de son éventail brisé; et les fruits, les poires, les pommes, drus, pressés, tombaient, pleuvaient, décrivaient en l'air des paraboles amusantes. La halle répondait au boudoir: on eût dit la lutte entre Vadé et Parny. Vainement battus, criblés, les muscadins, après avoir jeté leurs chapeaux, leurs cannes, leurs lorgnons, essayèrent-ils de fermer les fenêtres : les vitres, brisées par les choux, éclaboussées par les tomates, volèrent en éclats, et ce bombardement comique continuait, enragé, plein de cris, plein de rires, tandis que les soldats d'Italie disparaissaient au loin, de l'autre côté des quais, et que ce grand cri de *Vive la République!* les suivait, comme le salut triomphal et l'acclamation populaire.

V.

M. LAFRESNAIE

Bois-David n'avait pas eu tout à fait tort en parlant à André du « coup de foudre » de cette première rencontre avec mademoiselle de Kermadio. André en était demeuré pensif et un peu troublé. Plus d'une fois, durant cette journée qu'il passa avec le chevalier, et le soir, il se prit à répéter tout bas, comme à lui-même, ce nom de Marcelle qu'avait prononcé cet inconnu dont le visage et la voix semblaient avoir évoqué en lui quelque confus souvenir. Mais André revenait d'Italie avec des pensées assez profondément tristes pour que l'émotion produite par cette rencontre avec une jeune fille fût bientôt effacée par un retour sur lui-même. Plus d'une fois Bois-David essaya, sans insister et en toute amitié, de chasser, en plaisantant, le nuage qui semblait planer sur le front de son ami. Le capitaine ne se laissa ni rasséréner ni deviner.

Bois-David était intimement persuadé que la tristesse d'André avait pour seule cause ou la jalousie du jeune homme contre sa belle-mère ou, ce qui était plus grave peut-être, son amour pour elle. André Lafresnaie avait en effet une *marâtre* jeune,

charmante, âgée d'un an ou deux de moins que lui, qu'il avait quittée jeune fille lors de son départ pour l'armée, et qu'il retrouvait assise au foyer avec le nom de son père. Pupille de M. Lafresnaie, Jeanne était depuis quatre ans sa femme. Mais Bois-David n'eût pas longtemps soupçonné André de haïr ou de trop aimer sa belle-mère s'il avait pu suivre le jeune homme au logis paternel. Là, tout au contraire, André avait, à dire vrai, l'air parfaitement indifférent et préoccupé de choses extérieures. Il avait salué, à son retour, celle qu'il devait appeler sa belle-mère avec une politesse doucement affectueuse, et s'il avait paru légèrement froid et inquiet, c'était lorsqu'il avait, après plus de quatre ans d'absence, pressé son père dans ses bras.

M. Lafresnaie lui-même s'en était aperçu et quoique ce fût un homme profondément réservé, maître de lui-même et assez volontiers silencieux, il n'avait cependant point manqué d'en montrer son étonnement à son fils.

— Je vous suis dévoué jusqu'à la mort, avait alors répondu André avec gravité, et je vous aime du plus profond de mon être.

M. Lafresnaie eût dû, sans aucun doute, être touché d'un tel aveu, mais il y avait, dans le ton même, triste et profond, dont André prononçait ces mots, une sorte de sous-entendu qui laissa une certaine inquiétude et comme un doute à Lafresnaie. Le secrétaire général de la police avait d'ailleurs, à cette heure même, d'autres soucis en

tête, et il oublia ou plutôt il écarta de sa pensée, pour y revenir peut-être, ce sentiment intime et inquiet.

Il se réservait au surplus d'avoir avec André une de ces conversations à cœur ouvert où les secrets les plus chers montent franchement et loyalement aux lèvres.

Le lendemain du jour où le général Dammartin avait fait son entrée à Paris, M. Lafresnaie, André et Jeanne se trouvaient réunis dans une même salle à manger dont les fenêtres donnaient sur le quai et plongeaient sur le quai et la Seine. M. Lafresnaie habitait là, quai Voltaire, un des corps de logis affectés aux services du ministère de la police générale.

Le déjeuner finissait, et André, en costume bourgeois, s'était assis sur un pliant, regardant machinalement le parquet, tandis que M. Lafresnaie parcourait les gazettes du jour et décachetait quelques lettres avant de se rendre dans son bureau, situé au bout d'un long corridor qui conduisait à ses appartements. Jeanne, à demi étendue sur un sopha, et vêtue d'une délicieuse robe rayée de rose, qui découvrait ses bras nus et laissait deviner plutôt qu'elle ne montrait ses épaules, regardait André à travers ses yeux demi-clos. Elle était charmante, le coude appuyé sur les coussins, ses deux pieds fort petits découverts et entrecroisés, et posée dans une sorte d'abandon de créole. Blonde, ses cheveux relevés derrière la nuque qui demeurait libre et duvetée

comme d'une soie légère, elle avait des traits d'une finesse charmante unie à une singulière expression d'énergie et de volonté. Les yeux, légèrement enfoncés sous une arcade sourcilière nettement dessinée, brûlaient d'une sorte de feu intense et leur flamme filtrait à travers de longs cils superbes. Le nez, régulier, busqué, aux narines ciselées et arquées avec grâce, semblait palpiter et battre vivement à toute émotion. La bouche était fine, un peu attristée, avec un sourire tantôt spirituel et mordant, tantôt indulgent. Cette physionomie tout entière, non pas rosée comme les visages des blondes, mais plutôt d'un ton mat comme les brunes, avait d'ailleurs un charme étrange; ce n'était point la mélancolie, ce n'était pas la grâce seule, c'était une séduction qui tenait de la rêverie et de la passion, mais dont l'attrait principal était en somme l'inconnu, un je ne sais quoi d'inquiétant, de non deviné, qui se laissait pourtant découvrir à demi dans un sourire, dans un soupir, dans un mot furtif, et jusque et surtout peut-être dans un silence.

Jeanne regardait André. Fort élégant dans son uniforme d'officier, le jeune homme était bien pris, et tout aussi mâle et bien tourné dans le long vêtement qu'il avait endossé. On n'eût guère reconnu en lui le militaire qu'à son teint bronzé, à ses moustaches, à ses cheveux ras; mais ses gestes, son langage, tout était d'un Parisien de bon ton qui n'eût jamais quitté le Palais-Royal ou les salons du Luxembourg. L'expression de mélancolie qui n'é-

chappait à personne paraissait plus accentuée d'ailleurs sur les traits honnêtes et fiers d'André ; ses grands yeux, pleins de franchise, demeuraient baissés et rêveurs.

— Décidément, dit Jeanne tout à coup en se levant à demi sur son coude, vous êtes triste, mon cher André, et je ne savais pas que le ciel d'Italie pût engendrer le spleen comme le ciel de Londres.

André leva la tête comme quelqu'un qu'on éveille et répondit en souriant :

— La mélancolie est de tous les pays.

— Soit, mais non pas de tous les âges, dit Jeanne.

— Notre génération a vu tant de terribles choses qu'elle a bien pu en demeurer assombrie, fit le capitaine en hochant la tête.

Jeanne laissa un sourire, fort mélancolique aussi, monter à ses lèvres.

— Mon beau ténébreux, dit-elle, vous me rappelez les *Nuits* d'Young !

— Tout le monde ne saurait être de cette humeur agréable, qui a le don de prendre la vie par ses côtés les moins graves.

— Dites les plus légers, fit Jeanne, et ajoutez que c'est pour moi que vous le dites. Vous me détestez donc bien?

— Pourquoi vous détesterais-je?

— Mais parce que je suis — c'est à en frémir ! — votre belle-mère, parce que cela est de tradition

que la belle-mère est un être haïssable, farouche, quelque chose comme une bête fauve de salon...

— Vous rendez mon père heureux, madame, et c'est tout ce que j'ai à désirer au monde, répondit André gravement.

Jeanne jusqu'ici avait essayé de sourire; elle devint tout à coup sérieuse.

— C'est juste, dit-elle, et votre père est digne de ce bonheur que vous lui souhaitez...

— Et que vous lui donnez, fit André.

Tout cela avait été dit presque à mi-voix, et Lafresnaie n'avait dû saisir que des bribes de ces propos. Il s'était levé d'ailleurs et passant entre Jeanne et André :

— Eh bien! dit-il, avez-vous fait votre paix?

— Quelle paix? demanda Jeanne.

— Je m'entends. Il y a chez toi, mon cher André, un certain sentiment de contrainte, de réserve, qui ne m'avait jamais autant frappé que depuis ton retour d'Italie et qui m'affligerait s'il pouvait durer plus longtemps.

— Vous vous méprenez, mon père, dit André, en vérité, et si je vous parais songeur, ce n'est point à cause de... madame... de Jeanne... je vous le jure sur ma parole!

— André, demanda Jeanne en essayant de sourire de nouveau, n'aurait-il point laissé là-bas, à Milan ou à Venise, une partie de son cœur?

— Non, ce n'est point cela encore, dit André.

— On ne vous demande pas votre secret, capitaine.

— Toujours est-il, André, continua Lafresnaie, que je te saurais gré de reporter sur celle qui garde aujourd'hui mon nom une partie de l'affection que tu devais et que tu conserves à ta sainte mère. Jeanne en est digne. Elle a bien voulu, jeune et belle, unir son sort au mien et me faire croire encore qu'il pouvait y avoir pour moi des années heureuses. Tu ne saurais l'oublier, André, et tu lui dois et ton dévouement et ton respect.

— Je ne me suis jamais aperçue qu'André ne me gardât pas l'un et l'autre! interrompit Jeanne un peu troublée.

— L'un et l'autre sont à vous au contraire, Jeanne, fit André, et si j'ai pu vous paraître un peu sombre hier et ce matin, pardonnez-le moi!

Et il lui tendait la main.

— De grand cœur! dit Jeanne en lui tendant à son tour une main charmante.

— Et à la bonne heure, s'écria Lafresnaie avec une certaine gaieté qui contrastait avec sa froideur habituelle, il est grand temps qu'il n'y ait plus, même dans les logis, de guerre civile!

— De guerre fratricide! dit André lentement.

M. Lafresnaie remarqua bien que son fils l'avait regardé en prononçant ces mots, mais il n'y fit pas, à ce moment, grande attention.

Il était enchanté d'avoir pu écarter à demi le soupçon qu'il avait conçu, — lui aussi comme Bois-David, et tout aussi faussement — d'une sorte d'antipathie entre Jeanne et André.

Laurent Lafresnaie avait à peine dépassé la cinquantaine et, à dire vrai, on ne lui eût pas donné plus de quarante ans ; il était admirablement conservé de corps et de visage et fort soigné de sa personne, à la fois élégant et sévère dans sa mise vêtu de noir, avec des cravates d'une blancheur parfaite, qui faisaient ressortir sa figure propre et rasée, son menton légèrement gras et bleui par une barbe qui eût été drue, si on l'eût laissé pousser. M. Lafresnaie portait ses cheveux ras, et à peine étaient-ils, vers les tempes, striés de quelques fils d'argent. Une légère calvitie s'annonçait sur le sommet de la tête ; les yeux avaient, sous les paupières, ce gonflement particulier aux hommes d'étude et qui veillent tard, mais à cela près, cet homme robuste, les cheveux noirs, les traits fins, un nez droit tombant sur une bouche à la fois sévère et railleuse, pouvait encore prétendre à tous les succès mondains. Cette sorte d'élégance particulière et cette espèce de séduction étaient corrigées d'ailleurs par la sévérité stricte des vêtements et l'attitude droite et un peu hautaine qu'avait d'ordinaire Laurent Lafresnaie. On se sentait légèrement troublé en face de cet homme grave et froid, et cependant passionné intérieurement et agité — on le devinait bien vite — par de certaines ambitions mal étouffées ou torturé par des souffrances secrètes, qui se faisaient jour dans les éclairs soudains de ses yeux ou dans les mouvements nerveux, mal dissimulés, de ses mains ou de ses lèvres.

Laurent Lafresnaie, qui, sous le ministère du citoyen Cochon, était le véritable chef de la police générale du Directoire, avait rempli, pendant la Révolution, plus d'un poste important dans des rangs secondaires et hors des regards de la renommée et de l'histoire. Fils de fermiers, enfant du peuple, élevé en Bretagne, son pays, par des moines, il était entré avec une sorte de violent fanatisme dans le mouvement révolutionnaire, mais il y avait apporté en réalité plus de haine contre l'ancien régime que d'amour et de dévouement pour les idées nouvelles. La Révolution devait recruter à la fois ces types divers : les uns armés en guerre contre le passé, les autres généreux, vaillants, ivres de rêves humanitaires, pionniers ardents de l'avenir. L'enfance de Laurent Lafresnaie avait été trop souffrante pour que sa jeunesse ne fût pas militante. Il joua donc son rôle modestement dans le grand drame qui affranchissait et renouvelait le monde. Mais, à mesure que les événements s'écoulaient et que les années succédaient aux années, Lafresnaie se demandait avec une déception profonde ce que lui avait rapporté à lui-même le mouvement auquel il avait pris part.

Les âmes d'élite seules savent se sacrifier sans faiblir au bonheur commun. Lafresnaie avait espéré sans nul doute que la Révolution le payerait un jour de son âpre dévouement de la première heure, et il attendait que son jour de pouvoir vînt enfin. Il se lassait de végéter dans des sphères mé-

diocres, d'où cependant il pouvait, sans risquer sa vie, suivre les péripéties poignantes d'une lutte où tous les coups étaient mortels. Il avait vu tour à tour, unis dans un même but, divisés sur les moyens et réunis dans le martyre, tomber ces frères ennemis, les girondins, les dantonistes, les jacobins, les compagnons de Chaumette et les derniers de la Montagne, et il attendait que chacune de ces révolutions intestines vînt, comme un flot, le soulever de la place qu'il occupait et le porter au sommet de l'État. Vain espoir; les jours, les mois, les années passaient, et Laurent Lafresnaie se sentait condamné aux emplois secondaires, où son ambition, où son intelligence et son talent peut-être, étouffaient.

Peu à peu, comme une écorce qui s'écaille, sa foi s'était pour ainsi dire détachée de lui-même, et une sorte de scepticisme ironique avait envahi cette âme ardente. Ou plutôt non, une misanthropie cruelle, née de l'ambition déçue, avait fait place en lui à ces élans d'autrefois. Il doutait des autres et ne croyait plus qu'à lui-même; mais, après avoir souhaité la puissance pour le bien qu'elle permet de faire, il la désirait maintenant pour les jouissances d'orgueil qu'elle procure, pour la joie intime du commandement qu'elle donne.

Lafresnaie, veuf à quarante d'une femme qu'il n'avait pas beaucoup aimée, car il était tout entier livré à la politique lorsqu'il l'avait épousée, n'avait guère connu à son foyer le calme et la joie qui

consolent. Son fils André l'avait quitté de bonne heure pour courir aux armées, et, seul à Paris, Lafresnaie ne s'était senti vraiment attiré et conquis que par une jeune fille, orpheline, dont on lui avait confié la tutelle, et qui, triste, isolée, n'avait en ce monde d'autre appui que lui. C'était Jeanne. Fille d'un soldat tombé au loin pendant la guerre d'Amérique, au temps de Rochambeau, la pauvre enfant avait été confiée à Lafresnaie, dont la première femme vivait encore alors, et elle avait grandi auprès de lui, le respectant et l'aimant par reconnaissance. Devenu libre, Lafresnaie, malgré sa froideur, avait peu à peu été envahi par un sentiment inattendu, profond, pénétrant, un sentiment d'amour véritable pour cette enfant qu'il avait vu grandir. Il aimait bien son fils; mais, dans la tendresse qu'il éprouvait pour Jeanne, il mêlait étrangement un peu de cette affection paternelle à un autre sentiment plus violent, plus inattendu et comme impérieux.

Il semblait en effet que l'amour, qu'il avait à peu près méconnu jusqu'ici, s'éveillât brusquement dans le cœur déjà vide et froissé de cet homme. Il s'en était d'abord accusé lui-même comme d'une faiblesse; puis, peu à peu, il avait pris une sorte de volupté cuisante à se laisser envahir tout entier par ce sentiment inattendu. Un jour, il avait eu le courage de tout avouer à Jeanne. La pauvre enfant, ignorante de la vie, soumise tout entière à ce tuteur auquel l'avait confiée la volonté dernière de son

père, avait accepté cet aveu comme elle eût reçu un ordre. Effrayée d'ailleurs par la tempête alors déchaînée, par tout ce qui se passait de terrible autour d'elle, seule, condamnée au devoir, elle avait accueilli les vœux de Laurent Lafresnaie et, quatre ans auparavant, en janvier 1793, elle était devenue sa femme.

Ce n'était pas le bonheur qui l'attendait. Tendre et passionnée, nerveuse, excessive, capable à la fois de folie et d'héroïsme, Jeanne allait bientôt, instruite par la vie, se rendre compte de son erreur. Cet homme froid, implacable et dévoré d'ambition, ce Lafresnaie, dont toute l'ardeur se portait sur les rêves d'avenir et de pouvoir, n'était évidemment point fait pour cette jeune femme, douloureuse, repliée sur elle-même, mais toute prête à s'épancher et à se livrer à qui l'eût comprise. Laurent l'avait aimée sans la comprendre, il l'avait épousée sans la connaître ; sa passion, sans s'amoindrir, ne s'affinait pas au point de rencontrer la fibre secrète de cette femme, que le mariage avait laissée aussi seule, aussi triste qu'auparavant. Jeanne, ainsi abandonnée, livrée à tous ses rêves, devait profondément souffrir. Elle avait d'abord essayé de s'étourdir ou de s'assourdir en se donnant tout entière, cœur et âme, à son époux; mais elle s'était bientôt sentie instinctivement repoussée, elle avait bien vu qu'elle ne jouerait jamais dans la vie de son mari qu'un rôle secondaire. Elle s'était alors repliée sur elle-même : la sensitive froissée se re-

fermait. Si Jeanne eût été douce, passive, elle se fût résignée; mais une flamme intérieure couvait dans cette frêle et charmante enveloppe. Blonde et mince, la jeune femme avait des énergies singulières; et des éclairs étranges traversaient parfois les prunelles d'un bleu pâle, presque gris, à reflets verts, de ses grands yeux, parfois rêveurs, plus souvent passionnés. Lafresnaie eût dû se rendre compte de cet état d'âme, de ces transports refoulés, de cette exaltation étouffée, de cette tendresse chaque jour comprimée; s'il l'eût fait, jamais femme n'eût été plus entièrement à son époux que ne l'eût été Jeanne. Mais, comme s'il eût voulu réagir contre lui-même ou comme s'il fût devenu aveugle, Laurent Lafresnaie paraissait abandonner à elle-même cette malheureuse jeune femme de vingt-quatre ans, dont le cœur battait et dont le cerveau, livré à tous les rêves, s'emplissait tour à tour de projets, de douleurs et de visions.

Lafresnaie, à dire vrai, avait bien d'autres préoccupations que celles de son foyer, et il devait lui-même amener auprès de Jeanne, il avait déjà depuis longtemps introduit sous son toit l'homme capable de glisser aux oreilles de la femme éperdue les paroles troublantes du tentateur.

Il causait encore avec André et Jeanne lorsque la porte s'ouvrit et un domestique vint en saluant tendre au secrétaire général un papier cacheté.

Lafresnaie le déplia, lut rapidement, devint imperceptiblement pâle et fit un signe au valet:

— J'y vais, dit-il.

— Mes chers enfants, ajouta-t-il en s'adressant à André et à Jeanne, je suis forcé de vous quitter. Le secrétaire de la police reprend ses droits... ou ses devoirs. Affaire grave !

— Allez, mon ami, dit Jeanne avec une singulière expression et comme si elle eût voulu lire dans les yeux de Lafresnaie le secret même de cette affaire.

— J'allais moi-même me retirer, dit André, mais pour peu d'instants.

— Qui vient là? se demandait Jeanne, à qui la pâleur presque invisible de son mari n'avait pourtant pas échappé.

André regagna sa chambre, où il allait mettre en ordre ses papiers, ses plans, ses cartes, tandis que Laurent Lafresnaie gagnait avec une certaine hâte son cabinet particulier; un homme l'y attendait, assis dans un fauteuil.

En entrant dans son cabinet, Lafresnaie jeta un coup d'œil rapide sur ce visiteur et courut s'assurer que les portes de cette pièce, aux murailles occupées par deux corps immenses de bibliothèques, étaient bien fermées; puis, allant droit à l'homme assis :

— Personne n'a pu vous reconnaître? dit-il.

— Personne.

Lafresnaie examina de la tête aux pieds le visiteur. Il portait un costume élégant, strictement correct, mais sans affectation; l'habit bleu foncé,

les bas blancs à pois, le gilet de bazin, un chapeau à boucles et des gants de couleur claire.

— Nul agent, au surplus, dit Lafresnaie, ne viendrait vous chercher ou ne vous devinerait ici.

André, fort heureusement, n'était point présent, car, en dépit de Lafresnaie, il eût certainement reconnu sous ce costume nouveau l'homme qu'il avait vu, la veille, accourant pour offrir sa protection et son bras à Marcelle de Kermadio. C'était, sous un autre aspect, le même individu inquiétant et hautain, et cet homme, qui venait de faire passer à Laurent Lafresnaie une carte sur laquelle étaient écrits ces simples mots : *Le citoyen Hennequin veut vous parler*, cet inconnu, dont André croyait avoir déjà aperçu le visage, n'était autre que l'homme même dont Picoulet cherchait la piste à travers Paris, le comte Jacques de Favrol.

Jean-Baptiste Picoulet eût, à coup sûr, été profondément stupéfait s'il avait pu soupçonner, s'il avait dû apprendre que ce M. de Favrol, tant cherché, était, pour le moment, paisiblement assis sur un fauteuil, dans le cabinet du secrétaire général de la police.

Lafresnaie, au contraire, en semblait enchanté.

— Vous savez comme moi, lui dit Favrol, qu'en certains cas la suprême prudence consiste à braver ouvertement le danger. Voilà pourquoi je suis ici. Je hais les conciliabules dont nos amis ont l'habitude, et je crois, sauf meilleur avis, qu'on gagne tout à mener ses affaires au grand jour.

— Peut-être, dit Lafresnaie. Mais agissez à votre aise et selon votre tempérament. L'audace est la grande collaboratrice en pareil cas.

Jacques de Favrol avait en effet toute l'encolure d'un audacieux de haute race : Il était grand et superbe, le front large, altier et volontaire. De ses yeux rapides et profonds, noirs comme le jais, s'élançaient de véritables flammes, pareilles à ces jets électriques des prunelles des chats. A voir cet homme pour la première fois, on devinait qu'il était vraiment né pour l'aventure. En lui la bonté s'unissait à la force : il pouvait charmer et s'imposer. Sa voix était tendre et son poing solide. Les tribulations diverses d'une vie toujours agitée avaient mis sur son front et à ses paupières plus d'une ride; une sorte d'amertume cruelle plissait ses lèvres sensuelles ; il avait trente-six ans et parfois déjà semblait las, malgré son aspect robuste ; mais cette fatigue même donnait à sa physionomie un caractère attirant de tristesse. Souriant, il eût passé pour un bellâtre, avec sa haute taille bien prise, ses épaules larges, son cou solidement attaché, ses favoris dessinés avec netteté sur des joues légèrement sanguines ; pensif, il avait au contraire quelque chose d'un Titan foudroyé, ce je ne sais quoi de déchu le rendait irrésistiblement beau. Il le savait. Il affectait d'ordinaire ces allures d'Ajax luttant contre les dieux que la littérature allait mettre si fort à la mode, dix ou vingt ans plus tard.

En réalité, ce Favrol, noble ruiné, qui, à vingt ans avait gaspillé déjà toute la fortune de sa famille, courant l'Opéra, les petites maisons, les soupers, les comédiennes, ce comte déchu de Favrol était bien l'homme du XVIIIe siècle dans ce que cette époque si admirable en d'autres points, avait de pervers ; sceptique, corrompu, impertinent dans sa bravoure, impatient du succès, absolument sans scrupule sur les moyens de l'obtenir, accessible à toutes les séductions, et rongé de la plus violente ambition, celle de l'argent à pleines mains, de la toute-puissance à plein vouloir et du plaisir à pleines dents.

— Où en sommes-nous? lui dit Lafresnaie brusquement.

Favrol sourit et hocha la tête :

— Mon cher Lafresnaie, à vrai dire nous en sommes arrivés à ce moment de la lutte où il faut ou vaincre ou mourir. Plus d'hésitation possible. Il y a de ces instants décisifs dans toute bataille : si l'on ne s'ouvre point un passage à travers l'ennemi ou si on ne l'écrase pas, on est prisonnier ou perdu.

— Perdu? dit Lafresnaie en regardant Favrol en face.

Le comte fit un signe de tête affirmatif.

— Nous le serons sûrement, dit-il, si nous ne savons pas agir. Vous savez que le comte d'Entraigues a été arrêté à Venise?

— Par ordre du général Bonaparte.

— D'Entraigues avait la manie de paperasser et

de garder par devers lui les listes qu'il devait consulter ou les plans qu'il devait réaliser. Lorsque ses papiers seront revenus d'Italie et envoyés au Directoire, toute notre combinaison sera déjouée et notre campagne finira peut-être par une défaite absolue. Douze balles au coin d'un mur du camp de Grenelle !

— Nous n'en sommes pas là, dit Lafresnaie froidement, le Directoire ne sait rien, et d'ailleurs, si les papiers de ce maladroit de d'Entraigues arrivaient à Paris, n'est-ce pas à moi qu'on les confierait tout d'abord pour les examiner?

— Barras ou La Revellière n'auraient-ils pas envie de les étudier avant vous?

Lafresnaie haussa les épaules :

— Barras donne ses fêtes, La Revellière continue ses rêveries théophilanthropiques, le ministre est un familier du Luxembourg, et, pour ne pas être accablé par les soucis des affaires, il s'en décharge volontiers sur moi, de sorte que, simple secrétaire du ministère de la police, je suis la cheville ouvrière de cette administration puissante qui tient Paris. Ne craignez rien. Nul objet ne peut m'échapper, et d'Entraigues arrêté, notre association n'est point découverte.

—N'importe, répondit Favrol d'un ton résolu. Il faut agir. J'ai pris enfin mes mesures. Pichegru est maintenant des nôtres ; l'Angleterre, qui ne nous fournira point d'hommes, nous donnera du moins son or; la Vendée n'est point tellement pacifiée,

malgré le général Hoche, qu'on ne puisse la soulever encore, et j'ai fait venir à Paris même, pour s'entendre avec nous, mademoiselle de Kermadio, dont l'influence est grande en ces contrées, et qui, aidée d'un homme d'action rude et hardi, Pierre Porhouët, peut nous aider à décider de la victoire!

— Mademoiselle de Kermadio? dit Lafresnaie, j'ai connu son père autrefois...

— Il a émigré, tandis qu'un des siens, son frère tombait à Quiberon avec tant d'autres!

— Ces Kermadio! dit Lafresnaie avec une expression singulière d'envie et de mépris. Je les ai tant haïs jadis, lorsqu'il les fallait combattre dans les assemblées populaires!... Et voilà maintenant que je m'unis à eux! Cela ne vous semble pas étrange, Favrol, cet appui qui vous vient de moi, jacobin d'hier, et que tous, encore à cette heure, croient fidèle à son passé?

Favrol regarda Lafresnaie et dit avec un petit ricanement:

— Vous savez mieux que personne que rien ne peut m'étonner et que j'admets toutes les transformations humaines.

Lafresnaie, qui s'était assis, se leva brusquement et se mit à arpenter le cabinet à grands pas:

— Sur ma foi! dit-il, j'étais sincère lorsque j'embrassai, il y a quelques années, la cause nouvelle et que je me jetai, corps et âme, dans le mouvement qui entraînait le monde. J'étais affolé de li-

berté, épris de beaux et grands rêves, ambitieux aussi de parvenir. Il me semblait que si jamais j'arrivais aux affaires; si, un jour, une heure, je pouvais avoir une action quelconque sur le monde, je ferais des miracles, je transformerais en un instant, comme d'un coup de baguette, le mal en bien, que je supprimerais nettement les iniquités sociales. Chimères! Eh bien! cet éclair de puissance, je l'ai vu briller, ce pouvoir d'une heure, je l'ai tenu dans ma main, trop peu de temps, il est vrai, et dans des sphères subalternes, tandis que d'autres brillaient au faîte des honneurs. Et j'ai reculé, effrayé de ma responsabilité ou de ma faiblesse. J'ai hésité, je me suis laissé gagner par le doute ; je me suis demandé si jusqu'ici je ne m'étais pas trompé, si le docteur Pangloss n'a pas raison et si tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Ah ! qu'il faut se défier de ces heures de défaillance ! Et puis les déboires sont venus, les mécomptes de l'ambition aigrie, la colère de voir au premier rang des gens que j'en trouvais plus indignes que moi, et ce scepticisme d'un jour est devenu le dégoût de toute ma vie. Alors, comme je suis de ceux qui ne font rien à demi, j'ai brisé en moi-même tout ce qui me rattachait à mes idées passées, et, secouant avec rage toutes les pensées de ma jeunesse, je me suis mis à les détester autant que je les avais aimées ; et je suis allé à vous dont je tenais le sort en mon pouvoir, et, au lieu de vous livrer, moi, homme de po-

lice, à la justice militaire, comme c'était mon devoir, je vous ai dit : « Eh bien! soit, je serai des vôtres,» comme c'était mon droit.

— Tudieu ! dit Favrol. Et ce n'est pas à nous de vous faire des reproches, mon cher Lafresnaie. Votre venue nous a été d'un puissant secours. Sans vous, je serais demeuré sans doute en chemin, la tête cassée en quelque coin. Avec vous, mon ambition, qui égale la vôtre, j'en suis certain, est assurée de trouver sa place en ce monde. Si je comprends, dites-vous, votre métamorphose, qui a fait d'une chrysalide républicaine un papillon royaliste ? Sur ma parole ! je n'ai pas eu vos premiers enthousiasmes, mais j'ai vos derniers appétits, vos âpres espoirs, votre fébrile ambition ! Je suis une façon d'aventurier qui a fait de tout et qui est las de n'être rien ! J'ai agioté, comploté, émigré, voyagé, traîné la misère et parfois conquis la fortune, pour la reperdre aussitôt ! J'ai été officier à l'armée de Condé et banquier à Londres ; j'ai toujours aimé l'ancien régime pour son élégance aimable et ses mœurs faciles ; j'en ai retrouvé le bon ton à Coblentz, où j'ai donné des leçons de goût littéraire, et à Amsterdam, où je me suis fait professeur de cuisine française ; mais l'odyssée n'a pas laissé à la fin que de me fatiguer les jambes, et j'éprouve le besoin de me reposer en quelque hôtel charmant, bien capitonné et bien clos. Dans l'œuvre que nous poursuivons, vous recherchez le pouvoir et moi la richesse et le luxe. Nous sommes faits pour nous entendre, mon cher. Partageons !

— Encore faut-il tenir le but! murmura Lafresnaie.

— Nous y touchons!

— Ainsi l'heure décisive?

— Est venue et voilà pouquoi je suis ici, répondit le comte. Ne devant pas agir, je serais demeuré à Londres où je m'étais réfugié sur votre conseil même. Arrivant à Paris, c'est pour jouer la partie suprême!

— Qui est? demanda Laurent.

— D'acheter Barras, de diviser le Directoire ou de l'enlever.

Lafresnaie regarda avec un certain étonnement Favrol, qui venait de parler avec une résolution écrasante et comme si cette impossibilité eût été d'une facilité banale.

— Comme cela? dit-il, en raillant à demi.

— Comme cela!

— C'est une entreprise romanesque, difficile, presque impossible à exécuter.

— Tout est possible, dit Favrol. L'audace, vous le disiez vous-même tout à l'heure, est la maîtresse du monde. Vous êtes là d'ailleurs pour lui donner la main.

— Je ne voudrais pas, dit froidement Laurent, que nos projets si habilement conduits jusqu'ici, dégénérassent tout à coup en une échauffourée enfantine et que cette audace dont vous parlez nous conduisît droit et presque ridiculement au gouffre.

Favrol se leva à son tour et fit un geste de confiante bravade.

— Je me charge, dit-il, de vous prouver qu'à de certaines heures le romanesque, comme vous l'appelez, est la vérité. Je tenais à venir vous dire moi-même que ce soir je veux vous présenter dans l'hôtel de madame de Jarrie qui est des nôtres, et chez qui vous êtes déjà venu, à mademoiselle de Kermadio. Mademoiselle de Kermadio doit recevoir de votre bouche l'assurance qu'elle ne risquera pas vainement l'existence de ses gens. Chez la comtesse de la Jarrie, où vous me rencontrerez, nous ne serons point seuls. N'ayez nulle crainte. Sages ou fous, graves ou légers, tous ceux qui seront là sont des nôtres.

— J'y serai! dit Lafresnaie, après un moment de silence.

Il tressaillit tout à coup en entendant de l'autre côté de la porte, vers l'antichambre donnant sur les corridors, résonner un timbre.

— Qu'est cela ? demanda Favrol.

— Le ministre, sans doute.

Lafresnaie sonna à son tour. Un agent entra d'une façon presque furtive.

— Que m'a-t-on apporté? dit le secrétaire général.

L'homme lui tendit un pli.

— C'est bien.

— On me mande, en effet, chez le ministre, dit Lafresnaie, quand l'agent fut sorti ; je vous laisse, Favrol. Ne vous retirez qu'après moi — et par cette porte, ajouta-t-il en désignant entre les deux biblio-

thèques une ouverture pratiquée dans la boiserie. Ce chemin vous mène au quai. Puis, à ce soir! Je me rendrai seul rue de Grenelle.

— A ce soir, dit Favrol en prenant la main que Laurent lui tendait.

Le secrétaire disparut par la porte qui donnait sur les corridors du ministère et le comte pensait presque tout haut :

— Si nous n'agissions point en hâte, ce Lafresnaie serait capable d'avoir des remords! Parlez-moi des gens sans scrupules : ils ne savent pas du moins ce que c'est que gémir

VI

JEANNE

Favrol se dirigeait vers la sortie que lui avait désignée Lafresnaie, lorsque la porte qui donnait sur les appartements du secrétaire général, et par laquelle Laurent était entré, se rouvrit doucement, et Jeanne, pâle et fort émue, apparut sur le seuil. Favrol ne pouvait la voir. Elle regarda vivement s'il était seul; puis, marchant droit à lui :

— Bonjour, comte! dit-elle avec fermeté et d'une voix claire.

Favrol se retourna et s'empressa de sourire, mais avec une sorte de contrainte.

Il s'arrêta d'ailleurs et fit quelques pas vers la jeune femme, tandis qu'elle se rapprochait de lui.

Le cœur de Jeanne battait bien fort, et il y avait dans ses yeux quelques larmes; elle regardait Favrol avec ce regard en dessous, plein de reproche et de tendresse, des femmes qui veulent gronder et qui n'osent pas.

— Vous êtes à Paris? vous êtes de retour? dit-elle, et pas un mot n'est venu m'avertir de votre présence!

Favrol souriait et ne trouvait rien à dire.

— Je me doutais que vous aviez quitté Londres, continua Jeanne; un je ne sais quoi me l'avait dit... Tenez, encore tout à l'heure, j'aurais juré que c'était vous qui alliez entrer... Moquez-vous de moi... Nous sommes folles, nous autres femmes, mais quand nous aimons, nous avons comme un don de seconde vue! — Dès qu'il a été parti, j'ai ramassé l'enveloppe du billet, et j'ai reconnu votre écriture. Vous, vous, ici! J'ai attendu. Et je suis venue!

— Je vous demande pardon, Jeanne, dit Favrol, de m'être fait annoncer chez votre mari avant de vous avoir fait avertir que j'étais près de vous. Cela est vrai, j'ai eu tort, mais si je vous disais qu'une certaine hésitation, une certaine honte...

— Quelle honte? dit Jeanne. La honte de vous retrouver face à face avec moi ou de vous retrouver face à face avec lui? Que parlez-vous de honte à

présent? N'est-ce pas moi qui devrais en avoir pour nous deux, et la pourrais-je supporter si... si je ne vous aimais pas ?

— Vous m'aimez donc toujours? dit Favrol avec une certaine lenteur froide qui n'échappa point à Jeanne et la fit tressaillir.

—Voilà un mot, dit-elle avec tristesse, qui me fait plus de mal encore que le soin que vous avez pris de m'éviter. Il vous pèse donc bien, à vous, cet amour furtif, caché à tous les yeux, savouré dans l'ombre comme on savoure les choses coupables? Moi, son souvenir seul fait ma vie. Il me permet de braver la torture que me cause votre absence, de supporter le vide de ce morne logis, le regard loyal et sévère d'André, et la confiance, la confiance aveugle, absolue, de mon mari! Et vous me demandez si je vous aime toujours d'un ton qui semble dire : Répondez-moi que vous ne m'aimez plus !

La pauvre femme avait, en disant ces mots, un tel accent de tristesse poignante, elle laissait échapper le secret d'une telle souffrance, que Favrol en fut touché.

— Vous êtes, dit-il en lui prenant la main, et serez toujours la plus nerveuse, la plus impressionnable et la plus charmante des femmes. Si je ne vous aimais point, serais-je auprès de vous? Si je voulais vous fuir, serais-je venu jusqu'ici? Qui vous dit que je n'ai pas moi-même éloigné votre mari pour vous le répéter, que je vous aime, et

pour vous apporter l'hommage d'un cœur qui est toujours à vous ?

— Toujours ? murmura Jeanne en baissant la tête et en fermant les yeux, comme si elle eût écouté quelque musique au charme ineffable.

— Toujours !

— Que les femmes sont bizarres ! fit-elle en souriant amèrement. Je doute et je crois. J'ai peur que vous ne me trompiez et je me laisse aller à penser que c'est impossible ! Mais répète-le moi du moins que tu n'as point menti et que cette affection ne me manquera jamais, jamais !

— Je t'adore, Jeanne, dit Favrol, qui exagérait la profondeur de son sentiment pour que la malheureuse n'en mesurât point le vide.

— C'est que, vois-tu bien, dit-elle, il n'est pas de femme qui se soit donnée avec plus de confiance et de foi ! Avant de t'avoir rencontré, savais-je même ce que c'était que de vivre ? Je n'avais jamais eu pour mon tuteur, qui devait être mon mari, d'autre sentiment qu'une sorte de reconnaissance filiale, et c'est par ce sentiment-là que, lorsqu'il m'avoua un jour qu'il m'aimait et voulait faire de moi sa femme, je me laissai aller à dire *oui*. J'étais jeune, ignorante, effrayée de me sentir seule, et j'acceptai l'appui qu'on m'offrait comme, en d'autres heures, je fusse entrée dans un couvent et j'eusse disparu du monde. Et je devins sa femme, et je vécus à ses côtés, espérant que de la grande estime que je lui portais naîtrait peut-être un peu d'amour.

— Pourquoi me redis-tu tout cela ? demanda le comte.

— Parce que je tiens à te prouver que toi seul, entends-tu, toi, tu es ma vie tout entière ! Je t'appartiens. Si tu avais voulu, je t'aurais suivi partout, au bout du monde ! Quand je t'ai rencontré, ici, dans ce logis même, j'ai bien senti que j'avais sacrifié tout ce qu'il y avait de meilleur en moi, le jour où j'avais accepté ce titre d'épouse, mais je l'ai reconquis et je te l'ai gardé ! Ma consolation, c'est toi ! Mon excuse, c'est toi ! Mon bonheur, c'est toi !

— Chère Jeanne !

— Et je consens à ne t'aimer que de loin, à ne te voir que lorsque tu apparais, à de rares intervalles, comme si tu te cachais et si tu fuyais toujours...

— Il faut que je fuie ! Tu sais bien que je suis proscrit.

— Aussi, dit-elle avec une énergie singulière et des flammes dans ses beaux yeux, je voudrais partager tes dangers, mériter ta proscription ! Et c'est toi qui m'éloignes et refuses ! Tu as la meilleure part dans notre amour, égoïste ! Tu as l'espace ; moi, ici, oubliée, je n'ai que ton souvenir. Et tu parles de honte ! Et tu parlerais volontiers de remords ! N'est-ce pas moi qui, chaque jour, rencontrant le sourire confiant de celui dont je porte le nom, devrais rougir, et me repentir, et supplier ? Oui, parfois j'ai des envies insensées de tout avouer, pour avoir le droit de fuir d'ici et d'aller te rejoindre !

— Jeanne! dit Favrol avec un mouvement qui n'échappa point à Jeanne.

Elle ajouta :

— Ne crains rien. Je ne le ferai point. Tu ne m'aimes pas assez pour me dire de commettre cette folie. C'est bon pour nous! Non, vous autres hommes, vous n'aimez point comme nous autres, vous ne savez pas aimer! Mais, vois-tu, mon Jacques, il faut avoir pitié de moi. Si je n'avais pas cette excuse de t'adorer, je serais une misérable de tromper, de mentir comme je le fais. Car je mens, je mens dans mon sourire, dans mes paroles, dans mes pensées, qui sont à toi. Mentir, c'est lâche, et je me mépriserais comme la plus vile des femmes, si ce n'était pas pour toi seul que je mens ainsi!

— Je t'ai dit que je t'aime, Jeanne, et je te le redis, répondit Favrol. Cet amour-là t'innocenterait aux yeux de tous.

— Peu m'importerait qu'il me perdît pour tout le monde, pourvu qu'il me sauvât pour toi! Je ne suis pas de celles qui veulent mener de front le devoir hypocrite et l'adultère caché. Je risquerais ma vie parce que je t'aime, comme je te demanderais compte de la tienne, si tu ne m'aimais plus!

— Mais tu es terrible, chère enfant!

— Je suis femme, et tour à tour énergique et faible. Il ne fallait pas m'aimer, si tu ne voulais pas m'aimer toujours. J'aurais passé oubliée, silencieuse et heureuse, ne connaissant qu'un mot au monde : le devoir. Tu es venu, tu as parlé, tu as

séduit, tu as entraîné... Je ne te reproche rien, je t'aime ; mais je regrette parfois ce calme et pauvre bonheur que tu m'as pris... Non, va, je ne regrette rien. Pardonne-moi. Aime-moi. Je te reverrai, n'est-ce pas ? Qu'es-tu venu faire à Paris ?... Quels dangers nouveaux te menaçent ?

— Aucun, dit nettement le comte.

Cette idée que Jacques de Favrol était exposé dans Paris à tous les coups de la justice eût jeté la pauvre femme dans une cruelle exagération de sentiments. Née pour aimer, tendre, passionnée, dévouée, elle n'avait rencontré, on l'a vu, dans son mari, qu'une froideur non certes point dédaigneuse, mais inconsciente de tout ce que contenait ce cœur de femme. Plus facile à séduire que d'autres créatures qui savent résister parce qu'elles connaissent la valeur de la chute, Jeanne, isolée, attristée, s'était laissé gagner par l'art raffiné avec lequel Favrol, avide de plaisir, savait tromper et fasciner. Il avait d'ailleurs aux yeux de cette femme créée pour le dévouement, une séduction particulière : elle savait qu'il était malheureux et proscrit. Lorsqu'elle l'apercevait, furtif, chez Lafresnaie, reçu par son mari avec d'infinies précautions, elle ne voyait qu'une chose, c'est qu'un des deux pouvait tomber un jour ou l'autre, et qu'il souffrait pour sa foi.

La pitié a perdu autant de femmes que la passion. Le monde ne fait point de différence entre les chutes, mais il y a des chutes honteuses et il en est de pardonnables. Favrol se glissait au logis de La-

fresnaie, entraînant le mari dans ses complots et attirant la femme dans ses bras. La pauvre Jeanne, livrée à elle-même, n'avait pour se défendre que sa raison et elle avait contre elle l'entraînement de son attendrissement et de ses larmes. Favrol se fit devant elle malheureux, poursuivi, traqué, condamné. Il savait bien que la seule façon de gagner cette honnête et pauvre femme était de la prendre par son cœur. Au surplus, véritable fils d'une caste corrompue, et de la race des Lauzun, le comte de Favrol savait, en véritable docteur ès-sentiment, saturé d'amour et de plaisir, doser à point la séduction et la rendre irrésistible.

Lafresnaie ne voyait rien, ne soupçonnait rien. Les visites cachées faites par Favrol entre deux voyages, ses précautions infinies pour pénétrer dans l'hôtel : tout contribuait à augmenter et la confiance de l'époux et la dangereuse pitié de la femme.

Jeanne s'éveilla enfin de ce rêve entraînant avec l'horreur de la faute commise, et, emportée tout d'abord par le dégoût d'elle-même et l'effroi de son crime, elle voulut mourir. Mais elle s'était trouvée brusquement hésitante et lâche : elle aimait. Elle s'était donnée et elle sentait bien qu'elle ne pouvait plus se reprendre. Maintenant elle appartenait à Favrol. Elle avait cette folle pensée que, si elle n'était plus là pour veiller sur lui et le défendre, peut-être la vie de Jacques, si menacée, était-elle perdue, et, pour lui, elle voulait vivre. Elle repoussa le suicide ; elle se condamna à vivre, elle,

franche et loyale, avec le mensonge; mais, encore une fois, c'était pour lui, c'était pour ce proscrit, pour ce malheureux promis à l'échafaud. Cette immense tendresse effrayée avait fait sa chute plus complète et plus cruelle.

Jeanne ne mentait pas lorsqu'elle disait à Favrol qu'il était tout pour elle. Elle ne le voyait qu'à de longs intervalles; mais elle songeait à lui, et elle l'eût volontiers suivi dans tous ses dangers. Cette idée que cet homme pouvait être arrêté, tué, la rendait folle. Aussi elle lui répéta avec un ton de prière ardente :

— Tu ne cours aucun danger?... aucun... tu me le jures? Parle-moi, dis-moi la vérité...

— Lafresnaie, au besoin, ma chère Jeanne, saurait les détourner, dit Favrol.

— Mais, reprit-elle, je n'entends rien à ce qui s'agite ici. Comment! Lafresnaie est ton ami, lui qui pourrait te jeter à la Conciergerie? Je ne comprends pas... Je ne vois qu'une chose, c'est que tu es protégé par lui, toi, et c'est alors que j'ai peur... S'il apprenait?...

— Que veux-tu qu'il devine?

— Oh! soyons prudents, je t'en conjure, fit Jeanne. Il y va de ta tête. Pense donc, s'il voulait d'un seul mot...

— Rassure-toi, dit nettement Favrol; Lafresnaie ne me livrera jamais!

— Tout ce que tu dis, tu l'affirmes avec un ton qui me rassure. Mais, sur ma vie, ne risque

point tes jours. Qu'est-ce que je deviendrais sans toi?

— Que devient-on, pensait ironiquement le comte, après la première faute?

Il écoutait et dit tout à coup en entendant du bruit vers les couloirs du ministère: Quelqu'un vient!

— Si c'était André? fit-elle.

— Adieu, Jeanne, dit Favrol en ouvrant la porte que lui avait indiquée Lafresnaie.

— Je te reverrai?... dit Jeanne.

— A bientôt...

— Quand?...

— A demain! fit-il.

Et il disparut.

Il était temps. M. Lafresnaie rentrait, l'air assez sombre, et sans paraître trop surpris de rencontrer Jeanne dans son cabinet:

— Vous ici? lui dit-il, vous me cherchiez?

— Oui... murmura-t-elle machinalement, je voulais...

— Peut-être venez-vous me rappeler, mon enfant, la promesse que je vous avais faite?...

— Votre promesse?...

Elle n'y pensait guère.

— De vous mener à Feydeau ce soir; Garat chante.

— Oui... ah! oui, dit-elle, justement... je... venais...

— Je vous prie de m'excuser. Je ne pourrai tenir

cette promesse. Des affaires importantes... impérieuses... Bref, vous pouvez vous rendre au théâtre, accompagnée par André...

— André!... fit Jeanne; non, je vous remercie, mon ami; je suis un peu souffrante, je resterai chez moi...

— A votre aise, dit Lafresnaie en s'asseyant. — Toujours cette contrainte entre elle et lui, pensait-il. — A bientôt, Jeanne! ajouta-t-il avec un geste cordial de congé.

Le nom d'André avait produit sur Jeanne comme une commotion. André était, en quelque sorte, pour elle, le juge et le remords.

— Soutenir son regard, soit! pensait-elle en regardant Laurent; celui d'André, ce serait trop!

Elle sortit, toute pâle, laissant Lafresnaie assis devant sa table et profondément préoccupé.

VII

LE PÈRE ET LE FILS

La visite décisive de Favrol avait troublé Lafresnaie. Agir! il fallait agir! La nécessité de la lutte s'imposait, entière, absolue. A cette heure il lui prenait un frisson de remords et de crainte.

« Oui, se disait-il, c'est le moment. Mais toute ma vie passée me revient, quand je me trouve, comme à cette heure, en présence de cette nécessité : agir ! »

— Bah ! ajoutait-il, qui ne risque point sa vie, en un temps pareil, n'arrive à rien, et il faut arriver à tout, ne fût-ce que pour aller logiquement jusqu'au bout de sa défaillance.

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'on frappa, puis on gratta, à la porte du cabinet qui donnait sur les corridors.

— Qui vient là ? dit Lafresnaie.

Une figure en lame de couteau, celle de Picoulet, se montra, à la fois hésitante et curieuse, par la porte entre-bâillée.

— Moi, citoyen secrétaire général, dit le petit homme de sa voix de flûte.

— Qui cela, vous ? dit Lafresnaie.

— Moi, Jean-Baptiste Picoulet, inspecteur, qui ai de graves communications à vous faire, citoyen secrétaire.

— Approchez donc, en ce cas !

Picoulet entra, salua Lafresnaie jusqu'à terre et se tint debout avec respect, tout en parlant :

— Monsieur le secrétaire... ou citoyen secrétaire... dit-il, il s'agit des choses les plus importantes.

— Bien ! fit Lafresnaie.

— Je crois, sans fausse vanité, avoir mis la main, — ou tout au moins l'œil, — sur le plus important des conspirateurs qui inquiètent le Directoire.

— Ah bah ! fit encore le secrétaire général.

— Il n'y a pas de *ah bah!* citoyen... ou monsieur le secrétaire... J'ai un flair de limier et un œil de lynx. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est ma femme.

— Madame Picoulet? dit Lafresnaie un peu impatienté.

— Une femme d'esprit s'il en fut, et d'une fidélité!... fit l'agent naïvement. On parle de Pénélope, monsieur... Je souhaiterais que Pénélope eût eu vraiment le quart de la fidélité de ma femme..

Lafresnaie fit un geste ennuyé.

— Je demande pardon à Votre Excellence...

— Allez au fait, fit Lafresnaie brusquement.

— J'ai donc un œil de lynx, cit... Excel... Je m'embrouille souvent... J'ai servi sous tant de gouvernements!... Et cet œil-là m'a montré hier, clair comme le jour, que j'avais levé devant moi un lièvre... Quel lièvre, monsieur le secrétaire général!

— Enfin, voyons... achevez...

— Vous ne devinez pas? dit Picoulet... Vous ne devinez pas?... J'ai vu, j'ai découvert, j'ai flairé, j'ai traqué, j'ai filé... qui?... le comte de Favrol! le fameux Jacques de Favrol!

— Favrol? s'écria Lafresnaie stupéfait, en regardant Picoulet dans les yeux.

Picoulet prit une attitude très-fière:

— Lui-même! dit-il.

— Vous savez qu'il est à Paris?

— Parfaitement!

— Vous l'avez vu?

— Comme je vous vois... s'il est permis de com-

parer à un secrétaire général... commença l'agent avec respect.

Lafresnaie l'interrompit brusquement :

— Où l'avez-vous vu ?

— Sur le Pont-Neuf.

— Aujourd'hui?

— Hier.

— Vous l'avez bien reconnu ?

— Je ne l'avais jamais vu, dit Picoulet finement, je n'ai pu le reconnaître : — je l'ai senti.

— Est-ce que cet imbécile aurait vraiment tout découvert ? pensait Lafresnaie en regardant l'air à la fois finaud et niais de Picoulet.

— J'avais d'abord, reprit l'agent, j'avais, je dois le dire, un peu hésité, fort peu... mais un peu... Il y avait là deux gens suspects à la fois... une espèce de chouan... en costume breton, s'il vous plaît — ils osent tout à présent — et qui, en compagnie d'une demoiselle de Kermadio, allait et venait dans un groupe...

— Vous avez dit mademoiselle de...

— ..... Kermadio ! fit Picoulet.

— Saurait-il? pensa encore Lafresnaie, et, regardant encore Picoulet: Vous savez donc tout, vous?

— Tout ! répondit modestement Picoulet. Mais Favrol, ce n'était pas le Breton. On ne se déguise pas en chouan lorsqu'on ne veut pas se faire remarquer. Favrol avait choisi un bien autre déguisement... Je vous le dirai tout à l'heure... Bref, je l'ai flairé, dépisté et reconnu... Aussitôt j'ai pris ma

course, monsieur le secrétaire... Il a quitté le Pont-Neuf, j'ai quitté le Pont-Neuf; il a gagné les Galeries de bois, j'ai gagné les Galeries de bois; il a dîné au restaurant avec son ami, j'ai grignoté du pain et dévoré un cervelas à la porte du restaurant... L'ami l'a quitté... Il est allé au théâtre, je suis allé au théâtre... rue de Louvois... On donnait là une pièce... oh! une bien mauvaise pièce... *Athalie*... Une conspiration... un enfant... une restauration... Joad... Eliacin... Il faudra surveiller ça... L'auteur est un nommé Jean Racine, citoyen secrétaire... Enfin mon homme sort au troisième acte... *Athalie* l'ennuyait... Moi, je m'y habituais peu à peu. J'aime les vers... j'en ai rimaillé... autrefois...

— Oh! M. Picoulet, dit Lafresnaie, impatient.

— Oui, oui, je conclus, dit Picoulet. Le voilà donc sorti! Il longe la rue de Richelieu.

— Vous longez la rue de Richelieu?

— Comment le savez-vous? demanda naïvement Picoulet.

— De grâce, où vous mène-t-il enfin, ce Favrol?

— A la fin?... tout à la fin?...

— Oui.

— Où il me mène?

— Oui.

— Il me mène ici!

— Ici, chez moi?

— Chez vous!

— Oh! en vérité! dit Lafresnaie, véritablement inquiet.

— La vérité, continua Picoulet, c'est que je l'ai vu entrer par votre porte hier, que j'ai passé la nuit en face, à la fenêtre de l'hôtel garni... tandis que madame Picoulet (mais c'est une Pénélope !... une fidélité à toute épreuve !), et que depuis ce matin je ne l'ai pas vu ressortir !

— Favrol ?

— Jacques de Favrol !

— C'est impossible ! s'écria Lafresnaie. (Il regardait encore Picoulet.) Mon secret entre les mains de cet homme ! pensait-il. — Et ce Favrol, comment était-il ? grand ? dit le secrétaire tout haut.

— Un bel homme !

— Vêtu de quelle façon ?...

— Déguisé !

Lafresnaie devenait de plus en plus inquiet.

— Comment déguisé ?

— Il se déguise toujours. Il était cette fois en officier.

— En officier ?

— En ordonnance ! dit Picoulet.

Lafresnaie réfléchit un moment, puis se prit à sourire, rassuré soudain, avec un grand soupir satisfait.

— En vérité ! dit-il, vous l'avez bien vu ?

— Oh ! encore une fois, comme vous me voyez !

— Ce pauvre monsieur Picoulet ! dit Lafresnaie en riant d'un air ironique, un œil de lynx !

— De lynx, répéta Picoulet.

Lafresnaie frappa aussitôt sur un timbre et dit à un homme qui entra :

— Priez mon fils de venir me parler.

— Son fils? pensa Picoulet. Son fils connaît le Favrol? Une confrontation!

— Ce bon M. Picoulet, répétait Lafresnaie, qui souriait toujours.

— Il est gai, pensait encore Picoulet, donc il est satisfait; j'aurai de l'avancement!

Au bout d'un moment, André entra, la démarche grave et résolûe, comme un homme qui vient de prendre un parti :

— Vous m'avez fait demander? dit-il à son père.

Mais en l'apercevant, Picoulet recula en poussant un grand cri :

— Lui! monsieur le secrétaire! lui! c'est lui! répéta-t-il en se reculant.

— Qui cela, lui? dit Lafresnaie.

— M. de Favrol.

— Favrol! — Monsieur Picoulet, dit ironiquement Lafresnaie, je vous présente mon fils.

— Votre...

— André Lafresnaie, capitaine et officier d'ordonnance du général Dammartin!

Picoulet était stupéfait : il tombait du haut d'un rêve — Officier!... capitaine!... son fils!... Patatras!.. Mais alors, murmura-t-il, c'était le Breton... monsieur le secrétaire... c'était le Breton... J'ai un œil...

— L'œil est bon; c'est le nez qui ne vaut rien, dit Lafresnaie.

Picoulet prit un air contrit.

— Le nez? dit-il avec douleur.

— Cherchez une autre piste, monsieur Picoulet, et, une autre fois, ne prenez pas pour des chouans les officiers de l'armée française.

Lafresnaie n'était pas fâché d'avoir cette fois prouvé à l'agent qu'il se trompait; l'erreur de Picoulet pouvait être utile pour l'avenir. Mais le malheureux agent était navré.

— Monseigneur, dit-il en s'inclinant et en sortant à reculons, le chapeau sur la poitrine. Et c'est pour cela, pensait-il, que j'ai laissé Paméla dormir seule!

Si Picoulet n'eût pas eu confiance en son étoile, il fût allé de ce pas se précipiter dans la Seine.

— Que signifie cela? demanda André lorsque l'agent fut sorti.

— Voilà comme, tous les jours, on nous entretient de complots imaginaires! dit Lafresnaie. Et tels sont les conspirateurs qu'il faut remettre à la raison. On vous signale un effroyable traître : on accourt, on regarde, et l'on découvre qui? son fils!

— Cela est ridicule, en vérité, répondit André gravement, vous avez raison, mon père, tout à fait ridicule... Puis après un silence : — Je souhaiterais seulement, ajouta le jeune homme, que tous les complots fussent aussi improbables que celui-ci et tous ceux qui les fomentent aussi peu coupables que celui qu'on vient de vous signaler.

— Crois-tu qu'il en existe beaucoup d'autres? dit le père.

— Je le crains, répondit André.

— Il ne suffit pas de craindre...

— Je le sais, fit le capitaine avec fermeté.

Lafresnaie parut étonné du ton avec lequel son fils avait parlé.

— Que veux-tu dire par là? demanda-t-il. Crois-tu savoir vraiment plus de choses que nous-mêmes et avoir deviné ce que des gens qui ne sont pas tous des Picoulet n'ont pas su découvrir?

— Je sais, répondit André, qu'à Paris même, en ce moment, une conspiration est organisée...

— C'est ce que répètent les gazetiers à court de nouvelles!

— C'est ce dont j'ai la preuve.

— Toi? fit Lafresnaie surpris.

— La preuve évidente! dit encore André.

Il se tenait debout, droit, impassible, pâle et comme changé en statue.

— C'est impossible, dit Lafresnaie... Je saurais...

André regardait fixement son père et cherchait évidemment à deviner en lui quelque trouble, à saisir quelque hésitation. « Non, pensait-il, il demeure calme. Et pourtant! »

— Qui t'a dit ce que tu m'apprends-là? demanda Lafresnaie.

— Personne; j'ai vu, vu de mes deux yeux, vu des papiers...

— Explique-toi. J'ai le droit de savoir...

— Et moi, mon père, j'ai le devoir de vous parler, de vous supplier...

— Me supplier, moi? interrompit Lafresnaie en

regardant fixement à son tour le jeune homme. En quoi suis-je mêlé?...

— En quoi?... fit André, mais je sais tout! s'écria-t-il avec une expression déchirante. C'est moi, moi, entendez-vous bien, qui, à Venise, ai, sur l'ordre du général en chef, arrêté et interrogé le comte d'Entraigues!

Lafresnaie recula brusquement et devint livide :

— D'Entraigues! A Venise! murmura-t-il.

— C'est moi, continua André, qui ai examiné les preuves écrites saisies sur lui, chez lui, et parmi ces lettres, j'ai lu celle que vous écriviez au comte, il y a six mois...

— Ma lettre? une lettre? Je n'ai pas écrit... fit Lafresnaie.

— Point de signature, soit; mais n'avais-je pas, moi, reconnu votre main, et lorsque, interrogeant d'Entraigues lui-même, je lui ai demandé — en tremblant — le nom de l'homme qui lui avait écrit, sa réponse même ne vous a-t-elle pas désigné clairement?

— Quelle réponse? qu'a-t-il dit?

« — Capitaine Lafresnaie, m'a répondu le comte, dit André lentement, il ne m'appartient pas de désigner les auteurs de lettres qui, non signées, peuvent permettre à quelques-uns de mes amis de demeurer en liberté. Le nom que vous me demandez, je ne le prononcerai devant personne et devant vous moins que devant tout autre. — Pourquoi, monsieur le comte? — Votre émotion, capitaine,

me prouve que vous savez pourquoi. Je n'ajouterai plus un mot. »

— Eh bien? dit Lafresnaie, essayant de demeurer calme.

— Oh ! ne niez pas ; je sais tout, vous dis-je, mon père, s'écria André. Oui, vous êtes l'âme ou l'instrument d'un complot contre ceux que je sers et contre ce que j'aime ! Oui, c'est votre main qui avait écrit cette lettre ; oui, c'est vous que le comte d'Entraigues désignait et qu'il a épargné à demi par son silence ! Ce secret-là, cette vérité, me torture. Elle a brisé mon cœur, flétri pour moi la joie de la victoire, et c'est pour vous dire que je savais tout, pour vous implorer aussi, que j'ai demandé à être attaché à l'état-major du général Dammartin, partant pour la France et quittant l'Italie. Ah ! l'horrible secret, comme il me pesait, comme il m'étouffait depuis mon retour ! Je n'osais pas parler, et il fallait que je vous dise tout. J'avais soif de tout vous apprendre, de vous interroger, et je n'osais. Maintenant je l'ai fait, ma tâche est remplie.

— Non, pas encore, dit Lafresnaie d'une voix stridente ; il te reste une chose à faire.

— Laquelle ?

— Il te reste à me dénoncer.

André recula à son tour.

— Moi ! dit-il avec horreur, vous dénoncer !

— N'as-tu pas, comme tu le dis, mon secret ? reprit le père. N'es-tu pas certain que c'est moi qui

tiens les fils de la trame? Traite-moi donc comme tu as traité d'Entraigues... Qu'est-ce que tu attends?

— Mon père, mon père! Ah! dit André d'une voix déchirante, vous ne me comprenez pas!

— Comment cela? Que veux-tu que je fasse?

— Je veux que vous fuyiez, que vous laissiez là vos amis, vos complices; que vous n'alliez pas plus loin dans cette voie funeste... Tenez, je suis soldat, je ne fais point de politique; je sers mon pays, je lui ai donné ma vie. Je n'ai point le temps de juger ce qui se passe autour de nous, tandis que devant moi, devant nous, il y a l'étranger. Que votre foi vous pousse ici ou là, je n'ai pas à le rechercher ou à vous le reprocher, c'est affaire à vous et à votre conscience. Mais ce que moi, votre fils, j'ai le droit de vous dire, c'est que, dans ces heures douloureuses que traverse la France, deux choses doivent demeurer sacrées pour tous, deux choses pour lesquelles nos compagnons risquent leur vie, mon père : l'obéissance à la loi et le saint amour de la patrie!

— Dénonce-moi, je te l'ai dit, répondit froidement le père.

— Vous êtes cruel et vous me torturez!

— Le ministre va tout à l'heure, dans une minute, ajouta Lafresnaie, passer dans ce cabinet. Tu n'as qu'un mot à dire, un nom à prononcer. Livre-moi!

— Mais qu'est-ce donc qui vous attache aux compagnons d'un comte d'Entraigues? dit André suppliant.

— Le devoir.

— Il n'y a de devoir que dans le droit chemin, répondit André.

— J'ai prêté un serment !

— Y a-t-il de serment contre son pays? demanda André.

— Et qui te dis que le bonheur de la patrie n'est pas avec nous ?

— Une seule chose, fit André, sévère maintenant et froid : les étrangers sont avec vous !

Puis avec une expression d'amour filial suppliant :

— Oh ! mon père, mon père, je vous en conjure, dit-il, au nom de mon enfance passée à vous aimer et à vous bénir, au nom de ma chère mère morte en vous vénérant, au nom de tout ce qu'il y a de sacré en ce monde, de tout ce qu'il y a de tendresse entre nous, mon père, renoncez à vos projets ; revenez à la vérité, au droit, revenez à vous-même.

André s'était mis à genoux :

— Je vous en prie, je vous en conjure ! répétait-il. Ah ! tenez, vous vous troublez... vous allez rompre cette chaîne, reprendre votre liberté, votre honnêteté, votre vertu !

— Non... tais-toi ! dit Lafresnaie.

André était désespéré.

— Ah ! mais, s'écria-t-il en se tordant les doigts, que puis-je donc faire pour vous désarmer ?

La porte du fond du cabinet s'était ouverte et un huissier annonçait à haute voix le ministre.

— Le ministre ?

— Tu n'as qu'à me livrer à sa justice, dit Laurent Lafresnaie froidement.

André s'était relevé brusquement.

Le ministre entra, en grand costume de soirée, un chapeau à plumes tricolores sur le front, la culotte courte et les bas de soie, fort élégant, et, s'avançant vers Lafresnaie, qui s'inclina, il regarda André qui salua à son tour.

Le citoyen Charles Cochon, futur comte de Lapparent, ministre de la police générale, était un homme de quarante-sept ans, ancien conseiller au présidial de Poitiers, ancien député suppléant aux états généraux, ancien membre de la Convention, ancien montagnard, pour le moment fort modéré, tout bas accusé de royalisme, et qui venait de déployer une certaine activité dans la répression de la conjuration républicaine de Babœuf. Il avait jadis défendu Valenciennes contre les Anglais ; il était chargé de défendre la République contre les complots des chouans. Il le faisait assez mollement, tout en se demandant si, le cas échéant, un ministre du Directoire ne pourrait pas être un ministre de S. M. Louis, dix-huitième du nom.

Le ministre donna un coup d'œil à André.

— Mon fils ! dit Lafresnaie en présentant le capitaine.

— Je connaissais déjà de réputation le capitaine Lafresnaie, dit le ministre d'un ton aimable et léger — comme un homme qui pense à autre chose.

— Je suis enchanté, capitaine, de vous voir à Paris.

Et s'adressant à Lafresnaie :

— Vous avez préparé les pièces qu'il me faut signer et que vous deviez m'apporter ce soir?

— Oui, monsieur le ministre.

Tout en s'asseyant, le citoyen Cochon dit à André :

— Vous venez d'Italie, monsieur?

— Oui, monsieur le ministre.

— Vous voyez que je vous épargne le chemin, mon cher secrétaire! Vous ne m'auriez plus trouvé à l'heure dite. J'ai préféré aller, non à la Montagne, au montagnard, car vous sentez toujours un peu le roussi, Lafresnaie!

Laurent, très-pâle, regardait André qui se tenait droit, immobile, les yeux baissés, le visage blême.

— Des femmes charmantes, là-bas! fit le ministre en prenant une plume. Voyons, mon cher Lafresnaie, vite les signatures; on m'attend au Luxembourg. Barras veut s'y surpasser ce soir! Vous n'êtes pas habillé, vous, Lafresnaie?

— J'ai du travail pour une partie de la nuit, dit le secrétaire général.

— Au fait, vous avez bien raison. C'est écrasant, ces soirées! Mais c'est la mode!

Il signait des papiers assez rapidement, presque au hasard.

— Là, là et là, dit-il ; je m'en remets à vous, La-

fresnaie ! j'ai peu relu toutes ces minutes. Bonne chance, capitaine, fit-il en saluant.

Et le ministre disparut, élégant, la jambe arquée, comme il était entré.

— Pourquoi as-tu hésité ? pourquoi es-tu demeuré muet ? dit brusquement le père à son fils, dès qu'ils furent seuls.

— Je n'ai pas hésité, répondit André ; mon parti est pris.

— Lequel ?

— Mon père, fit le jeune homme, vous m'avez vu là, écoutant cet homme qui vous délègue toute sa confiance ?

— Pourquoi est-il si léger et si vain ? dit Lafresnaie avec une ironie amère, où coulait toute l'envie de l'homme condamné au rang secondaire.

— Je suis déjà en ce moment, à cette heure, comme votre complice, dit André. Vous livrer, moi ? jamais ! Vous ne le pensez pas ! Mais j'ai une arme pourtant contre vous, et cette arme, elle est terrible — et c'est vous-même !

— Que veux-tu dire ?

— Vous ne voulez pas vous arrêter sur la route où ma main vous surprend ? s'écria André d'une voix vibrante. Vous voulez jusqu'au bout tenter le sort et escalader je ne sais quelle puissance où votre ambition vous pousse ? Eh bien ! le premier adversaire que vous trouverez devant vous, ce sera moi !

—Toi ? En vérité ?... Toi ?... Soit donc !... La guerre ! dit Lafresnaie.

— Mais une guerre d'espèce nouvelle où il n'y aura qu'une victime et des bourreaux! fit le soldat. Vous dénoncer, moi? quelle folie! Vous livrer? Je ne peux pas vous livrer, mais je peux me faire tuer!

Lafresnaie, terrifié, regarda son fils et devenu presque tremblant, étendant les bras, il s'écria :

— André!

Mais le jeune homme s'éloigna, et, sur le seuil de la porte :

— Je peux, dit-il encore, lorsqu'il n'y aura plus entre votre but et vous qu'une seule poitrine, vous présenter la mienne et vous dire de frapper; je peux, lorsqu'il n'y aura plus qu'un cœur à étouffer, vous crier : Mon père, voici le mien!

— André!

— Soit! conclut André, exalté, superbe d'indignation et de résolution, guerre entre nous! le père contre le fils! La première victime qu'il vous faudra atteindre portera votre nom, mon père! Allez, allez trouver les amis du comte d'Entraigues; je vais retrouver les miens. Puis si vous voulez conspirer, je vais tâcher, moi, de mourir!

Et le capitaine André Lafresnaie sortit, égaré, secoué par l'enthousiasme et la folie qui font les martyrs, tandis que le secrétaire Laurent Lafresnaie tombait, écrasé, sur son siége, livide et le front dans ses mains.

VIII

LA COMTESSE RÉGINE.

Le comte de Favrol avait donné rendez-vous à M. Lafresnaie chez mademoiselle de Kermadio. Après la scène terrible qui venait de se passer entre André et lui, M. Lafresnaie se demanda sérieusement s'il irait à ce rendez-vous. Ce n'était pas le remords qui l'arrêtait, mais la prudence. André n'allait-il point tenir parole, et se dresser désormais entre son père et le but que poursuivaient les ennemis de la République ? M. Lafresnaie savait que son fils était le plus résolu des hommes, et que, lorsqu'il prêtait un serment, il était capable de le tenir. Les derniers mots du tragique entretien avec André revenaient donc, comme des menaces inévitables, aux oreilles du père : « Conspirez, je vais mourir ! »

— Il le ferait comme il le dit, songeait Lafresnaie.

Au bout d'un moment, il passa, d'un geste nerveux, sa main devant ses yeux comme un homme qui veut chasser une idée douloureuse, il haussa les épaules brusquement, et se mit à compulser, à

lire, à étudier les paperasses éparses sur son bureau. Il travailla ainsi jusqu'au soir, avec une sorte d'âpreté, étouffant sa préoccupation sous un labeur forcé, acharné. La nuit venue, l'impression que lui avaient causée les paroles déchirantes d'André était complétement dissipée. Le père semblait avoir disparu, l'ambitieux seul était debout.

Il donna quelques ordres aux agents pour la nuit, salua Jeanne qui demeura rêveuse et seule dans son appartement, et se rendit à pied du côté du faubourg Saint-Germain, en ayant soin de choisir les rues les plus solitaires et les endroits où les réverbères étaient les plus rares.

Lafresnaie arriva ainsi, par la rue des Rosiers, rue de Grenelle, tout près du couvent de la Visitation, entre l'hôtel de Luynes et l'hôtel de Brissac, devant une maison de modeste apparence élevée seulement d'un étage. Ce petit bâtiment, occupé par de vieilles gens qui passaient, dans le quartier, pour des rentiers à peu près ruinés par l'agio, mais *bien pensants*, malgré les mauvaises opérations, ouvrait sur la rue une porte basse. Le seuil franchi, on se trouvait dans un rez-de-chaussée à peine meublé, qui donnait tout droit sur une longue allée entourée de murailles hautes. Un hôtel élégant, presque neuf, et qui datait tout au plus de Louis XV, s'élevait au bout de cette allée plantée de vieux arbres.

M. Lafresnaie devait évidemment connaître tous les détours du logis, et, après avoir soulevé et laissé

retomber d'une certaine façon le marteau de la porte ouverte sur la rue, à peine eut-il pénétré dans le rez-de-chaussée où se trouvaient le vieillard et sa femme, qu'il se dirigea, du même pas assuré, vers la porte conduisant à la grande allée.

Le vieillard avait d'ailleurs soigneusement refermé la porte d'entrée derrière Lafresnaie et la vieille femme, saluant avec respect, avait dit au secrétaire général avec un petit sourire entendu :

— On ne vous demande pas le mot de passe, à vous, monsieur.

— Non, mais surveillez bien tous ceux qui pourraient frapper, madame Morin, dit Lafresnaie.

— Soupçonnerait-on ?... demanda le vieillard en se rapprochant du secrétaire.

— Non ; on ne soupçonne rien, mais cent précautions valent mieux qu'une.

— Certes, firent en même temps les deux vieilles gens.

— Il faudrait pourtant, ajouta la femme, que la police du Directoire fût maligne comme toute une ménagerie de singes pour deviner des conspirateurs dans de pauvres gens comme nous.

Lafresnaie était déjà dans l'allée et marchait vivement vers l'hôtel. Isolé, comme un pavillon, entre l'allée et un grand jardin, l'hôtel se détachait à peine comme une masse noire sur le fond sombre. Aucune lumière ne filtrait à travers les volets soigneusement joints. Quoiqu'on fût en juillet, la soirée était assez fraîche, et l'on pouvait demeurer au logis

porte close. On n'entendait aucun bruit, on ne pouvait soupçonner vraiment que l'hôtel fût habité. Lafresnaie franchit les marches du perron, frappa de nouveau, et la porte s'ouvrit, sur quelque corridor ou sur une antichambre, mais assurément sur un endroit plein d'ombre, et une voix sortit de cette nuit :

— Qui va là?

— Lafresnaie.

— On vous attendait, dit un peu plus bas la voix qui avait parlé.

Puis brusquement une porte s'ouvrit dans le corridor et une lumière éloignée parvint jusqu'à Lafresnaie, qui s'avança, à travers une ou deux pièces non éclairées, vers un salon où se trouvaient réunies déjà une trentaine de personnes.

L'aspect de ce salon, tout brillant de lumières, de lustres aux cristaux tombant comme des stalactites, et dont les glaces multipliaient de tous côtés les bougies, était vraiment charmant et semblait préparé pour une fête, quoique les personnages qui s'y trouvaient réunis y vinssent, à coup sûr, dans un tout autre but que le plaisir. Ils eussent pu, sans chercher beaucoup, en trouver cependant là quelques miettes et à portée de la main.

Un groupe aimable et séduisant de jeunes femmes, à demi étendues sur des fauteuils, occupait le milieu du salon, tandis que debout, allant et venant autour d'elles, de jeunes élégants causaient en riant des derniers menus propos de Paris. Les

femmes, dans leurs robes de mousseline, étaient aussi délicieusement déshabillées que le peut permettre un habillement. Elles étaient coiffées, selon leur goût, à *la folle*, avec les cheveux emmêlés et épars, ou encore à *la paysanne*, à *l'Amaranthe*, à *la Flore*. Quelques-unes, entre les doigts, tenaient au bout d'un fil une petite rondelle qui, selon le mouvement qu'on lui imprimait, montait ou descendait : ce qui occupait visiblement l'attention des muscadins pressés autour des merveilleuses. Ce jeu s'appelait le *jeu de Normandie* ou encore *l'émigré*.

Trois femmes seules tranchaient par leur toilette montante et sobre, sur ces costumes bizarres. Lafresnaie les salua tout d'abord. L'une, vêtue d'une robe de taffetas blanc et les épaules couvertes d'un fichu de dentelle noire, était — Lafresnaie le devina — mademoiselle de Kermadio. Le comte de Favrol se tenait auprès d'elle, la jeune fille assise, lui debout, appuyé au dossier de la chaise, et murmurant tout bas aux oreilles de Marcelle des mots auxquels elle semblait opposer un silence volontaire et en quelque sorte glacial. L'autre femme, la taille serrée dans un spencer gros bleu, plus âgée et touchant déjà à la quarantaine, quoique ses traits énergiques eussent gardé une véritable jeunesse, causait, lorsque Lafresnaie s'avança vers elle, avec une dame toute couverte de noir, et comme à demi cachée sous un voile, à travers lequel on apercevait un visage pâle et des cheveux blancs.

En apercevant Lafresnaie, la femme au spencer se leva, vint à lui, et, d'un geste prompt, lui tendit la main :

— On n'attendait plus que vous, mon cher ministre, dit-elle. Oui ! oui ! — Et elle appuyait sur le mot *ministre*. — Eh ! vive Dieu ! comme eût dit mon père, aucun ministère n'aura été mieux gagné ! — Monsieur Lafresnaie, ajouta-t-elle encore en présentant le nouveau venu à mademoiselle de Kermadio.

Marcelle salua et Favrol quitta un moment la jeune fille pour échanger quelques mots avec Lafresnaie.

Le secrétaire ne connaissait pas tous les hôtes du salon de madame de la Jarrie et il ne s'était pas encore rencontré avec Pierre Porhouët, qui se tenait seul, dans un coin, silencieux et comme étonné, promenant sur ces hommes et ces femmes qui l'entouraient un regard scrutateur, qui revenait bien vite au même point et se fixait, avec une expression profonde de dévouement et de respect, sur mademoiselle de Kermadio. Le chouan avait légèrement modifié son costume breton, mais il avait tenu encore à garder son aspect armoricain. Près de lui, le chevalier de Bois-David causait avec Sainte-Hermine. Un petit homme sec, basané, avec un léger accent espagnol, faisait beaucoup rire, dans un autre coin, deux ou trois jeunes élégants, en leur récitant les bons mots de la matinée. C'était le gazetier Marchena, Andalou par les allures et

par le style, une des *plumes* de la réaction, comme Sainte-Hermine en eût, au besoin, été l'épée, et Porhouët le fusil.

Madame Régine de la Jarrie, veuve depuis l'âge de vingt-cinq ans, était une de ces femmes chez qui l'ambition, la soif d'action et de pouvoir, remplacent tous les autres sentiments. Ces types virils sous des aspects féminins ne sont pas rares. La comtesse apportait dans tous les actes de sa vie une passion, une sorte de violence singulière. Mariée jeune avec un vieux mari, elle n'avait, à vrai dire, été ni épouse ni mère; et pourtant il y avait en elle, sinon des trésors de tendresse, au moins des soubresauts d'ardeur. En Bretagne, où elle avait passé la première partie de sa vie, elle chassait, montait à cheval, tenait elle-même ses comptes de fermage, jetait sur toutes choses ce rapide coup d'œil de maîtresse, plus net et plus sûr que l'œil du maître. Grande et imposante, avec un profil de camée antique, des yeux noirs, ardents, et des cheveux roux, elle était admirablement belle, avec sa taille mince, ses mains petites et nerveuses, ses larges épaules. On eût dit une Diane fauve et charmante. Était-elle bonne ou terrible? Son sourire avait parfois des expressions de grâce ineffable, et ses prunelles s'illuminaient souvent d'éclairs de menace. On l'avait vue cingler d'un coup de cravache le visage d'un valet qui ne tenait pas bien son cheval, et on savait qu'elle avait plus d'une fois recueilli et fait élever de pauvres enfants abandon-

nés. On ne l'aimait point en Bretagne; mais on l'estimait. Elle avait joué, dans les dernières guerres de la Vendée, un rôle important et bien à sa taille.

Dans son costume d'amazone, coiffée d'un feutre, une plume blanche au chapeau, des pistolets à la ceinture, elle avait fait à cheval la guerre civile, comme elle eût suivi une partie de chasse; elle avait figuré, dans l'état-major de Charette, parmi ces chercheuses de hasards et d'aventures qui parfois, de leurs mains blanches, faisaient le coup de feu et qui, dit-on, récompensaient d'un baiser les officiers *blancs*, après les batailles. Mais nul n'avait connu ce qu'on appelle une « faiblesse » à madame de la Jarrie. A vrai dire, ce n'était poin son âge qui la préservait, puisque bien des jeunes femmes eussent pu être jalouses de sa beauté c'était plutôt la parfaite froideur de la comtesse pour tout ce qui n'était point la lutte, lutte ouverte ou cachée, combat ou intrigue, l'action en pleine lumière ou la mine lentement creusée sous les pieds de l'ennemi. Ambitieuse forcenée, catholique ardente avec cela, madame de la Jarrie ne songeait à rien qu'à combattre la République, à lui substituer la monarchie, et à demander elle ne savait quelle faveur, quel rang et quel nouveau titre au monarque à venir.

Et, pour arriver à ce but, elle agissait et complotait. La Vendée étant pacifiée, c'était à Paris même qu'elle avait voulu combattre; elle y était venue d'abord cachée, puis ostensiblement, et mal-

gré la police, elle avait organisé dans son salon un foyer permanent de conjurations où, par une habileté prodigieuse et grâce à son ami dévoué, le comte de Favrol, elle avait réussi à entraîner le secrétaire du ministère de la police générale, et où elle eût, au besoin, entraîné le ministre lui-même.

Régine de la Jarrie, qui connaissait la puissance de l'intrigue, savait aussi le pouvoir de la force. Elle avait donc voulu (en supposant qu'il fallût un jour recourir de nouveau aux armes) enrôler parmi ses fidèles un des rares chefs des paysans du Bocage qui n'eussent point perdu leur prestige auprès des autres *gars* et une des héritières les plus riches et par conséquent les plus puissantes de la noblesse bretonne. C'était Pierre Porhouët et mademoiselle de Kermadio.

Porhouët, forcé de renoncer à la lutte entreprise pour son roi, était, comme tant d'autres, soumis, mais non désarmé. Il s'était battu par conviction. Ancien marin, témoin des beaux faits d'armes du bailli de Suffren contre les Anglais et acteur dans ces rudes journées, il n'était pas de ceux qui avaient pris les armes contre la France pour ne point porter l'uniforme. La question de la réquisition avait été en effet la principale cause déterminante de la révolte de la Vendée; mais Pierre Porhouët avait d'autres raisons que cette raison égoïste et lâche pour résister à la Convention : il avait une foi presque farouche dans les droits de ses seigneurs et de son roi. Il croyait que la vérité était

là, du côté de la soumission et de l'abaissement de la volonté de tous devant la volonté d'un seul. Il s'était donc armé et il avait joué sa vie. Riche ou plutôt enrichi par son travail, fermier du marquis de Kermadio, le père de Marcelle, il avait, à la tête des gens de Kermadio, porté une quenouille au marquis pour l'engager à combattre. C'était pour les paysans une façon de rappeler aux nobles hésitants que l'abstention est une attitude de femme.

Le marquis de Kermadio, ami de son luxe et de son bien-être, obéit tout d'abord à l'injonction, risqua galamment son existence en deux ou trois rencontres; puis, préférant décidément la liberté et le plaisir à la dure vie de la guerre, il émigra et réussit à passer le Rhin. Madame de Kermadio et Marcelle, qui avait alors seize ans, ne voulurent point l'imiter. Vainement leur enseigna-t-il, par vingt émissaires, le moyen de fuir et de le rejoindre : les deux femmes tinrent à honneur de demeurer en France. La plus grande partie des biens des époux appartenait à la marquise, et, malgré la confiscation du château de Kermadio, Marcelle se trouva encore colossalement riche, la fortune maternelle n'ayant pas été entamée et la marquise et sa fille n'ayant même pas été inquiétées dans ces années de fièvre.

L'existence de la marquise n'en était pas moins douloureuse. Inquiète du sort de son mari, affligée de l'isolement de sa fille, entourée de dangers,

elle passait chez elle, près de Morlaix, une vie d'angoisses et de tristesse. Son père et son frère tombaient à Quiberon, aux côtés d'un Kermadio, — l'oncle de Marcelle — et le marquis, figurant tantôt dans l'armée de Condé, tantôt se reposant en Allemagne des fatigues de la campagne, ne reparaissait pas. Madame de Kermadio apprit cependant un jour qu'il était mort. A Munich, un soir, à propos d'une ballerine allemande, il s'était pris de querelle avec un officier bavarois, qui lui avait perçé le cœur d'un coup d'épée.

— Les Kermadio, dit Pierre Porhouët en apprenant ce dénoûment, n'avaient pourtant pas l'habitude de mourir pour des filles, quand les leurs tombent pour leur foi !

Le paysan, avec son instinct populaire du devoir, jugeait sévèrement la conduite du gentilhomme. C'est d'ailleurs une vérité que les chouans, tout en servant la cause royaliste, avaient dans l'âme, à l'état inconscient, des sentiments républicains égalitaires, qui se traduisaient ou se trahissaient par le choix de leurs chefs, bouviers ou gardes-chasse, Jean Chouan, Stofflet ou Cathelineau. Nous ne parlons ici que des chouans qui combattaient pour leur conviction, et non du ramassis de faux sauniers, de contrebandiers, de prêtres, d'émigrés, de déserteurs, dont Hoche dénonçait les vols et les pillages dans une lettre à Aubert-Dubayet. A coup sûr, Pierre Porhouët, qui n'agissait que selon sa conscience, eût à jamais

maudit la mémoire de son ancien maître, si Marcelle de Kermadio ne fût point demeurée pour lui l'incarnation même de la race. La mère de Marcelle n'avait pas survécu longtemps au marquis. Malade d'une sorte de consomption, d'une douleur intime, de la tristesse causée par l'abandon, et peut-être aussi de terreur, elle était morte quelques mois après la mort de M. de Kermadio. Désormais Marcelle se trouvait seule. Porhouët avait quitté le combat pour suivre le deuil de la marquise. Lorsque la dernière pelletée de terre fut jetée sur le cercueil de la pauvre femme :

— Mademoiselle, dit le paysan, vous n'avez plus en ce monde, pour vous défendre et vous faire respecter, comme il vous respecte et vous aime, que le pauvre Porhouët, qui vieillit tous les jours, mais dont le bras est pour longtemps robuste encore. J'avais une fille que vous aimiez et qui vous aimait de toute son âme; je l'ai conduite un jour où nous venons de conduire votre mère. Je n'ose vous dire que vous la remplacez pour moi; mais, pour vous, je veux remplacer tous ceux qui sont partis, et, si je n'ai pas le droit de vous chérir comme un père, vous ne me refuserez pas celui de veiller sur vous tendrement, pieusement, comme le plus fidèle et le plus dévoué de vos serviteurs !

Et Marcelle avait répondu :

— Vous serez mon père, Porhouët !

Désormais, en effet, cet homme avait voué toute sa vie à cette enfant. Quelques années auparavant,

il avait perdu une fille plus âgée de quelques années que Marcelle, et qu'une maladie étrange, inexplicable, à laquelle Porhouët ne pensait jamais sans avoir les yeux gros de larmes, avait emportée après l'avoir usée lentement et tuée comme jour par jour. Elle s'appelait Marianne.

— Je suis Marianne pour vous, disait souvent Marcelle au pauvre homme.

Et lui, hochant la tête :

— Elle aurait trente ans aujourd'hui, répondait-il. Trente ans ! Elle vous eût consolée et mieux aidée que moi ! Trente ans ! Un foyer, un époux, des enfants et, si je ne laisse point ma carcasse au coin d'un bois, une place pour moi, au coin de la cheminée, quand mes jambes ne pourront plus marcher.

— N'aurez-vous pas cette place chez moi, Porhouët ?

— Ah ! mademoiselle, si fait ; vous êtes bonne, mais je n'ai plus Marianne...

Alors, il retombait dans de vagues et longues pensées qui le rendaient sombre. Il lui semblait qu'un mystère enveloppait la mort de Marianne, qu'une part d'inconnu lui échappait dans cette maladie qui avait conduit la jeune fille au tombeau. Lorsqu'il évoquait ce souvenir trempé de larmes, une scène étrange lui apparaissait, bien présente encore, à travers la brume de ces dernières années, pourtant si troublées. Quand on avait porté Marianne au petit cimetière du village, c'était en

juin, des bouquets de fleurs toutes blanches couvraient ce cercueil de jeune fille : tout à coup, lorsqu'on avait descendu la bière dans la fosse, une main ignorée avait jeté, parmi ces roses et ces fleurs blanches, une grande croix d'immortelles noires qui tranchait nettement, tristement sur les autres bouquets mortuaires. Cette croix noire, depuis six ans, Pierre Porhouët la revoyait toujours. Il y songeait, lorsqu'aux aguets il attendait les *bleus* derrière les haies du Bocage. Il y songeait encore dans ce grand Paris, où il se sentait perdu et roulé comme un caillou par un fleuve. Et lorsque l'image et le nom de Marianne revenaient à son cœur et à sa pensée :

— Pourquoi la grande croix noire, se disait-il, et qui l'avait jetée?

La Vendée pacifiée, Porhouët était rentré paisiblement au château que mademoiselle de Kermadio tenait de sa mère. Mais il avait au cœur l'amertume profonde de la défaite, et, vaincu, il protestait tout bas contre la capitulation. Les paysans souvent, les compagnons d'hier, lui disaient tout bas : « Il y a des fusils en sûreté dans les *caches*; vous n'aurez qu'un signal à faire, Porhouët, et nous nous *égaillerons* encore ! » — Il répondait simplement : « Patience... » et n'ajoutait plus mot.

Un jour, la comtesse de la Jarrie vint au château avec un homme que Porhouët et Marcelle aussi connaissaient bien, le comte de Favrol, qui avait autrefois habité le pays et dont la mère était Bre-

tonne. Madame de la Jarrie fit mirer aux yeux de Marcelle l'idée de devoir, si forte sur le noble caractère de la jeune fille ; elle lui parla de son nom à honorer, de la mort de son père à faire oublier et de celle de son oncle à venger, des traditions de sa race, des droits du descendant de ses rois; elle parla si bien, que Marcelle, enthousiasmée et résolue, accepta cette clause d'une sorte de marché : — qu'au premier signe, au premier appel, mademoiselle de Kermadio mettrait sa fortune et son nom au service de la cause de Louis XVII, captif dans la prison du Temple.

Pierre Porhouët n'avait pas peu contribué à faire croire à Marcelle de Kermadio qu'elle devait servir efficacement la cause de son roi, qui était aussi celle de ses aïeux. Le fermier avait une influence grande sur la fille de ses maîtres. Par la raison qu'il portait à Marcelle une affection de père, il avait pris, sans le vouloir même, un pouvoir en quelque sorte paternel sur elle. Mademoiselle de Kermadio était donc prête à obéir à l'ordre de madame de la Jarrie.

Sur ces entrefaites, le bruit de la mort de Louis XVII, rendant le dernier soupir en juin 1795, était arrivée en Bretagne et mademoiselle de Kermadio avait pris le deuil; mais bientôt des émissaires envoyés de Paris par la comtesse de la Jarrie avaient rapidement accrédité dans l'Ouest que le Dauphin n'était point mort, que c'était là une fable imaginée par les républicains, et que l'enfant en-

seveli durant la nuit, dans le cimetière Sainte-Marguerite, n'était point le fils du dernier roi de France.

Pierre Porhouët, un moment déconcerté et flagellé dans ses espoirs par la mort de Louis XVII, avait donc repris courage et accepté avec une joie profonde et absolue les renseignements des agents venus de Paris. Fidèle à ses souvenirs, il était tout prêt à recommencer la lutte. Aussi bien, lorsque madame de la Jarrie avait fait prévenir mademoiselle de Kermadio que le moment d'agir était venu :

— Mademoiselle, avait dit le chouan à Marcelle, les émigrés prétendaient que l'honneur était à Coblentz. Maintenant, pour nous, l'honneur est à Paris.

— C'est bien, mon bon Porhouët, avait répondu Marcelle; nous partirons demain.

Et le vieux chouan et la jeune fille s'étaient mis en route pour Paris.

A Paris, la comtesse Régine attendait Marcelle. Poussée par M. de Favrol, dont elle subissait la volonté, madame de la Jarrie voulait décidément faire de mademoiselle de Kermadio une héroïne nouvelle d'une nouvelle Vendée. Quant à M. de Favrol, ses projets étaient tout autres. Poursuivant à la fois deux buts, qui l'un et l'autre devaient (il l'espérait du moins) le conduire à la fortune, il s'était fait l'homme dévoué, l'âme damnée du comte d'Entraigues, agitateur infatigable, royaliste

de grand chemin, et il poussait de tous ses efforts à la chute du Directoire; mais, avide non-seulement des honneurs publics, mais d'une richesse privée, il s'était laissé aller à cet espoir de faire sa femme de mademoiselle de Kermadio.

Marcelle était riche, Marcelle était belle. L'ambition de Favrol, autant que sa passion, se trouvait surexcitée. Ce don Juan, habitué aux conquêtes, assez blasé sur les sentiments amoureux, se trouvait en présence de mademoiselle de Kermadio, agité d'impressions inattendues et profondes. Tant de charmes le troublait, l'attirait, remuait en lui des fibres secrètes et qu'il croyait muettes depuis longtemps. Cet homme qui avait pris Jeanne Lafresnaie pour maîtresse, comme il en avait pris tant d'autres, par passe-temps ou par occasion, retrouvait, en face de Marcelle, des naïvetés juvéniles, dont il se fût volontiers moqué lui-même. Il n'analysait point l'état de son âme; sans cela, la raillerie et la force de volonté eussent déraciné peut-être en son cœur tout ce qui venait d'y fleurir de jeune et de sincère. Cette passion d'ailleurs n'avait point les nobles caractères de la passion vraie et vivant de sacrifice. L'appât du riche héritage des Kermadio y tenait autant et plus de place que la séduction inspirée par Marcelle. Il y avait du désir chez Favrol et de l'âpreté, une ardeur violente qui le rendait à la fois amoureux des grands yeux honnêtes de Marcelle, de son front pur, de ses traits charmants, et aussi de sa richesse immense.

Favrol avait donc résolu de séduire et de conquérir mademoiselle de Kermadio.

Calme et grave, habituée à la solitude, rendue sérieuse par la vie, la jeune fille ne s'apercevait pas de la passion qu'elle inspirait; elle éprouvait seulement, lorsque Favrol lui parlait ou tâchait d'obtenir d'elle une parole plus douce ou plus confiante, un sentiment de gêne, de contrainte, presque d'effroi. Cet homme aux prunelles brûlantes, aux confidences insinuantes et hardies, lui causait une impression ou plutôt une sensation étange. Il lui semblait que son regard la brûlait. Sûre d'elle-même et maîtresse de ses sentiments, elle dissimulait d'ailleurs celui-ci et opposait aux paroles à demi voilées de Favrol une froideur indifférente ou plutôt polie et même affectueuse en apparence, qui ne permettait point au comte, quelle que fût son habitude des séductions, de pousser plus avant sa hardiesse. Le clair regard de cette enfant arrêtait net sur les lèvres menteuses du comte toutes les paroles d'amour.

Depuis que Marcelle était à Paris, Favrol avait vainement essayé de lui faire entendre qu'il l'aimait, qu'il aspirait à sa main, que le jour de la plus ineffable joie de sa vie serait celui où elle lui permettrait d'espérer. Marcelle demeurait, dans ce milieu de complots et d'intrigues, la digne fille des Kermadio : elle semblait n'être venue à Paris que pour servir sa cause et ne paraissait rien comprendre de ce qui n'était point ce qu'elle appelait son devoir.

Après avoir salué Lafresnaie, mademoiselle de Kermadio fit un signe à Bois-David, qui s'était approché d'elle, et lui montrant le secrétaire général causant avec M. de Favrol :

— Je n'ai pas bien entendu le nom du nouveau venu, dit-elle.

— M. Lafresnaie, répondit Bois-David. Eh parbleu! ajouta-t-il, c'est justement le père de ce brave capitaine d'état-major qui, ce matin, a eu la bonne fortune de vous protéger contre les gens du Pont-Neuf...

— Lui? fit Marcelle en regardant plus attentivement Lafresnaie. Elle semblait être devenue rêveuse.

— Et il est des nôtres? demanda-t-elle.

— On le dit, fit le chevalier en souriant.

— On jugerait, à vous entendre parler, que vous en doutez...

— Pas le moins du monde, mademoiselle. Je vous répondrai par le mot de Figaro : Son intérêt nous répond de lui!

— Et son fils?

— André?

— Vous savez jusqu'à son prénom?

— André Lafresnaie est mon ami d'enfance et, je puis dire, un des hommes que je connais le mieux; j'ajouterai, malgré mon petit germe de misanthropie naissante, un des hommes que j'estime le plus.

— Vraiment? dit Marcelle en redevenant songeuse.

Le chevalier la regardait, un peu curieux, un peu surpris; l'intérêt peut-être inconscient que Marcelle portait à André ne lui échappait pas.

— Et... votre ami, demanda encore la jeune fille, il est... républicain?

— De cœur et d'âme!

— Vous dites cela avec une chaleur... On vous prendrait pour un jacobin.

— Je ne suis pas un jacobin, mais je suis un original; j'estime les convictions partout où je les rencontre.

— Même chez vos ennemis?

— Même chez mes ennemis.

— Ne dites pas cela trop haut ici, on vous lapiderait...

— A coup de bonbons? fit Bois-David en riant.

— Alors vous êtes d'avis qu'on peut être républicain et le meilleur des hommes?

— André en est un vivant exemple.

— Son père, dans tous les cas, pense le contraire, puisque le voici parmi nous.

— Son père agit selon sa conscience. Il nous sert. Dieu me damne si je m'inquiète des ressorts qui le poussent ici! Mais André donnerait son sang pour cette République dont M. Lafresnaie prépare la ruine avec nous.

Marcelle regarda Bois-David bien en face; puis, avec un petit sourire mélancolique :

— Savez-vous, chevalier, què c'est fort romanesque ce que vous me contez là?

— Romanesque comme la vie, mademoiselle. La réalité est pleine de romans ; il suffit de savoir les lire.

— Et si M. André apprenait jamais...

Elle s'interrompit pour demander comme par hasard :

— Quel homme est-ce, votre capitaine...? mon sauveur ou tout au moins mon protecteur, devrais-je dire.

— Un simple héros, un brave soldat, un bon Français ; la loyauté, le courage et l'honneur !

— Vous faites des portraits en peu de mots quand vous aimez les gens, mon cher chevalier.

— Quand je pense ce que je dis, je l'exprime comme je le sens, mademoiselle, voilà tout.

Marcelle n'ajouta pas un mot, mais Bois-David vit bien qu'elle était devenue tout à coup songeuse. Un léger nuage avait passé sur son front, et, tout en s'éventant, elle semblait suivre, en fixant son regard vers quelque chose d'invisible, la fin d'une pensée ou le commencement d'un rêve.

Le chevalier n'eut garde de rien ajouter qui pût faire cesser cette rêverie ; mais il ne put s'empêcher de penser à l'expression du regard et à l'émotion première d'André, lorsque mademoiselle de Kermadio s'était éloignée après la petite émeute du Pont-Neuf.

— En vérité, pensait Bois-David, ce serait à faire croire au magnétisme et aux contes de M. Mesmer !

En ce moment, madame la comtesse de la Jarrie, s'asseyant au milieu du salon, réclamait un moment de silence, et, comme si elle eût pris la présidence d'une réunion improvisée, elle annonçait à ses hôtes qu'on allait maintenant parler d'affaires sérieuses.

— La politique !... l'éternelle politique ! murmura Bois-David, qui songeait à cette ennemie intime.

Puis, s'asseyant dans un fauteuil, à deux pas des épaules des dames, il s'y installa comme pour sommeiller, tandis que le comte de Favrol reprenait sa place derrière le siége de Marcelle.

IX

LE DAUPHIN

Madame Régine de la Jarrie s'était levée et, avec un ton de voix sérieux, un peu ému malgré son timbre net et sec :

— Messieurs, avait-elle dit, puisque j'ai l'honneur de vous donner, pour nos réunions, l'hospitalité dans cet hôtel, permettez-moi de rappeler à vous tous que l'heure depuis longtemps attendue est enfin venue et que la Révolution qui, depuis six années, ravage la France touche maintenant à son

terme. L'heure des méchants est comptée, ajouta-t-elle avec une sorte d'expression biblique. Le Directoire chancelant penche vers sa chute, et, avant un mois, si nous savons être énergiques comme nous avons été prudents, la royauté sera rétablie sur les ruines de la république.

— Vive le *Oi!* interrompit Ponvalin, qui se trouvait, au bout du salon, dans le groupe des muscadins.

— Nous sommes prêts à agir, répondit Favrol. Il est évident que le Directoire, ébranlé par tant de complots, touche à sa fin. Le peuple est las, la bourgeoisie est avide, l'argent est rare; le commerce dépérit, tué par l'agio; nos amis sont impatients, la France est déconcertée par tous les événements qui se sont succédé depuis quelques années. Aucun moment ne serait plus favorable à l'accomplissement de nos projets; il faut seulement calculer avec exactitude les moyens dont nous pouvons disposer.

— Lafresnaie, dit Favrol en se tournant vers le secrétaire général, sommes-nous certains de n'être pas épiés par la police?

Tous les regards se tournèrent vers Lafresnaie, qui était pâle et qui répondit gravement :

— Je réponds de tout; nul agent ne nous soupçonne, on peut agir sans crainte dans Paris.

— Que pourrait-on faire? demanda madame de la Jarrie. Une émeute?

Ponvalin haussa les épaules dans son groupe,

qui ne paraissait pas plus que lui disposé aux moyens violents.

— Toute émeute serait promptement réprimée, répondit Lafresnaie, et tournerait à l'échauffourée. L'armée est républicaine, et Augereau ferait payer cher toute tentative de restauration par la force.

— A la bonne *heuhe*, dit tout bas Ponvalin ; voilà un homme *saze !*

— Nous ne pouvons cependant pas conspirer sans cesse par des chansons, des médisances et des vaudevilles, fit Bois-David en souriant.

Le petit José Marchena, avec son accent andalou, interrompit le chevalier, comme s'il voulait défendre la cause du pamphlet.

— Ne soyons pas ingrats pour les comédies et les brochures, dit-il. Elles ont bravement servi la cause que nous prétendons restaurer. Il y a plus de tache de notre encre sur la toge de la république qu'il n'y a de sang. Un couplet méchant vaut mieux qu'une balle de pistolet, et, depuis thermidor, les quatrains nous ont été plus utiles que les discours. Pour ma part, j'ai fait de mon mieux, et (le petit Espagnol riait) j'ai *calomnié, calomnié, calomnié* comme l'abbé Trublet compilait. Puis que les jacobins s'en tirent comme ils pourront ! Tout est bon, même le mensonge, pour mettre à bas des adversaires. J'ai eu la faiblesse, dont je demande pardon à tous, lorsque je quittai l'Espagne pour la France, d'être accueilli par... je n'ose nommer ce monstre... par Jean-Paul Marat lui-même... (Il y

eut un frisson d'horreur dans tout le salon.) Mais je m'en suis lavé depuis que Legendre et Tallien m'ont dénoncé comme royaliste... Croyez bien que tout ce que nous écrivons dans l'*Ami des Lois* a son prix et détruit et démolit la république ! Des coups de plume, *valgame Dios*, cela vaut mieux que des coups de sabre ! Et tenez, j'ai un mien ami, un journaliste de vingt ans, que je vous demanderai, comtesse, la permission de vous présenter. Il se nomme Dieudonné Martainville ; il ne fait que des bons mots et des vaudevilles, mais les couplets de ses *Assemblées primaires* ou de son *Concert de la rue Feydeau* nous ont recruté dans le public plus de suffrages que dix bonnes raisons. Attaquez, calomniez, déchirez, chansonnez; croyez-moi, des libelles les plus furieux et les plus incroyables, il reste toujours quelque chose.

— Bravo ! dit Ponvalin, voilà qui est *pâlé !*

— Parlé comme Bazile, murmura tout bas Bois-David.

Parmi les muscadins, quelques-uns fredonnaient déjà un des couplets auxquels faisait allusion ce Marchena, ancien philosophe chassé d'Espagne par l'inquisition, ancien maratiste, ancien girondin, courtisan de tous les succès, réacteur après thermidor, type éternel du gazetier qui tremble aux heures d'orage et qui se venge d'avoir tremblé en insultant.

— Le fait est que le couplet est *çarmant*, disait Ponvalin.

Et, à demi-voix, accompagné par ses amis, il fredonnait les vers de Martainville :

Lorsque l'on voudra dans la France,
Peindre des monstres destructeurs,
Il ne faut pas de l'éloquence
Emprunter les vives couleurs;
On peut analyser le crime;
Car *tyran*, *voleur*, *assassin*,
Par un seul mot cela s'exprime,
Et ce mot là, c'est *jacobin!*

— Bravo, ravissant! dirent les dames qui écoutaient le couplet. Voilà qui est courageux et bien dit!

— Il est temps qu'on en finisse, ajouta l'une d'elles. L'autre jour, un groupe de ces prétendus patriotes ne s'est-il pas rué sur nous au Palais-Royal et ne voulait-il pas nous jeter dans le bassin du jardin?

— *Bahbahes!* fit Ponvalin.

— Peut-être voulaient-ils voir Diane au bain, dit un autre. Il y avait là quelque Actéon en carmagnole!

— Ah! bien, oui, Actéon, répondit la jeune femme. Ce n'était pas la curiosité qui les poussait, les monstres! c'était, devinez quoi?

— L'amour? dit Ponvalin.

— La jalousie? dit un autre.

— Rien de tout cela. C'était la pudeur : messieurs du bonnet rouge nous trouvaient trop nues!

— Avec une robe de mousseline transparente

sur un jupon de taffetas bleu clair, les manches à peine ouvertes et les jambes à peine indiquées.

— Les faquins !

Marcelle se sentait rougir en écoutant ces propos jetés d'un ton léger et qui interrompaient brusquement toute discussion politique, comme si les assistants eussent été déjà las de penser à quelque chose de sérieux.

Quant à Pierre Porhouët, immobile et les bras croisés, il avait laissé parler tour à tour le comte de Favrol, le rédacteur de l'*Ami des lois* et les *impossibles;* mais, s'avançant tout à coup vers la comtesse et traversant brusquement le salon, il se planta devant Favrol et Lafresnaie, releva son front ridé, et de sa voix mâle :

— Messieurs, dit-il, depuis un moment je prête l'oreille, j'entends, et, à vous avouer la vérité, je ne comprends guère. Pourquoi sommes-nous ici? pour parler, pour batailler de la langue, ou pour chercher à rallumer là-bas, dans la Mayenne et l'Anjou, dans notre Bretagne et jusqu'en Normandie, le foyer que n'ont pas bien éteint les *Mayençais* et les soldats de Hoche? Si c'est pour discourir, c'est bien : j'ai trop tôt espéré et je n'ai rien à faire ici. Mais, si c'est pour combattre et pour aller dire aux gars dont les frères sont tombés au Bourg-Neuf ou à la Baconnerie que la paix n'est point faite avec les bleus, que la soumission de Cormatin et de Scépeaux a fini la guerre et non la haine, qu'il y a encore des fusils dans les bois de

Misdon, où tomba Cottereau ; — si c'est pour cela, j'en suis. Dites un mot, je retourne au pays, et dans trois semaines la flamme renaîtra des cendres et l'on entendra encore des coups de fusil du côté du Mans et sous les murs d'Angers !

Le chouan, dont les yeux jetaient des éclairs sous leurs sourcils froncés, promenait son regard sur les hôtes de madame de la Jarrie comme pour jeter à la ronde une interrogation muette, semblable à un défi, et comme pour dire :

— Eh bien ! y a-t-il un homme parmi vous ?

— Celui-là est logique, au moins, pensait Bois-David.

Et Marcelle écoutait Porhouët, comme si ces rudes paroles, qui sentaient la poudre, eussent dissipé les propos de tout à l'heure, qui semblaient fades et parfumés à la dernière mode.

Madame de la Jarrie ne haïssait pas non plus ce langage brutal du chouan, mais elle sentait qu'une telle attitude déplaisait à ses hôtes. Les élégantes se parlaient à l'oreille, les muscadins se demandaient l'un à l'autre quel était ce rustre. Quelques-uns trouvaient au paysan breton les allures déplaisantes d'un jacobin.

Favrol, muet, étudiait Porhouët, dont le visage conservait la même expression franche et résolue, et M. Lafresnaie ne pouvait s'empêcher de songer, avec une certaine amertume, à la force d'âme que communiquent à un homme une résolution solide et une foi robuste.

— Mon brave Porhouët, dit madame de la Jarrie en regardant le chouan dans les prunelles, vous êtes un homme courageux et un vrai serviteur de la bonne cause. Ce que vous dites là est bien. L'heure de faire le coup de feu reviendra peut-être, mais elle est passée. Il faut attendre. Ce n'est pas en Vendée, ce n'est pas en Bretagne que peut se gagner la cause de la royauté et que la république peut être percée au cœur; c'est ici, c'est à Paris!

— Soit, fit Porhouët simplement, combattons à Paris.

— M. Lafresnaie nous disait tout à l'heure qu'engager la lutte, c'est aller au devant d'une défaite, d'une mort certaine...

— Eh bien! nous mourrons, répondit le chouan. D'autres aussi sont tombés et qui nous valaient bien!

— Il est souvent bon d'être un héros, monsieur Porhouët, interrompit Favrol, mais il est parfois inutile d'être un martyr!

Une voie lente et grave sortit, comme du fond d'un sépulcre, du voile de la vieille dame vêtue de noir qui se tenait assise aux côtés de madame de la Jarrie :

— Demandez à mes deux fils, monsieur, disait cette voix.

Tous les regards se fixèrent sur cette sorte de vivante statue du deuil, et la marquise douairière de Kerven continua :

— Ce brave homme a raison. Le marquis de

Kerven et son frère ont pensé que le martyre était bon à quelque chose, puisqu'ils ont versé leur sang l'un et l'autre. Dieu les reçoive au nombre de ses bienheureux !

Et, tournant lentement la tête du côté de Porhouët :

— Vous avez raison, brave homme, je vous le dis, répéta la vieille dame ; vous seul êtes dans le vrai ici. Le babil est bon, l'action vaut mieux !

Ces mots, prononcés au milieu du silence général, avaient donné quelque chose de glacial à ce salon de conspirateurs.

— C'est étonnant, dit Ponvalin en ricanant, on devrait étouffer ici, par cette soirée de juillet, et j'ai le frisson. Pourquoi la comtesse a-t-elle invité des revenants ?

Madame de la Jarrie se hâta au surplus de tout réparer.

— Des âmes pareilles aux vôtres sont faites pour s'entendre, je le sais, dit-elle en regardant tour à tour madame de Kerven et Porhouët.

Madame de Kerven interrompit froidement en disant :

— Je suis marquise, comtesse !

Madame de la Jarrie comprit qu'elle avait eu tort de comparer l'âme d'une marquise à celle d'un fermier.

Elle ne s'émut pas davantage.

— Cependant, avant d'en appeler à la guerre civile, il faut user des armes que nous avons à notre

disposition. Héroïsme ou martyre, le reste viendra plus tard. A cette heure, grâce à M. Lafresnaie, que Sa Majesté le roi n'oubliera point certes à l'heure du triomphe, nous avons pour nous la complicité ou du moins la neutralité de cette force puissante qui s'appelle la police. L'esprit public nous appartient par les journaux; les Assemblées seront acquises à tout changement, s'il réussit; l'armée n'agira que si elle a des chefs, et ces chefs ne marcheront que sur l'ordre des directeurs. Voilà donc la tête qu'il faut frapper, qu'il faut abattre : c'est le Directoire.

— Une poignée d'hommes résolus, interrompit Favrol, cinquante braves gens, décidés à périr, peuvent bien des choses. Le jour où Paris apprendra que ceux des directeurs qui croient à la possibilité de la République sont prisonniers des royalistes, le jour où Augereau n'aura plus pour guide la volonté de Barras, ce jour-là, à la faveur de la stupéfaction et de la terreur, nous pourrons tout oser et tout faire réussir.

— Bravo! dit Bois-David, au moins cela sent la bataille!

— Qu'en dites-vous, Porhouët? demanda Marcelle au chouan, qui froidement écoutait.

— Il faut voir, répondit Pierre. Peut-être me trompé-je après tout. Ces gentilshommes en savent plus qu'un brave homme, c'est à croire!

Lafresnaie attendit que Favrol eût terminé; puis, d'un ton bref, en homme qui traite la politique

comme les affaires et qui recherche avant tout le *fait :*

— Soit, dit-il, je veux bien que, le coup d'audace ayant réussi, les effets moraux que prédit M. de Favrol se réalisent sur l'esprit du peuple de Paris. Nous avons fait table rase du pouvoir, le Directoire n'est plus, la police n'agit point, l'armée attend, la population hésite, les assemblées discutent et ne concluent pas, l'État n'a plus de maîtres. Mais ne faut-il pas, dès la première heure, remplacer un gouvernement par un autre ? Fait-on des révolutions par l'affirmation ou par la négative ? Barras et ses collègues n'existent plus ; c'est bien, c'est possible. Que mettrez-vous à leur place ?

— Le roi ! répondit madame de la Jarrie.

— Monsieur ? le comte de Provence ? il est trop loin !

— Non, dit avec fermeté la comtesse Régine, devenue pâle comme un suaire ; le Dauphin de France, le fils de Louis XVI, Sa Majesté Louis, XVIIe de nom !

Il se produisit dans ce salon une secousse nerveuse, comme si le courant d'une chaîne électrisée eût uni tous ces personnages les uns aux autres. Marcelle et Porhouët se regardèrent avec des yeux agrandis, émus, et les muscadins et les vaines élégantes elles-mêmes sentirent leur cœur battre plus fort.

— Sa Majesté Louis XVII est mort au Temple, répondit derrière ses voiles, la vieille marquise de Kerven.

— Le 20 prairial an III (le 8 juin de l'an passé),

à la tour du Temple, le Dauphin a succombé, précisa Lafresnaie, qui regardait avec étonnement madame de la Jarrie, debout, l'œil étincelant, un sourire étonnant de fierté relevant ses lèvres.

— Le Dauphin de France est vivant ! répondit la comtesse avec un accent de fermeté et en soulignant sa phrase d'un grand geste résolu.

— Vivant !

— Vivant ! s'écria Porhouët. Eh ! oui, vivant ! et c'est pour lui qu'il faut combattre.

— Combattre ! Quelle brute ! dirent tout bas les jeunes conspirateurs pour dames.

— Vivant ! c'est impossible, dit Lafresnaie.

— Sa Majesté est vivante, vous dis-je ! répéta la comtesse avec une sorte d'exaltation et comme quelqu'un qui laisse éclater un secret étouffant. Le fils du roi, le roi de France a été sauvé par des gentilshommes résolus, de ceux qui combattront avec nous à l'heure du danger. Des émissaires soldés par nous, par M. le prince de Condé et par moi, se sont abouchés avec le cordonnier Simon ; ils ont obtenu de cet homme la substitution d'un enfant muet au dauphin, qu'il était chargé de garder, et, tandis que cet enfant nouveau qu'on reléguait au fond des pièces obscures pour l'empêcher d'être vu, mourait lentement d'une maladie de consomption, l'enfant royal, — l'héritier du trône, messieurs, — grandissait, caché lui aussi, à tous les yeux, dans un château des environs de Rennes, et, veillé par moi, soigné par moi, attendait comme

nous le moment de la réparation et le jour de la revanche.

Ceux qui écoutaient la comtesse étaient agités de sentiments bien divers, mais très-intenses et très-profonds. Favrol doutait, Lafresnaie s'efforçait de comprendre, Marcelle croyait faire un rêve, et Porhouët n'essayait point d'analyser son immense joie. Quant à Bois-David, il se contentait de répéter aux muscadins assez inquiets :

— Eh bien! messieurs, on va donc un peu mourir pour son roi?

Madame de la Jarrie jouissait de l'étonnement qu'elle venait de provoquer et regardait la vieille marquise de Kerven qui, debout maintenant, avait relevé son voile et tâchait de découvrir la vérité dans les yeux de la comtesse.

— Mais, demanda Lafresnaie, lorsqu'en février 1795, les délégués du comité de sûreté générale chargés de visiter dans sa prison le fils de Louis XVI ont examiné le prisonnier, comment n'ont-ils pas reconnu que l'enfant qu'on leur présentait n'était pas le dauphin?

— Demandez-leur, répondit madame de la Jarrie, ce que leur a dit l'enfant.

— Il n'a point parlé, fit Lafresnaie, il n'a rien dit.

— L'un d'eux, Harmant, le pria de se lever, de marcher, de courir; l'enfant se leva, marcha et courut. Harmant lui demanda de parler, l'enfant demeura muet.

— C'est étrange, en effet, dit Lafresnaie qui pourtant ne doutait pas que la comtesse ne mentît.

— Et cet enfant, continua madame de la Jarrie, mourut le 8 juin dernier. Les seuls témoins de sa mort ou plutôt ceux qui le virent étendu mort sur son lit, étaient les officiers de garde au Temple, ceux de la garde montante et ceux de la garde descendante. Les quatre médecins chargés de l'autopsie, MM. Pelletan, Demangin, Lassus et Jeanroy, reconnurent que le petit mort était bien l'enfant auquel ils avaient depuis plusieurs jours donné des soins; — j'ai la copie de leur procès-verbal, messieurs; — mais ils se bornèrent à déclarer qu'ils virent le corps d'un enfant âgé d'environ dix ans, « que les commissaires leur dirent être celui du défunt Louis Capet. »

— Louis Capet! dit Porhouët avec fureur.

— Quant à l'acte de décès, j'ai encore obtenu d'en avoir la copie. Il n'a été dressé que le 12 juin, quatre jours après la mort de l'enfant qui succomba au Temple. Le commissaire de la section ne l'a point signé; il n'y a au bas de cette pièce que les noms de deux inconnus, et l'enfant qui repose à cette heure au cimetière Sainte-Marguerite est un inconnu lui-même, dont nul ne saura jamais le nom, mais qui mérite une place au ciel pour avoir aidé, par sa mort, au salut du fils de nos rois!

— Il y a des miracles en ce monde, dit de sa voix grave la marquise de Kerven.

— Et me croirez-vous, conclut madame de la

Jarrie, lorsque cet enfant vivant, cet enfant sauvé de ses bourreaux, rendu à sa patrie, à ses serviteurs, à nous, à la France, lorsque cet enfant, vous le verrez, vous le toucherez, vous vous inclinerez devant lui?

— Cet enfant, où est-il? demanda Porhouët.

— Il est à Paris?

— Il est ici, répondit madame de la Jarrie.

L'étonnement des hôtes de la marquise devint de la stupéfaction.

— Messieurs, dit fièrement la comtesse, ce n'est pas la première fois que les comtes de la Jarrie donnent l'hospitalité à leur roi.

Elle franchit au milieu d'un profond silence ce grand salon, devenu silencieux et où l'on eût entendu battre les cœurs dans les poitrines; elle ouvrit une porte au fond; et, d'un ton de commandement et à la fois de respect :

— Qu'on nous présente à Sa Majesté, dit-elle à quelqu'un d'invisible.

Aussitôt, comme si les portes eussent été machinées comme le décor d'un théâtre, elles s'ouvrirent à deux battants sur un petit salon brillant, tendu de satin bleu, et, au milieu duquel, sur un fauteuil élevé d'une marche et placé sous un dais semé de fleurs de lis, un enfant se tenait, pâle, immobile, les yeux fixes, ses deux mains blanches appuyées sur les bras du fauteuil, et plus semblable dans sa contemplation muette à quelque figure de cire qu'à une créature vivante.

Les hôtes de madame de la Jarrie poussèrent une clameur où dominait instinctivement le respect, et Pierre Porhouët, avec une gravité de croyant, mit un genou en terre comme devant son Dieu. Marcelle sentait son cœur palpiter vivement dans sa poitrine; Lafresnaie commençait à douter; et Favrol, ne perdant pas de vue le regard maintenant embrasé de la comtesse, se disait que cette femme était sublime ou de perversité ou de dévouement.

Tous regardaient, muets, immobiles, cloués à leur place, depuis Bois-David jusqu'à Ponvalin, jusqu'à l'Espagnol Marcheua, le maratiste converti, et une seule voix s'éleva dans ce grand silence, celle de la vieille marquise, pour dire d'un ton lent comme un glas:

— Vive le roi!

L'enfant s'était levé. C'était un enfant maigre, d'aspect souffrant, vraiment beau, avec ses traits réguliers, son nez fin, sa bouche sérieuse, ses yeux rêveurs, son teint pâle; mais une fièvre visible brûlait dans ses prunelles et devait user le sang de ses veines. Son front intelligent, blanc et bien dessiné, et que semblaient caresser les lumières des bougies, paraissait accablé déjà de soucis et d'inquiétudes, et pourtant cet enfant n'avait pas onze ans et encore paraissait-il moins âgé. Il était vêtu de deuil, tout en noir des pieds à la tête, avec une collerette blanche et un grand cordon bleu tranchant seuls sur cet uniforme sombre de petit orphelin. Une poésie étrange, un charme puissant,

ce je ne sais quoi d'attirant que donne la douleur morale se dégageait déjà de ce petit être grave et pâle.

Deux grands laquais, vêtus de deuil comme lui, se tenaient des deux côtés de ce fauteuil, qui ressemblait à un trône et sur lequel il était assis.

L'enfant regardait devant lui sans étonnement de se trouver face à face avec tant de gens, sans aucune joie à la vue de ces parures, sans orgueil devant le murmure de respect et le cri qui l'avaient salué, mais avec une expression de fatigue, au contraire, de lassitude, de tristesse et d'ennui.

— Fils de roi ou fils de hasard, songeait Lafresnaie, cet enfant a déjà sur le visage la pâleur que donne la puissance et au front le cercle douloureux qu'y imprime le poids d'une couronne !

La comtesse Régine s'était approchée de l'enfant, et après l'avoir salué :

— Monseigneur, dit-elle en lui montrant ses hôtes, tous ceux qui sont ici se trouvent assemblés pour défendre une seule et même cause : la cause du droit, la vôtre, monseigneur.

Un pâle sourire monta doucement aux lèvres de l'enfant, qui inclina d'abord la tête avant de répondre ; puis, en même temps qu'un éclair passait dans ses yeux, il laissait tomber, d'une voix douce, musicale, pleine de ce charme qu'ont souvent les malades, ces paroles qui semblaient avoir été apprises et qu'il prononçait cependant avec une fermeté inattendue :

— Je vous remercie, messieurs, de votre dévouement. Je ne suis qu'un enfant, mais le malheur m'a permis déjà de savoir bien des choses. Le souvenir de mon père ne me quitte pas ; comme le roi, je veux appartenir tout entier à vous, messieurs, ses amis, ses fidèles, et à la France !

On eût dit que dans ce salon de la rue de Grenelle, une voix d'outre-tombe sortait, qui, venant des profondeurs du cimetière de la Madeleine, dictait à ces gens assemblés la volonté dernière de Louis XVI, l'ordre de se rallier autour du dauphin. Nul, sauf peut-être Favrol et Lafresnaie, n'essayait de pénétrer le mystère de l'existence de cet enfant ; tous, selon leur tempérament propre et leur nature, étaient absolument convaincus que cet enfant, sauvé par miracle, avait dans ses veines le sang des rois. Bois-David, lui-même, rendu sceptique, au moins en apparence, par son genre de vie et les hasards de son existence, se laissait prendre à tout ce qu'avait de séduisant et d'entraînant cette histoire fantastique du dauphin arraché à ses geôliers et rendu à ses serviteurs.

L'histoire, qui se joue des impossibilités et réalise l'improbable, fournissait alors, à chaque instant, des motifs d'un étonnement plus profond encore que celui qui eût pu s'emparer de Bois-David. Une sorte d'instinct chevaleresque, qui poussait le chevalier au dévouement, lui répétait d'ailleurs tout bas que cet enfant était bien réellement le captif du Temple, le fils du roi, Louis XVII lui-même.

Si Bois-David était ainsi séduit, quel sentiment devait animer Pierre Porhouët et Marcelle de Kermadio? Le vieux chouan murmurait tout bas une action de grâces et Favrol ne pouvait s'empêcher d'admirer l'expression d'ineffable joie qui rendait si rayonnant et si beau, à cette heure, le visage de Marcelle.

Favrol s'inquiétait beaucoup plus d'ailleurs de promener ses regards sur la jeune fille que s'occuper de l'identité de l'enfant. Que la comtesse Régine mentît ou dît la vérité, il était utile pour Favrol que cet enfant fût le fils d'un roi, et le comte était prêt, à ce titre, à s'incliner devant lui.

— Monseigneur, continua madame de la Jarrie en s'adressant toujours à cet enfant en deuil, l'heure de la réparation est proche, le trône qu'on vous a ravi vous sera rendu. Nous le jurons tous. N'est-ce pas, dit-elle en se tournant vers ceux qui l'écoutaient, n'est-ce pas que nous jurons de vaincre ou de mourir pour le roi?

Les mains étendues, les yeux tournés sur celui qu'ils regardaient comme l'enfant royal, les assistants répétèrent d'une seule voix les paroles de la comtesse Régine. Ponvalin et quelques *merveilleuses* trouvaient seuls que le jeu devenait trop sérieux.

L'enfant se leva après avoir reçu ce serment, et, étendant à son tour sa petite main blanche, exsangue et maigre :

— Je jure, moi aussi, dit-il, d'être digne de mon père et de mes aïeux! . . . .

Il y avait dans cette scène admirablement préparée une solennité si grande que les acteurs eux-mêmes en étaient émus.

La comtesse, nerveuse, surexcitée, ne put retenir un flot de larmes, qu'elle montra aux assistants comme pour les prendre à témoin de sa sincérité et de sa joie. Mais déjà, et encore une fois, personne ne doutait plus.

— Messieurs, dit la comtesse, il ne faut point fatiguer monseigneur le dauphin (l'enfant essayait d'arrêter dans sa gorge une petite toux déchirante). Maintenant nous savons que si le Directoire est renversé, nous avons un roi pour le remplacer. Agissons! Monseigneur ira prendre un peu de repos, et nous, nous attendrons, en nous tenant prêts, que M. le comte de Favrol donne le signal de l'action.

— Et ce sera bientôt, dit froidement Favrol.

L'enfant, droit, presque automatique, tendit tour à tour à tous ceux qui l'approchèrent sa petite main brûlante de fièvre, que les hôtes de madame de la Jarrie baisèrent avec une effusion respectueuse.

Mais le petit dauphin paraissait ennuyé, las, souffrant. Il tendait sa main à tout ce monde, sans qu'un muscle de son visage pâli ne bougeât. On eût dit une statue de cire.

Une seule fois, il se prit à sourire tristement, lorsque Pierre Porhouët s'avança vers lui, le regardant avec de grands yeux pleins d'amour. Était-ce le regard de cet homme ou le costume qu'il por-

tait? L'enfant sourit et laissa plus longtemps sa main sous les baisers du fermier.

Puis, lentement, suivi de deux valets portant des flambeaux, il disparut par une petite porte tendue de bleu et dont la draperie fleurdelysée retomba derrière lui lorsqu'il fut sorti.

L'enfant parti, il sembla que la nuit s'était faite soudain dans le salon de la comtesse de la Jarrie, où cette apparition avait brusquement apporté comme un flot de lumière.

X

LA RUE DE GRENELLE

Laurent Lafresnaie, en quittant la rue de Grenelle, ne s'aperçut pas qu'il fut un moment suivi par un homme au visage à demi caché dans un manteau. Le secrétaire général de la police s'enfonçait d'un pas rapide dans les rues ; celui qui le suivait s'arrêta au carrefour de la Croix-Rouge (alors *carrefour du Bonnet-Rouge*) et revint sur ses pas, comme pour examiner de nouveau l'aspect du logis d'où Lafresnaie était sorti.

L'homme au manteau se promena un moment autour du pâté de maisons formé par les rues du

Bac, de Grenelle, de Saint-Dominique et des Rosiers, et, passant et repassant devant l'hôtel de Brissac et sur les derrières de cet hôtel de Luynes, qui avait été autrefois l'hôtel de Chevreuse, et que la duchesse de Chevreuse avait fait bâtir sur les dessins de Lemuet, il cherchait à découvrir le secret de la demeure dont Lafresnaie avait franchi le seuil. Mais les fenêtres de la petite maison donnant sur la rue de Grenelle étaient closes ; rien ne pouvait faire deviner que, derrière ces volets fermés, s'agitât quoi que ce fût de mystérieux. L'homme murmura donc comme en lui-même ces mots :

— Je ne pourrai tout savoir que demain.

Puis il s'éloigna définitivement, se dirigeant vers les quais par la rue ci-devant Saint-Guillaume.

Cet homme, qui avait ainsi guetté, comme le limier sa proie, la sortie du secrétaire général, était le capitaine André Lafresnaie; il tenait la parole donnée à son père et se disposait à se dresser, s'il le fallait, entre M. Lafresnaie et le but du conspirateur. Le jeune homme rentra non chez son père, mais à l'État-Major de la Place, avec un peu de fièvre, et il passa une partie de la nuit à poursuivre des rêves où la préoccupation que lui donnait la conduite de son père était en quelque sorte doublée par un certain trouble que lui causaient le souvenir de cette jeune fille entrevue et l'image de Marcelle, vers lesquels sa pensée se reportait invinciblement.

André n'était point de service le lendemain et il

ne revêtit point l'uniforme. Après avoir quelque temps étudié, il prit son déjeuner dans sa chambre, s'habilla et sortit. Il était environ midi. André se dirigea tout droit vers ce coin de Paris qu'il n'avait fait qu'entrevoir la nuit précédente, arriva à la rue de Grenelle et essaya encore une fois de deviner, d'après l'aspect du logis, quels étaient les hôtes que M. Lafresnaie était venu visiter la nuit précédente.

En plein jour, comme en pleine nuit, la demeure ne laissait point pénétrer son secret ; la porte était close, les fenêtres fermées. Ce petit pavillon aux toits d'ardoises n'avait aucune allure tragique ou seulement douteuse.

Comme André en était là, regardant avec attention la petite porte par laquelle, la veille, était sorti son père, il entendit derrière lui un pas furtif et une voix qui lui disait sur un ton dolent :

— Citoyen capitaine...

Il se retourna et aperçut un petit homme de noir vêtu qu'il reconnut à demi.

— Citoyen capitaine, lui dit celui-ci, je suis bien aise, ah ! que je suis aise de vous rencontrer !

— Vous avez à me parler ? demanda André du ton dont on s'adresse à un importun.

— J'ai une grâce à vous demander et des excuses à vous faire, citoyen capitaine... Je me suis rendu coupable vis-à-vis de vous d'une... — comment dirai-je ? — d'une imprudence, d'une maladresse... Vous ne me reconnaissez peut-être pas, citoyen

capitaine ? Vous m'avez cependant vu hier à l'hôtel préfectoral... chez monsieur le secrétaire... pardon... chez le citoyen secrétaire général, votre père. Je suis Picoulet... Jean-Baptiste Picoulet, inspecteur... et j'ai commis une bévue...

— Bon, bon, monsieur Picoulet ; cela n'est rien, fit André.

— Cela n'est rien, citoyen capitaine ? Comme vous y allez ! C'est impardonnable, tout simplement ! C'est même inconcevable. Picoulet en défaut ! Concevez donc, Picoulet se trompant grossièrement ; Picoulet s'abusant au point de prendre pour un agent du royalisme, qui ? — le fils même de son supérieur, un héros d'Italie, vous, citoyen capitaine, vous-même ! Il y a de quoi verser des larmes de sang !

— Ne versez rien, monsieur Picoulet, et calmez-vous...

— Le temps seul me calmera, capitaine... quand on a une prunelle de lynx, une prunelle qui découvrirait une aiguille dans une botte de foin et un émigré dans un rassemblement de cinq cents personnes, c'est un peu dur, songez donc, de se tromper à ce point-là ! Je le disais encore ce matin à bonne amie : « Je suis un homme déshonoré à mes propres yeux ! » Tenez, citoyen capitaine, je ne m'excuserai moi-même que si vous m'assurez que vous m'avez sincèrement pardonné ma méprise.

— Moi ? dit André.

— Vous, capitaine.

— Allez donc en paix, monsieur Picoulet ; tout est oublié !

— Tout ! Et monsieur le secrétaire général ne m'en voudra point ? Et je n'aurai pas à craindre que cette mince anicroche, que ce pas de clerc — tout à fait hors de mes habitudes, croyez-le, capitaine, — nuise à mon avancement ?

— Ne vous inquiétez de rien, monsieur Picoulet, et laissez-moi, dit André d'un ton un peu brusque.

— A vos ordres, citoyen capitaine, répondit Picoulet à la fois joyeux et obséquieux.

Et, tête nue, il s'inclina moins devant le grade du soldat que devant cette qualité : « le fils de son supérieur », puis, toujours saluant, il fit quelques pas vers le haut de la rue de Grenelle, les yeux étincelants et le sourire gai, comme un homme qui vient de mettre en paix sa conscience ou d'échapper à un grand danger.

André ne le regarda pas même s'éloigner, et, pour n'être plus arrêté par un fâcheux, il frappa aussitôt à la porte du petit logis dont il voulait pénétrer le secret. La porte s'ouvrit, et le capitaine se trouva en face du vieux bonhomme qui avait, le soir précédent, introduit Laurent Lafresnaie.

M. Morin essaya de retenir un moment André sur le palier qui conduisait à la petite salle ; mais le capitaine fit vivement un pas et entra, jetant un coup d'œil rapide sur l'endroit où il se trouvait.

C'était une pièce fort modestement meublée,

avec une table à garniture de cuivre au milieu, et dans un coin, une vieille femme, assise dans un fauteuil, qui travaillait à de la tapisserie devant un petit guéridon.

En apercevant André, cette femme salua imperceptiblement et affermit ses lunettes sur son nez. André lui rendit machinalement son salut.

— Citoyen, dit alors l'homme qui avait ouvert, qu'y a-t-il pour votre service?

André le regardait ou plutôt l'examinait de la tête aux pieds. Le vieillard (car c'était un vieillard) avait l'air doux, inoffensif, presque accablé : il se tenait debout, les mains croisées et le regard interrogateur.

— Je viens, dit André en attachant ses yeux sur ceux du bonhomme, je viens, non comme un espion, sachez-le bien, mais comme un homme qui veut apprendre un secret.

— Un secret? fit le vieillard.

— Quel secret, bon Dieu? ajouta la femme en quittant sa tapisserie et en levant les bras au plafond.

— Je veux savoir, continua André, si ce petit bâtiment ne donne point sur quelque hôtel, s'il n'a point de sortie cachée, et qui habite avec vous ce logis.

M. Morin regarda André d'un air parfaitement innocent et profondément étonné.

— Mais, fit-il, citoyen, je ne sais pas ce que vous voulez dire. Nous demeurons, la citoyenne Morin

(il montrait la vieille dame) et moi, dans cette maison depuis fort longtemps. Nous sommes de pauvres gens que la Révolution a ruinés et qui, — je me hâte de l'ajouter, citoyen — n'accusons pas du tout la Révolution. On nous connaît dans le quartier, j'ose m'en flatter. Nous sommes, ma femme et moi, de bons patriotes, et si quelqu'un se permettait devant nous d'attaquer les citoyens directeurs ou seulement le nom de la République française, une et indivisible...

Toutes ces paroles étaient débitées sur le ton dont on récite un couplet appris par cœur. André interrompit brusquement la chanson.

— Vous ne me comprenez pas, dit-il. Je ne suis pas ici pour dénoncer ou pour traquer quelqu'un. Je veux savoir qui, dans la soirée d'hier, M. Laurent Lafresnaie est venu visiter ici.

— Monsieur... La... le citoyen *Lafornaie?* balbutia M. Morin avec un embarras très-bien joué, et comme s'il entendait ce nom pour la première fois.

Il se tourna vers sa femme, toujours assise, et lui dit avec une expression qu'eût enviée le comédien le plus émérite :

— Connais-tu le citoyen Lafornaie, toi ?

— Pas du tout... pas du tout, répondit la vieille dame après avoir un moment cherché.

André haussa les épaules avec colère, et se dirigeant vers la porte qui donnait sur la grande allée au bout de laquelle se trouvait l'hôtel habité par madame de la Jarrie :

— Où conduit cette porte? dit-il.

— Dans un jardin abandonné, citoyen.

— Pouvez-vous l'ouvrir?

— Citoyen, répondit M. Morin, lorsque j'ai loué ce petit logis pour y vivre, la citoyenne Morin et moi, je me suis interdit de mettre les pieds dans ce jardin. La porte qui y mène est condamnée.

— Vraiment? fit André.

Il secoua vivement la porte et sentit bien qu'elle pouvait s'ouvrir.

— Et à qui appartient ce jardin?

— A... au citoyen La Girardière homme d'affaires.

— Qui laisse ainsi son terrain désert comme une lande?

— Tous les goûts sont dans la nature, répondit philosophiquement M. Morin.

— Trêve de plaisanteries, fit alors André avec une certaine brusquerie. Encore une fois, je ne suis pas un dénonciateur; je ne viens pas ici pour vous livrer à un tribunal, j'y viens pour connaître une vérité. Or, depuis un moment, vous accumulez mensonges sur mensonges.

— Mais, citoyen...

— Erreurs sur erreurs, si vous voulez. La porte qui conduit de ce côté n'est pas condamnée; elle mène je ne sais où, et elle a été ouverte récemment. Ce jardin dont vous me parlez n'appartient pas au citoyen La Girardière... Et qui sait même si un La Girardière quelconque existe en ce monde?

— Oh! par exemple! s'écria M. Morin suffoqué, La Girardière n'existe pas...?

— Qu'il existe ou non, je veux savoir avec qui M. Lafresnaie est venu hier passer la soirée ici. Je veux le savoir, vous m'entendez, et j'ai le droit de le savoir : je suis son fils!

Le bonhomme et la vieille dame échangèrent rapidement un regard stupéfait et inquiet. Ils ne répondaient pas et semblaient se concerter; puis ils baissèrent la tête, pendant que le capitaine disait encore :

— Me prendrez-vous maintenant pour un espion?

— Mais, en vérité, citoyen, fit alors M. Morin avec une sorte de mauvaise humeur, vous avez tôt fait de traiter les gens de menteurs... Quand je vous dis...

— Ouvrez cette porte, interrompit André en la secouant encore avec force.

— Sur ma parole...

— Ouvrez-la! répéta André d'un ton impérieux.

Il sentait maintenant la colère lui monter au front, lorsque tout à coup, brusquement, cette porte s'ouvrit extérieurement et, à travers l'encadrement, se détachant sur le fond verdoyant d'une allée, André aperçut, franchissant le seuil, un homme et une femme, suivis de deux laquais; il ne put s'empêcher de pousser un cri d'étonnement et recula d'un pas.

Cette femme, c'était Marcelle qui s'appuyait sur

le bras de l'inconnu dont André avait, près du Pont-Neuf, interrogé le visage, et mademoiselle de Kermadio s'avançait, en toilette de ville, et se disposait sans doute à sortir.

Favrol portait cette fois un costume de drap marron très-simple, qui le faisait ressembler à quelque courtier de commerce ou à un de ces agioteurs qu'on rencontrait alors près du perron de la rue Vivienne. Il avait encore les traits, mais non les manières, de celui qui s'était fait annoncer la veille chez Laurent Lafresnaie sous le nom d'Hennequin.

Une décharge soudaine de mousqueterie retentissant à ses oreilles et les balles sifflant autour de sa tête eussent sans aucun doute beaucoup moins surpris et ému André que cette apparition soudaine. Il devint un peu pâle et demeura interdit, tandis que le visage de Marcelle se couvrait d'une vive rougeur.

Un fugitif éclair avait passé durant ce temps dans les grands yeux noirs de ce Jacques de Favrol, dont André ne connaissait point le nom. Mais, en homme tout à fait maître de lui, le comte avait rapidement étouffé l'émotion que lui causait aussi la vue d'André Lafresnaie, d'un aide de camp du général Dammartin apparaissant tout à coup dans la maison où s'agitait le complot prêt à éclater; Favrol avait deviné qu'il se dressait là un grand danger, et que ce danger il fallait l'écarter à tout prix.

Mais comment? Favrol, l'homme de l'action

brutale quand il le fallait, était aussi l'homme des diplomaties félines lorsque la nécessité l'exigeait. Qu'allait-il dire à André? Toute brusquerie eût été inutile avec ce soldat; l'heure eût certes été mal choisie pour redresser la tête ; on devait — et Favrol le comprit bien — simplement ruser.

Ce fut donc lui qui, le premier, rompant le silence et franchissant le seuil de la petite porte, adressa la parole à André.

— Monsieur, dit-il, n'êtes-vous pas, je vous prie, le capitaine André Lafresnaie ?

M. Morin regardait sa femme avec une expression d'étonnement qui tenait du comique.

— Oui, *monsieur*, répondit André, donnant à Favrol le titre qu'il recevait de lui.

— On vous a sans doute refusé la porte ? dit Favrol. Ces braves gens ont une consigne et la suivent, et ce n'est pas vous qui les en pouvez blâmer! Mais si je puis vous être utile en quoi que ce soit...

— Vous! fit André. Êtes-vous donc chez vous ici?

Le jeune homme ne savait trop que penser en retrouvant, tout en suivant la trace de son père, cette jeune fille entrevue comme une vision et dont le souvenir ne l'avait point quitté. Il regardait tour à tour Marcelle et cet inconnu, qui se dressait une fois encore sur son passage. Il venait d'un même coup d'éprouver une grande joie en apercevant Marcelle et une sorte de douleur imprévue, inconsciente, en la voyant toujours appuyée sur le bras de cet homme.

On eût dit au surplus que la jeune fille eût voulu expliquer elle-même et comme d'un élan pourquoi André la rencontrait ainsi, car ce fut elle et non Favrol qui répondit à la question du capitaine :

— Monsieur, fit-elle, était venu me chercher pour me conduire — faut-il vous le dire, capitaine ? — dans une de ces églises rouvertes naguère et où l'on dit de nouveau la messe. Si cela est un crime pour vous, ajouta-t-elle en souriant, je suis prête à l'expier.

André salua et sourit à son tour, quoiqu'à dire vrai, il n'eût envie que de se retirer. Une sorte de honte lui était maintenant venue devant Marcelle, en se trouvant en quelque sorte pris en flagrant délit de recherches, de démarches. Il avait peur, à ce moment, que Marcelle, comme tout à l'heure les Morin, le prît pour quelque chose comme un espion, et il sentait une rougeur subite lui monter au front.

Cette rougeur devint plus vive encore lorsque Favrol, nettement, et abordant l'ennemi de face, lui demanda ce qu'il venait faire rue de Grenelle.

— Quoi que vous y veniez chercher, nous sommes tout à vous, capitaine, ajouta le comte, et disposés à vous obliger.

André comprit qu'il fallait, pour Marcelle sinon pour cet homme, jouer cartes sur table.

Il raconta qu'il était venu se renseigner sur une visite qui lui avait paru singulière. Il avait vu la

veille M. Lafresnaie entrer, assez mystérieusement et inquiet d'un danger possible, dans ce logis : i tenait à savoir ce que le secrétaire général de la police était venu faire là.

— Que ne le lui avez-vous demandé, dit Favrol d'un ton un peu sec.

— Et si je l'avais fait, dit André, et qu'il n'eût pas cru devoir me répondre ?

— En ce cas, répliqua Favrol, nous serons donc plus confiants que lui. Tenez, capitaine, puisqu'un bon vent vous amène ici, veuillez, je vous prie, vous y arrêter un moment : vous serez édifié sur ce que M. Laurent Lafresnaie pouvait avoir à faire de bizarre chez madame de la Jarrie; car vous me demandiez tout à l'heure si j'étais chez moi. Non, capitaine; je suis, comme vous allez l'être, si vous y consentez, l'hôte de la comtesse Régine de la Jarrie, une chouanne d'hier, une grande dame pacifique d'aujourd'hui, une républicaine de demain !

Pendant que Favrol parlait, André regardait Marcelle. Un peu troublée, peut-être honteuse des mensonges nécessaires de Favrol, la jeune fille baissait ses longs cils, qui dérobaient à André l'éclat charmant de deux grands yeux bruns, honnêtes et doux.

André se sentait véritablement attiré, entraîné vers cette jeune fille dont il détaillait maintenant la beauté, le front pur, les lignes altières et élégantes du visage, le nez droit, les cheveux noirs hardiment relevés des deux côtés des tempes, de

ces tempes où la jeunesse éclate et où le sang courait sous une peau à peine effleurée et comme dorée par le soleil breton et le vent de la mer.

Et André pensait que le hasard est, comme le temps, un grand maître, puisqu'il réunit ainsi brusquement des êtres séparés et qui sans lui ne se fussent jamais revus peut-être. Oubliant alors pourquoi, pour quelle amère cause il était venu, il s'applaudissait d'avoir pu franchir le seuil de la petite maison de la rue de Grenelle !

Dans les paroles de Favrol, il ne comprit en réalité qu'une chose c'est qu'en demeurant il allait pour quelques minutes se trouver rapproché de cette mademoiselle de Kermadio qu'il n'avait jusqu'ici entrevue que comme une sorte d'apparition. Il allait donc accepter de visiter l'hôtel de madame de la Jarrie, lorsque cette même crainte de tout à l'heure, la crainte d'être pris pour un espion, le retint brusquement, et, à l'invitation de Favrol, il avait répondu seulement en faisant quelques pas comme pour se retirer.

Favrol eût été désolé que le fils de Lafresnaie battît ainsi en retraite, sans avoir pu s'assurer que ses soupçons étaient faux. Favrol comprenait bien qu'une fois seul, André allait se demander de nouveau pourquoi son père s'était rendu chez madame de la Jarrie. Il fallait donc par une fable bien conçue, faire tomber d'un seul coup tous ses doutes.

Marcelle, qui ne devinait point ce que pensait

Favrol, lui vint cependant en aide d'une façon instinctive; non pas certes pour prouver à André qu'il s'était trompé, mais plutôt pour lui donner à entendre qu'elle lui gardait encore une vive reconnaissance pour son intervention de la veille, elle insista afin que le jeune homme s'arrêtât un moment. Peut-être aussi devinait-elle les scrupules d'André, et voulait-elle en même temps lui montrer qu'elle ne le prenait ni pour quelqu'un qui poursuit ni pour quelqu'un qui épie. Toujours est-il qu'elle servait le projet de Favrol lui-même en priant ainsi le capitaine André de demeurer encore :

— Je vous en prie, monsieur, disait-elle avec un adorable sourire, et de cette voix grave et douce qui avait tout d'abord, et la première fois qu'elle avait frappé son oreille, fait à André l'effet d'une caresse, je vous le répète, je vous prie de vous arrêter un moment sous ce toit. N'eussé-je que cette occasion de vous remercier une nouvelle fois, capitaine, je vous jure que je ne la laisserai pas échapper.

— Mademoiselle !

— Et tenez, ajouta Marcelle en souriant toujours, je vous sacrifie, moi, Bretonne, un peu de ma part de paradis. L'abbé dira la messe sans moi. Oui, si vous demeurez, capitaine, je reste.

André avait déjà hésité, il fut décidé. Il s'inclina; tout à l'heure il voulait, malgré M. Morin, pénétrer dans l'allée qui menait à l'hôtel, pour savoir à

quelles gens se trouvait lié son père; maintenant c'était seulement, — lui semblait-il, — pour demeurer aux côtés de mademoiselle de Kermadio, qu'il acceptait de rester.

— Eh bien! en vérité, capitaine, dit Favrol en affectant un air enjoué, voilà qui est bien. Vous saurez du moins de quels crimes sont coupables ceux que vous avez soupçonnés.

Il s'écarta un peu afin de laisser passer André, et le jeune homme céda lui-même le pas à Marcelle qui, légère et élégante, disparut la première aux yeux des Morin stupéfaits.

André suivit la longue allée qui conduisait à l'hôtel; mademoiselle de Kermadio s'appuyait maintenant sur le bras que le capitaine lui avait en quelque sorte machinalement tendu, et le jeune homme éprouvait une sensation exquise, une sorte de griserie printanière à sentir la chaleur de ce bras de jeune fille appuyé sur le sien. Il ne regardait point Marcelle; il avançait, ne se rendant pas bien compte de l'aventure, mais heureux, ému, pénétré de joie, comme un amoureux de vingt ans.

Favrol, à deux pas derrière les jeunes gens, les contemplait d'un air étrange et avec une expression de gravité froide qui n'était pas habituelle à son visage, plutôt hautain et amer.

Les valets suivaient, automatiques.

L'hôtel gardait en plein jour, comme la nuit précédente, ses volets étroitement fermés. On introduisit André dans le salon où Régine de la

Jarrie avait reçu les conjurés, les serviteurs de Louis XVII. André fut saisi par une impression de fraîcheur et de bien-être. Favrol avait donné ordre aux valets d'ouvrir les fenêtres. André aperçut, à travers la fenêtre, un horizon assez lointain de murailles surmontées de vertes touffes d'arbres. C'était la grande allée d'un couvent de jacobins, situé de l'autre côté de la rue ci-devant Saint-Dominique, derrière l'ex-hôtel d'Aligre et contre l'ex-hôtel de Rohan. André, en passant de ce côté, la veille, avait remarqué une petite porte, rue Saint-Dominique, et justement en face des jacobins. A n'en pas douter, cette porte s'ouvrait donc sur le jardin au milieu duquel se trouvait l'hôtel où il venait d'être introduit; cet hôtel avait donc deux issues. Le but pour lequel le jeune homme était venu rue de Grenelle se représentait maintenant à son esprit, et, en véritable officier d'état-major, il tâchait de s'orienter pour savoir exactement où on l'avait conduit.

Il remarqua d'ailleurs que, dans le salon où il se trouvait, les meubles étaient recouverts de housses, mis en place contre la muraille, et semblaient n'avoir point bougé depuis des années. Les meubles ont, en effet, des attitudes en quelque sorte personnelles : ceux-ci, graves et recueillis, paraissaient dès longtemps veufs de tous occupants.

— Vous le savez, dit Favrol, le logis est fort retiré. On ne connaît ici que le silence et l'ombre!

— En effet, répondit André ; mais cet hôtel n'en est pas moins délicieux, abrité de toutes parts, caché dans ce grand jardin...

— Oh ! caché ! fit Favrol ; on l'aperçoit fort bien en longeant la rue Saint-Dominique.

André commençait à trouver que le lieu était en effet bien en vue pour servir de rendez-vous à des conspirateurs.

Favrol avait donné l'ordre à un laquais d'avertir la comtesse de la Jarrie. Il mettait une sorte de coquetterie à ne point quitter son hôte ; peut-être aussi n'eût-il pas été fort heureux de laisser André seul avec Marcelle. Cet homme était trop bon observateur pour n'avoir pas, dès le premier coup d'œil, remarqué l'espèce de magnétisme inconscient qui attirait les deux jeunes gens l'un vers l'autre. La fière Marcelle, qui, lorsque, lui, Favrol, se risquait à murmurer quelque galanterie, se redressait comme se referme une sensitive ou souriait sans avoir l'air de se douter que tout cela pût être autre chose que des banalités, la fille des Kermadio avait vraiment mis bien de l'empressement à retenir le capitaine Lafresnaie. Elle lui avait parlé d'un ton attendri que Favrol n'avait jamais encore trouvé en elle. Quelle mystérieuse sympathie était donc née dans le cœur de cette enfant, à la suite du hasard d'une rencontre ?

Favrol ne s'en inquiétait pas d'ailleurs outre mesure : « Bah ! songeait-il. Qu'importe ! » Et cependant il eût éprouvé déjà, quoique Marcelle ne

se doutât point de son amour, à lui, quoiqu'il n'eût aucun droit sur mademoiselle de Kermadio, il eût ressenti en vérité une morsure de jalousie s'il lui eût fallu laisser Marcelle en tête-à-tête avec ce jeune homme.

André, après avoir rapidement interrogé les choses, considérait maintenant Favrol et tâchait de deviner cette fois où et en quelles circonstances ce visage l'avait frappé. Les trois personnages attendant madame de la Jarrie demeuraient silencieux; mais, au bout d'un moment et avec une brusquerie qu'expliquait l'étrangeté de la situation, André, se tournant vers Favrol, lui demanda si par hasard ils ne s'étaient pas l'un et l'autre déjà rencontrés.

— Moi avec vous? dit Favrol. La première fois que j'ai eu le plaisir de vous voir, capitaine, c'est hier, dans la foule, au Pont-Neuf.

— N'êtes-vous donc jamais allé en Italie? demanda André.

Favrol regarda le capitaine bien en face.

— Jamais, dit-il froidement.

— J'avais cru pourtant avoir rencontré à Turin, dans les rangs des Piémontais, un émigré, fait prisonnier un jour, évadé le lendemain, et qui vous ressemblait.

— Émigré, moi? dit Favrol en se mettant à rire, pendant que mademoiselle de Kermadio devenait légèrement pâle. Je n'ai jamais émigré, capitaine, je vous prie de le croire. Et comment se nommait votre prisonnier?

— Il donna à la prévôté, lorsqu'on l'arrêta parmi les ennemis de la patrie, un nom qui n'était certainement pas le sien; il se fit appeler le baron de Porly.

— Je ne connais point de Porly, en effet.

— Aussi bien était-ce un nom de guerre. Ce nom de Porly, je l'ai retrouvé dans les papiers saisis chez le comte d'Entraigues, et tout porte à croire qu'il est seulement le pseudonyme d'un de ces *commissaires royaux* comme le roi de Blankenbourg en envoie souvent en France.

Marcelle s'était sentie un peu blessée de ce nom de *roi de Blankenbourg* que le capitaine, comme les républicains d'alors, donnait ainsi au comte de Provence, au futur Louis XVIII, à celui qu'elle appelait respectueusement *Monsieur;* mais la jeune fille était en même temps si effrayée de l'espèce d'interrogatoire que subissait Favrol, qu'elle n'osa interrompre André.

Ce fut Favrol lui-même, qui, très-calme, souriant, aucunement ému en apparence, se chargea de répondre au capitaine :

— Ma foi, dit-il, commissaire royal ou autre, ami de d'Entraigues ou du diable, ce Porly m'est absolument inconnu, et j'ajouterai parfaitement indifférent. Je ne suis pas un homme politique, je suis un homme d'affaires. Votre père me connaît bien : parlez-lui du citoyen Hennequin.

— C'est donc Hennequin qu'on vous nomme, monsieur?

— Hennequin de la Girardière. La Girardière n'est pas un nom de famille, c'est un nom de terre. Mon père avait fait comme celui dont parle Molière, qui fit entourer sa propriété d'un ruisseau, afin de s'appeler M. de l'Isle. Vous voyez que je ne m'enorgueillis point de ma particule. Donc Hennequin ou la Girardière, j'ai été ruiné par la Révolution, effrayé par la Terreur et je ne vous le cache pas, je veux refaire ma fortune sous et par le Directoire.

— Et en quoi mon père peut-il?...

— Bah! point de mystère entre nous! Vous savez combien par le temps qui court, certaines denrées, les sucres et les cafés sans aller plus loin, sont rares. Eh bien! j'ai, moi, mis tous les débris de ma fortune, engagé celle de la comtesse de la Jarrie et même une partie des biens de mademoiselle de Kermadio (André regarda Marcelle, qui s'était détournée pour qu'on ne vît pas l'émotion qu'elle éprouvait à entendre ces mensonges), j'ai placé des sommes considérables sur une grosse affaire que voici. Il y a à cette heure, dans une petite île du littoral de la Manche, des ballots considérables de cafés et des provisions de sucre, le tout acheté par moi à bas prix à des Américains. Je veux faire entrer toutes ces denrées à Paris, à travers la France, malgré les quelques derniers chouans réfractaires de l'Ouest et surtout malgré les *chauffeurs* qui infestent les campagnes. Je pourrais sans doute conduire l'affaire tout seul et réaliser là une for-

tune colossale, comprenez-vous? Mais j'aime mieux gagner moins et gagner à coup sûr. Mademoiselle de Kermadio et madame de la Jarrie m'approuvent.

— Et alors? dit André.

— Et alors je me suis adressé à M. Laurent Lafresnaie, qui tient la police de Paris dans sa main, et je m'adresserai aux directeurs eux-mêmes, à Barthélemy, à Rewbell ou à Barras, pour obtenir deux choses : une escorte de gendarmes pour le convoi de sucres et de cafés, et la libre entrée de ces denrées à Paris. Moyennant quoi, je m'engage à verser dans le trésor public, qui en a grand besoin, 3 pour 100 sur l'affaire, payables non pas en assignats, mais en pièces d'or.

— Et c'est pour cela que mon père est venu vous trouver ici?

— Non pas moi, qui pouvais aller le voir au palais préfectoral et qui y étais hier, mais madame de la Jarrie, qui ne pouvait trop se rendre auprès de lui sans éveiller les soupçons, car si l'on savait qu'un convoi de sucres et de cafés doit entrer bientôt par l'une des barrières de Paris, quelle émeute!

— Allons, pensait André, tout cela est bien joué. Ce sont d'habiles gens.

En ce moment, la comtesse Régine de la Jarrie entrait dans le salon, souriante, non plus costumée comme la veille en amazone, mais délicieusement vêtue ou plutôt à demi enveloppée d'un peignoir

qui découvrait à la fois l'opulence de ses épaules et le pur dessin de ses bras nus. Favrol se leva et lui présenta le capitaine André Lafresnaie.

— Êtes-vous le fils de notre ami Lafresnaie, monsieur ou citoyen à votre choix? demanda en souriant madame de la Jarrie.

— Oui, madame, répondit André, tout en s'efforçant de saisir quelque signe d'intelligence entre cette femme et celui qui s'était donné à lui pour le citoyen Hennequin de la Girardière. Mais rien ne pouvait faire croire que le prétendu Hennequin eût, en quoi que ce fût, averti la comtesse de la Jarrie.

— Votre père, monsieur, a bien voulu encore me venir voir hier, dit la comtesse de l'air le plus naturel du monde.

Favrol était satisfait : le valet qu'il avait dépêché vers la comtesse devait, en compagnie de M. Morin, avoir mis Régine sur ses gardes. Quant à la fable des *cafés* et des *sucres* c'était encore une leçon depuis longtemps apprise entre madame de la Jarrie et ses hôtes. André n'en allait pas moins avec sa franchise et son habitude de la guerre loyale, perdre pied au milieu de ces chausse-trappes et de ces ruses.

— C'est précisément pour avoir des nouvelles de mon père, dit-il, que j'étais venu, fort anxieux, vous le devinez, madame...

— N'avez-vous donc pas vu M. Lafresnaie ce matin? interrompit la comtesse avec un intérêt adroitement feint.

— Non, Madame.

— Eh! bon Dieu! aurait-il été forcé par quelque nouveau complot, de passer la nuit hors de son logis? Vous ne l'avez point vu? Madame Lafresnaie doit être bien inquiète!

Cette femme, si énergique la veille, si résolue, allant à son but comme le soldat monte à l'assaut, minaudait maintenant, jouait, à la façon d'une *impossible* ou d'une *merveilleuse*, avec une bonbonnière émaillée, et regardait André comme Célimène peut regarder Alceste.

André se répétait intérieurement que sur ce terrain et de cette façon il serait certainement battu.

La comtesse cependant reprenait son idée et s'apitoyait sur le sort de ce « pauvre M. Lafresnaie », forcé de courir ainsi après les perturbateurs :

— Je vous demande un peu, disait-elle. Mais, en vérité, depuis la condamnation de Brotier, de Presle et La Villeurnoy, en germinal dernier, on pouvait bien croire pourtant que c'en était fait de tous ces complots! Je comprends la lutte à main armée, la Vendée, le Bocage, les blancs contre les bleus, tout ce que nous avons vu et — je vous le dis tout bas, capitaine, — tout ce que nous avons vu de très-près, car j'ai *chouanné*, oui, oh! je ne m'en cache pas, citoyen, j'ai *chouanné*, ce qu'on appelle *chouanner* (bon Dieu! étions-nous sots!); mais les conspirations en pleine paix, au moment où la France a besoin de repos, où la République s'installe, — car elle s'installe, et j'en suis fort aise à présent que

j'ai réfléchi, — mais tous ces tripotages de boudoirs ou de soupers, cette opposition tramée dans les *bals de victimes* où il faut pour y pouvoir valser avoir eu un parent au moins guillotiné par Sanson, fi ! oh fi ! cela est mesquin, cela est déplacé, je vais plus loin, cela est bête !

— Eh bien ! qu'avez-vous donc, Marcelle? dit tout à coup la comtesse Régine en regardant mademoiselle de Kermadio qui s'appuyait contre la croisée et livrait sa jolie tête au grand air, comme si elle eût eu peur de s'évanouir.

André devint un peu pâle à son tour et s'avança vers Marcelle; mais Favrol, s'approchant rapidement, avait pris les mains de mademoiselle de Kermadio avant lui :

— Vous êtes glacée, ma chère enfant, lui dit-il avec effusion.

Elle retira vivement ses mains et répondit d'un ton indifférent en apparence, triste au fond :

— Cela m'étonne, car j'ai la fièvre.

— Vous étiez si bien portante tout à l'heure, fit-il.

— Si vous regagniez votre chambre, dit madame de la Jarrie. Peut-être vous faut-il un peu de repos?

— C'est bien possible, répondit Marcelle. Je serai mieux dans ma chambre, en effet. Ici, j'étouffe.

Elle refusa le bras que lui tendait Favrol.

— Merci, je marcherai seule !

Puis, comme si elle n'eût point réfléchi à ce qu'elle faisait ou, comme si cette jeune fille loyale, honnête, franche, se fût invinciblement sentie attirée

vers ce jeune homme dont tout la séparait, elle lui tendit, sans rien dire, une main qu'il serra avec émotion.

Et Marcelle sortit. Elle avait dit le mot, elle étouffait. La comédie à laquelle elle assistait depuis un moment lui faisait l'effet de ces cauchemars qui vous prennent à la gorge et à la poitrine, vous oppressent et vous hantent. Cet âme franche et ce cœur droit se révoltaient, à ce spectacle de la ruse opposée à un ennemi qui combattait du moins à visage découvert. Elle avait besoin de fuir, pour ne plus entendre, pour échapper à cette obsession qui faisait naître en elle un sentiment inconnu jusqu'alors, le mépris.

Régine de la Jarrie crut devoir mettre le trouble passager de mademoiselle de Kermadio sur le compte des « nerfs. » Puis, comme si une pensée nouvelle lui arrivait tout à coup :

— Ah ! mais, La Girardière, dit-elle tout à coup en se tournant vers Favrol, si M. Lafresnaie n'est pas présent aujourd'hui au ministère de la police, comment aurons-nous l'ordre nécessaire pour qu'on nous fournisse notre escorte ? Ah ! monsieur, dit-elle avec un ton de supplication élégante, vous devriez bien, au cas où M. Lafresnaie serait forcé de s'absenter, vous charger de ce soin... Il s'agit d'une importante affaire... des sucres, des cafés... Oui, je me suis faite vendeuse de denrées coloniales tout simplement... La nécessité des temps l'exige... On se sauve comme on peut dans une tourmente... L'affaire donc est celle-ci...

Et madame de la Jarrie allait sans doute raconter à André ce qu'il savait déjà, lorsque le prétendu La Girardière interrompit Régine en disant :

— J'ai mis M. Lafresnaie au courant de nos opérations.

André, à la vérité, ne savait plus s'il devait douter ou croire ; mais un secret instinct, un sentiment profond, indéracinable, l'avertissait qu'autour de lui on ne disait point vrai, on jouait des rôles. Marcelle, seule — il le sentait bien aussi — avait été franche, tout à l'heure, en se retirant. Quant à cet homme et à cette femme, à cette comtesse de la Jarrie et à cet Hennequin, André était sûr (et il était prêt à le leur dire) que leurs paroles, leurs visages, leurs noms, tout en eux trompait et mentait.

Il en était à se demander s'il n'allait pas laisser violemment échapper cette conviction, lorsqu'on frappa légèrement à la porte du salon. Un valet entra et dit quelques mots à la comtesse.

— Le chevalier? fit alors madame de la Jarrie. Mais qu'il entre !

Et le valet s'étant retiré, André fut cette fois absolument stupéfait de voir entrer Bois-David qu'il ne s'attendait vraiment pas à rencontrer rue de Grenelle.

Le capitaine se demandait maintenant s'il ne rêvait point. Quoi ! sur un seul point de Paris, où il se rendait par aventure, il retrouvait, à la fois, et en cherchant son père, la femme qui remplissait sa pensée et l'ami dont le nom occupait son cœur ! Le

hasard tenait vraiment du prodige, et André eût pu croire à quelque combinaison habilement préparée.

En l'apercevant, Bois-David, qui venait de saluer la comtesse, ne fut pas moins surpris qu'André.

— Toi ici? dit-il avec étonnement.

Madame de la Jarrie s'empressa de couper court à toutes les explications :

— Monsieur, dit-elle, venait chez moi demander des nouvelles de son père..

Le chevalier n'insista pas, devinant que la présence d'André Lafresnaie dans le salon de la comtesse était le résultat de quelque malentendu ou de quelque manœuvre. Il détourna la conversation et l'amena sur un sujet banal, la mode ou la pièce nouvelle, et causa un moment avec Régine et Favrol, sans que le capitaine se mêlât à ces propos.

André se leva même bientôt, comme pour prendre congé de madame de la Jarrie.

— Vous partez, monsieur? fit la comtesse avec un ton de regret fort poli.

— Oui, madame, et je vous prie d'excuser tout ce que ma visite a eu de brusque, répondit André. Lorsque je suis entré dans votre hôtel, ce n'est pas vous que j'espérais y rencontrer!

— Soyez franc, capitaine, n'est-ce pas que vous ne croyiez pas rencontrer ici de vulgaires trafiquants de denrées, et que vous espériez y dénicher au contraire quelque couvée de clichyens et de *collets noirs*?

— Je vous ai dit, madame, qui je cherchais, et vous le savez.

— Oui, oui! Eh bien, rassurez-vous, citoyen héros; votre père n'est tombé dans aucun guêpier royaliste! Je suis bonne patriote, par ma foi! et même l'amie de votre directeur Barras. Soyez même certain que vous me rencontrerez au Luxembourg à quelqu'une de ses fêtes si les complots des émigrés et des prêtres réfractaires vous laissent le temps de vous y rendre. Êtes-vous rassuré?

— Parfaitement rassuré, répondit André, qui ne voulait point pousser l'enquête plus avant, certain que, cette fois, il avait échoué.

Il prit la main charmante que madame de la Jarrie lui tendait avec nonchalance, salua assez froidement le faux Hennequin, qui inclina sa haute taille, et se retirait, lorsque Bois-David demanda à la comtesse la permission d'accompagner André.

La comtesse répondit en faisant un geste qui signifiait : « Soyez prudent! » Et Bois-David eut à son tour un mouvement de tête qui voulait dire évidemment : « Pour qui me prenez-vous? Comptez sur moi! » Puis André et le chevalier s'éloignèrent, reconduits par un laquais, et, traversant le jardin, regagnèrent par la longue allée le logis où se tenaient les Morin.

— Mais comment, demanda aussitôt Bois-David, comment, diable! se fait-il que je te trouve ici?

— Ce serait à la fois assez long et très-simple à te raconter.

— Raconte donc.

— Non, plus tard. Qu'importe au surplus? Le fait est que je suis entré dans cet hôtel avec la conviction que je découvrirais un secret poursuivi et que je sors en ne sachant rien qu'une affaire bizarre — et sans doute absolument fausse — de sucres, de cafés, de droits payés à l'État, que sais-je?

— Ah! fit Bois-David, on t'a raconté la chose?...

— Tu connais donc cette opération-là?

— Est-ce que je ne connais pas tout? Oui, certes, oui, comment donc! la question des cafés? mais je suis, comme on dit dans le langage de la maison, un des *actionnaires* de l'affaire.

— Affaire commerciale ou politique? demanda brusquement André.

Bois-David se prit à sourire.

— Oh! mon cher ami, fit-il, en supposant que je fusse mêlé à tous les complots possibles et imaginables, tu admettrais bien que je n'en révélerais pas la moindre parcelle, et pas même à toi. Mais, à te dire vrai, telle qu'elle est, cette affaire, que conduit madame de la Jarrie, est purement et simplement une affaire commerciale. Je te le dis, tu peux me croire, et, si par hasard elle touchait à la politique, c'est que les tripotages politiques et commerciaux ont en somme plus d'un point de contact. Mon langage ne te paraît peut-être pas d'une clarté absolue? il est du moins d'une vérité indiscutable.

— Soit, dit André ; mais quel est cet Hennequin, que j'ai trouvé chez madame de la Jarrie?

— Hennequin? quel Hennequin?

— Hennequin de la Girardière!

— Ah! la Girardière? oui, la Girardière? Diantre, si je savais qu'il se nommât Hennequin! Eh bien! mais la Girardière, c'est la Girardière; que veux-tu que je te dise? Un brasseur d'affaires, un audacieux, un homme fort! Ah! il t'a dit son nom?...

André saisissait bien, dans les paroles du chevalier, une nuance d'étonnement ou de raillerie, mais il n'eût certes pas voulu essayer d'arracher à Bois-David son secret ou de le deviner. Il avait la pudeur de l'amitié, et il savait que, si Bois-David ne parlait point, c'est qu'en effet et en bonne conscience, il ne pouvait parler.

Les deux amis étaient arrivés d'ailleurs au logis de M. Morin, qui cette fois s'inclina devant André et lui ouvrit avec respect la petite porte donnant sur la rue.

Une fois dehors, le chevalier prit le bras du capitaine et revenant au propos interrompu :

— C'est d'ailleurs un être assez difficile à définir, ton Hennequin, dit-il. En affaires, on se sert de ce qu'on rencontre et c'est pourquoi on risque parfois de se salir les mains! Cet Hennequin serait un aventurier fieffé que je ne m'en étonnerais pas... Chez madame de la Jarrie, as-tu vu mademoiselle de Kermadio, mon cher André?

André tressaillit.

— Pourquoi me demandes-tu cela? fit-il, assez troublé.

— Parce que, si tu l'as vue, tu as pu te convaincre encore de combien de grâce cette admirable enfant est pourvue.

— Oui, dit encore André, d'un ton pénétré.

— Eh bien! cet Hennequin, ce la Girardière, l'homme aux cafés, pour l'appeler par son nom, je crois, je suis certain qu'il aime mademoiselle de Kermadio et qu'il veut l'épouser.

— Lui!

— L'affaire serait superbe et vaudrait bien celle des sucres et des denrées coloniales.

— Épouser Marcelle! répéta André d'un ton qui amena un petit rire aux lèvres de Bois-David.

— Ah! tiens, dit le chevalier, voilà déjà que tu l'appelles Marcelle, sans plus! Tu es comme tes amis les républicains, tu abolis les titres! *Marcelle!* Comme tu y vas! Bref, Marcelle ou mademoiselle de Kermadio, ce la Girardière la convoite, la courtise, et tu as un rival ou tout au moins un concurrent, mon bel amoureux.

— Qui t'a dit, encore une fois, que je fusse amoureux de mademoiselle de Kermadio?

— Et que serais-tu venu faire, rue de Grenelle, si ce n'est la revoir?

— Lorsque j'ai frappé à cette porte, sur l'honneur, je n'espérais rencontrer ni elle ni toi.

— Mais tu l'as trouvée : la fable prouve qu'il est un dieu pour ceux qui soupirent.

— Bois-David, je t'en prie, interrompit André gravement, point de raillerie. Que la vue de mademoiselle de Kermadio ait produit en moi une impression étrange et charmée, je ne la nie point. Que cette jeune fille me semble incarner en elle toutes les séductions en même temps que toutes les vertus, je l'avoue. Mais il y a loin d'un sentiment d'admiration à un sentiment d'affection et d'une vision à un espoir...

— Il y avait plus loin, pour Louis XVI, du palais de Versailles à la place de la Révolution. Excuse la comparaison ! Et si je te disais que mademoiselle de Kermadio, oui, cette fière héritière de Bretagne, m'a demandé qui tu étais, ce que tu avais fait, à qui enfin elle devait une protection dont elle te sait un gré infini?

— Elle t'a parlé de moi?

— Comme tu me parles d'elle.

— Et tu lui as dit?

— Que mon ami André Lafresnaie était un monstre, un scélérat, un jacobin, un *tape-dur,* un détestable vainqueur des ennemis de la patrie. Fie-toi à mes crayons pour ton portrait.

— Bois-David, répondit André d'un ton où la tristesse tenait au moins autant de place que la joie, mon pauvre Bois-David, tu as eu tort de me dire cela et de me reparler d'elle. Pourquoi songer à l'impossible? pourquoi entrevoir l'irréalisable? Il y a des existences dans lesquelles le devoir tient trop de place pour que le bonheur s'y puisse loger. La

mienne est de celles-là. J'ai bien le temps de songer à moi, vraiment, j'ai bien le temps d'aimer et de rêver! il me faut agir, et, lorsque tu sauras pourquoi et dans quel sens, tu ne railleras plus, même affectueusement, ton ami; tu le plaindras!

XI

LE FILS DE MARIANNE

Lorsque Bois-David et André Lafresnaie étaient sortis du salon de madame de la Jarrie, le comte de Favrol qui les regarda un moment, à travers les volets encore fermés du côté de la rue de Grenelle, s'éloigner en causant, Favrol, comme s'il eût supporté avec angoisse ou colère la présence du capitaine, laissa échapper un soupir de soulagement.

— Enfin, dit-il, voilà ce soldat parti! Du moins, puis-je vous rendre, comtesse, cette justice de reconnaître que vous dépistez bien les espions.

— Était-ce vraiment un espion? C'était pire que cela. Un espion cela se paye d'un côté et cela s'achète de l'autre. Mais cet homme a un but. Il faudra avertir Laurent Lafresnaie qu'il se tienne sur ses gardes, car il aura sur chacune de ses démarches et de ses actions l'œil de son fils.

— Il m'avait bien reconnu, dit encore Favrol. C'est en effet lui qui m'interrogea lorsqu'en Piémont, je combattais sous le nom de baron de Porly. Des fournisseurs de l'armée, gagnés par d'Entraigues, me firent glisser entre les mains des soldats qui me tenaient. Cette fois-là, j'ai bien cru que je serais fusillé sans rémission. J'avais vu coucher le soleil, je ne m'attendais plus à revoir le jour. Bah! fit-il, un peu plus tôt, un peu plus tard!...

— Comment? interrompit madame de la Jarrie, vous en êtes là, Favrol, vous, à croire que la fin de l'aventure consiste dans le peloton d'exécution? Où sont votre audace et votre confiance habituelles?

— Oh! dit Favrol, ne craignez rien; elles emplissent toujours et ma tête et mon cœur. Ces bouffées de philosophie fataliste ne sont pas fréquentes chez moi. Au contraire, je me sens plus que jamais, à cette heure, sûr du succès et avide de ce succès même. J'en ai soif. En vérité, je n'ai plus le temps d'attendre!

— C'est le mot de tous les affamés qui compromettent parfois leur œuvre en se précipitant trop tôt sur leur proie.

— Soit! mais je sens bien, et vous le sentez aussi, que le moment est venu, que le Directoire tremble sur sa base, et que, selon le mot absolument juste du comte de Puisaye, dans sa proclamation du premier janvier de cette année 1797, la République aujourd'hui s'agite « dans les convulsions de la mort. »

— Vous ai-je dit le contraire? Refusé-je d'agir?

— Non, comtesse, et vous êtes toujours cette admirable femme qui combattit si bravement à Savenay, notre Bradamante bretonne, la comtesse Régine, que les *gars* de là-bas eussent, pour gagner le paradis, suivie jusqu'en enfer. Je vous vois encore à cheval, sabre en main, la plume blanche flottant au vent comme une aile de cygne, adorablement belle et vaillante. Comment ne vous ai-je pas aimée à la folie, comtesse?

— Parce que des femmes comme moi, mon cher Favrol, se donnent tout entières à une passion unique, et qu'elles n'ont pas le temps d'être coquettes lorsque ce vaste amour dévorant, embrasé, qui se nomme l'*ambition*, s'est emparé d'elles. Aimer, être aimée, la belle chose, et comme on a tôt vu le fond de ces sentiments-là ! Je les ai éprouvés quand j'étais jeune, et j'en suis revenue comme d'un voyage à la déception. Mais ce qui ne trompe pas, c'est d'aimer la puissance, la gloire, l'intrigue, ce jeu continuel de la politique, qui devient si charmant quand on trompe et si tragique quand on lutte ; c'est de se livrer corps et âme, à ce démon de la bataille à main armée sous nos bois, à visage fardé dans nos salons ! Voilà qui est vivre, voilà qui fouette le sang, allèche l'appétit, ravive éternellement la passion ! On peut avoir soixante ans et des rides, et demeurer fidèle à l'ambition ! Et vous avez bien senti que je lui appartenais tout entière : voilà pourquoi, ambitieux vous-même, vous ne

m'avez pas aimée et n'avez même pas cherché à me plaire.

— J'eusse choisi plus mal, comtesse !

— Voyez-vous, Favrol, nous nous sommes associés : cela vaut mieux que de nous être adorés, c'est plus sûr. Notre liaison n'est pas même de l'amitié, c'est de l'intérêt. Elle est donc indissoluble !

— Je croyais que les femmes n'étaient jamais misanthropes, dit Favrol souriant.

— Je vous répondrai par un mot de madame Du Deffant : *Du temps que j'étais femme*, je ne savais pas ce que c'était que la misanthropie. Le monde et la vie m'ont tout appris. C'est la bonne école !

— En vérité, dit encore Favrol, je me croyais terriblement fort, et devant vous j'éprouve comme un sentiment de faiblesse !

— Allons donc ! Le plus redoutable de nous deux, n'est-ce pas vous ? L'homme est le maître de sa destinée, voilà le fait. Si j'eusse été un homme, moi, je serais arrivée à tout !

— Et croyez-vous, fit le comte, que nous n'arriverons à rien ?

— A quoi arriverai-je ? Le roi une fois sur le trône, que deviendrai-je, moi qui l'aurai placé sur le pavois ? Tandis que vous...

Ce nom de *roi* que madame de la Jarrie venait de prononcer ramena la pensée de Favrol vers une idée qui s'était invinciblement emparée de lui depuis la veille. Il avait salué, comme Porhouët et les autres, l'apparition inattendue de cet enfant au

regard étrange, au visage pâli, que madame de la Jarrie présentait à ses hôtes sous le nom de Louis XVII. Ému lui-même malgré son scepticisme, il n'avait pas tout d'abord essayé d'analyser cette émotion; ce qu'il y avait de saisissant et d'un peu merveilleux dans cette image soudaine du dauphin se montrant à ses défenseurs avait séduit Favrol par les côtés aventureux de sa nature; puis, lorsqu'il était revenu sur son impression première, il s'était demandé s'il n'avait pas été dupe. Il connaissait trop bien madame de la Jarrie pour ne point la croire capable de toutes les fantasmagories et de toutes les ruses. Quoi qu'elle eût fait d'ailleurs, et qu'elle eût ou non menti, la vérité est que la comédie présente était bien jouée, et cela suffisait à Favrol.

— Ce qu'il faut, c'est que je trouve mon profit dans la pièce, se disait-il. Que les personnages soient réels ou imaginaires, peu m'importe !

Il n'était pas homme cependant à garder bien longtemps un doute. Il s'était donc promis d'obtenir de madame de la Jarrie la vérité nette, entière.

Lorsque la comtesse Régine parla du *roi*, Favrol résolut donc d'aborder la question sur-le-champ :

— Comtesse, dit-il, malgré cette science désolée de la vie dont vous parliez tout à l'heure, avez-vous en moi une confiance absolue ?

— Que voulez-vous dire ? fit Régine en souriant.

— Je veux dire que si vous aviez un secret mor-

tel à confier à quelqu'un, me le confieriez-vous, à moi ?

— Franchise pour franchise, comte. Vous voulez que je vous réponde nettement ? Eh bien ! ce secret, je serais sûr que vous le garderiez si...

— Si ?

— S'il était de votre intérêt que personne ne le connût.

Favrol opposa un sourire sarcastique au mouvement de lèvres plein de raillerie de la comtesse.

— Soyez rassurée en ce cas, dit-il. Le secret que j'ai deviné ou plutôt que je vous demande de me confier, nul ne doit le connaître que vous et moi.

— Parlez donc.

— Vous ne devinez pas ce dont il s'agit ? dit Favrol.

— Non.

— Il s'agit de cet enfant, oui, de cet enfant que vous avez présenté hier à nos amis, et dont les droits doivent anéantir ceux du comte de Provence.

— Ah ! fit Régine lentement en regardant Favrol à travers ses cils baissés. La flamme féminine qui coulait ainsi entre ses paupières pénétrait le comte jusqu'au fond de l'âme. — Ah ! vraiment, il s'agit du Dauphin ?

— De lui, oui, de cet enfant inconnu qui est, dites-vous, l'enfant royal.

— En doutez-vous donc ? fit la comtesse avec ironie.

Favrol s'était levé et marchait à travers le salon. A cette question de madame de la Jarrie, il vint se planter droit devant elle, et, la regardant à son tour bien en face ;

— Eh bien ! oui, dit-il nettement, j'en doute !

— Toute cause sainte a ses incrédules, fit Régine. Voyez saint Thomas. Je vous ai pourtant donné des preuves...

— Quelles preuves ? demanda Favrol.

— Faut-il donc vous répéter encore les détails historiques d'hier, la substitution d'enfant, l'interrogatoire de celui que les envoyés de la Convention appelaient l'ex-dauphin, au besoin les témoignages des deux derniers gardiens du pauvre petit prisonnier, Gomin et Étienne Losne ! enfin tout ce qui prouve que l'enfant mort au Temple n'était pas le fils de notre roi, et que l'enfant royal est aujourd'hui sous notre garde ?

— Ainsi vous n'auriez pas hésité à conduire le Dauphin à Paris, au milieu de ses ennemis ?

— Le roi ne doit-il pas être au poste de danger ? D'ailleurs, si la République compte de nombreux défenseurs à Paris, le royalisme y a des adhérents plus nombreux encore. Bien des officiers de l'armée, Pichegru, Ramel, le club de Clichy, les émigrés, les soldats réfractaires ou déserteurs que nos amis entretiennent de leurs deniers dans la capitale, tous se lèveraient comme un seul homme pour défendre leur roi. C'est pourquoi je ne crains rien pour Sa Majesté.

— Allons, dit Favrol, je ne saurai rien, vous ne voulez rien me dire !

— Et que voulez-vous que je vous dise ? Que j'ai tout fait pour tromper mes amis, que cet enfant n'est point du sang de Louis XVI, que j'ai joué une odieuse et atroce comédie ? C'est cela que vous voulez savoir ?

— Je veux savoir la vérité.

— Je vous l'ai dite.

— Allons donc ! Elle serait trop belle. Il n'y a que les romans qui soient si consolants.

— Mon cher comte, dit madame de la Jarrie, railleuse, on ne saurait plus poliment dire à une femme qu'elle a menti.

Favrol passa brusquement sa main sur son front, la laissant retomber jusqu'à son menton, comme s'il s'essuyait le visage ; puis, avec une sorte de résolution mâle :

— Voyons, dit-il, si je me trompe, excusez-moi. Mais je sens en vous un désir si âpre de domination, de puissance, de convoitise ambitieuse que je me demande comment le hasard a mis entre vos mains un tel instrument de pouvoir : l'enfant d'un roi !

— Vous croyez donc au hasard, vous ? Je croyais que, comme moi, vous ne croyiez qu'à vous-même.

— Toujours est-il, continua Favrol en regardant madame de la Jarrie, qui se renversait sur son siége, les mains croisées derrière sa tête, dans une pose délicieuse et ironique, — toujours est-il que

je ne crois pas à ce providentiel secours, à cette délivrance bienheureuse du Dauphin, à ce rêve !

— Allez donc essayer de faire partager vos soupçons à mademoiselle de Kermadio, à Porhouët, à vos amis du club de Clichy, à tous les nôtres !

— Moi? fit Jacques. Ah ! sur ma foi ! vous me connaissez mal, comtesse. Moi? Je doute, mais j'obéis; je nie, mais je sers. Et que cet enfant soit ou non le fils d'un souverain, la belle affaire! Sa vie doit-elle assurer la richesse à la nôtre? Sa présence doit-elle être utile à nos espoirs? A son ombre pouvons-nous satisfaire nos appétits et aiguiser nos dents? Alors, fils de manant ou de prince, il est le roi! Le roi, c'est celui qui m'ouvrira, toute grande, la large existence que je veux vivre! Le roi, c'est celui qui étanchera cette soif de pouvoir qui me dévore, comme elle vous brûle.

Régine, abaissant ses mains jointes entre ses genoux, le cou tendu vers Favrol, regardait avec une sorte d'instinctive admiration, cet homme à la taille et au geste de Titan, dont les noires prunelles, maintenant incendiées, semblaient jeter des flammes. Il était vraiment beau, le geste hardi, le visage sanguin d'ordinaire, à cette heure enflammé et ardent, comme si le plaisir eût embrasé ses veines! Une sorte de puissance irrésistible, mais tout intellectuelle, entraînait vers lui cette femme pourtant maîtresse d'elle-même, et, devant cette audace superbe, cet aveu presque cynique, elle éprouva à son tour la tentation de la vérité.

— Ah! c'est ainsi? dit-elle. Eh bien! soit; tenons désormais à nous deux les fils de tout ce drame. Votre main, Favrol: vous êtes un homme!

Elle était restée femme par l'admiration instinctive de la force; sa main nerveuse serra la main robuste de Favrol, puis regardant encore fixement :

— Eh bien! dit-elle, je l'avoue, vous avez deviné. Cet enfant, c'est moi qui l'ai fait élever, loin de tous, en Bretagne. Recueilli par moi, je l'ai façonné pour le trône, comme si vraiment il fût du sang de nos rois. J'ai fait ce rêve superbe de régner par lui, d'être dans l'ombre une sorte de régente cachée, obtenant tout de cet enfant que je connais comme mon fils. Habitué de bonne heure à se croire né pour la couronne, ce petit être est pétri pour la royauté, comme s'il était né aux Tuileries. L'idée de tout pouvoir a captivé déjà cette jeune tête ardente, et — parlez ensuite des dons de la race! — si je ne l'appelais pas *monseigneur*, cet enfant me demanderait peut-être pourquoi je lui manque de respect. Ah! vous avez voulu savoir, mon cher comte? Vous voyez, j'avoue, je dis tout, je me livre; mais je n'ai pas peur, sur mon salut! que vous disiez jamais que la comtesse de la Jarrie a revêtu un enfant trouvé des habits du dauphin. Savez-vous pourquoi?

C'était maintenant au tour de Jacques de Favrol d'éprouver un sentiment involontaire d'admiration; assise et les bras croisés sur sa poitrine, parlant

en hochant la tête et en plongeant ses regards dans les yeux du comte, Régine dominait en ce moment Favrol, comme le magnétiseur domine le *sujet* qu'il contemple, et c'était un spectacle étrange que cette sorte de duel d'audace entre ces deux êtres si énergiquement trempés pour l'aventure.

— Tenez, continua Régine, vous ne vous doutez pas combien le mystère que vous exigez que j'éclaircisse pour vous doit vous causer de stupeur et, rassurez-vous, de joie aussi peut-être!

— De la joie, à moi?

— Ah! vous ne croyez pas aux romans? Un enfant royal qu'on arracherait à une prison et qu'on élèverait en le dérobant à tous les yeux, cela vous semble une impossibilité qui outrage votre superbe raison? Eh bien! en tout ceci, la vérité est plus incroyable que la fable, mon cher comte. L'enfant que vous avez vu est le fils de Marianne Porhouët!

— Marianne! s'écria Favrol, à demi épouvanté et reculant d'un pas, les yeux hagards.

— Le dauphin de France, devant qui Pierre Porhouët ployait les genoux, c'est le petit-fils de ce paysan qui ignore que sa fille morte ait jamais laissé un fils et jamais eu un amant.

— Marianne! répétait Favrol éperdu.

—Oui, dit Régine froidement, Mariane Porhouët, morte de douleur, de honte, morte d'abandon, la pauvre Marianne, que j'ai soignée, secourue, arrêtée sur la pente du suicide et dont j'avais promis, lorsqu'elle mourut, d'élever l'enfant... votre enfant,

Favrol, ajouta la comtesse avec une lenteur savante, et comme si elle eût enfoncé un couteau dans le cœur d'une victime.

Elle n'avait pas d'ailleurs besoin de chercher à faire souffrir Favrol. Après le premier moment de stupeur passé, Jacques redressa la tête d'un air de superbe confiance, et Régine vit revenir sur les lèvres du comte ce sourire d'Ajax intrépide, qui était celui de cet orgueilleux.

— A la bonne heure, dit la comtesse railleuse, vous êtes bien identique à vous-même et tel que je vous avais deviné. La seule pensée qui vous vient maintenant, c'est que, si cet enfant est votre fils, votre ambition est bien plus sûre encore d'être satisfaite. Mes compliments, Favrol; vous êtes un homme complet.

La comtesse avait lu dans cette âme comme à livre ouvert. C'était vrai. La première pensée de Favrol, après la surprise écrasante, était une pensée d'ambition. Quoi! cet enfant, ce dauphin, inventé par la ruse de l'une et accepté par la crédulité des autres, ce prétendant, qui pouvait s'asseoir avant peu sur le trône de France, c'était son fils, à lui, Favrol, l'enfant de cette Marianne qu'il avait un jour rencontrée et aimée, oubliée le lendemain, et dont il n'avait conservé qu'une mémoire vague, une image à demi effacée, le souvenir d'un fantôme? Son fils! Il avait un fils! Ce qu'il éprouvait devant cette révélation était bien facile à analyser. Aucun sentiment humain, aucun tressaillement paternel.

La satisfaction pure et simple de tenir de plus près à l'instrument vivant qui devait assurer le triomphe du complot où Laurent Lafresnaie avait sa part. Madame de la Jarrie avait raison : Jacques de Favrol était un homme complet. Pas une faiblesse. Ce coup de foudre ne le transformait point. Être père lui importait peu ; il ne voyait en tout ceci qu'une chose, qu'une espérance : *père du roi !*

A de certaines époques, l'amoncellement d'événements, le choc des drames improbables, le bouleversement général des situations amènent en même temps le trouble des cerveaux et l'effarement des consciences. Tout est possible dans le futur, parce que tout a été dans le passé. On a vu les chimères se changer en réalités, les trônes craquer, des justes tomber, des héros naître, des nations près de la mort ressaisir leur glaive et vaincre ; on a vu la boue régner, le fantastique s'animer, les vibrions de la goutte d'eau devenir géants et commander ; pourquoi ne saisirait-on pas, à son tour, le pouvoir ? Pourquoi ne monterait-on pas aussi sur les marches du trône ? Pourquoi ne ramasserait-on pas la pourpre déchirée pour la recoudre et s'en faire un manteau ? Pourquoi ne serait-on pas le *maître ?*

Favrol ne pensait plus à ce roman d'amour, à ce passé qui avait vu naître l'enfant abandonné, à cette Marianne, charmante et crédule, séduite autrefois en Bretagne. Il l'avait aimée cependant, autant qu'un tel homme peut aimer. C'était là, cette idylle armo-

ricaine, un de ses souvenirs de jeunesse, mais le temps l'avait dès longtemps couvert de son ombre. Les premiers baisers, les premières larmes, l'abandon, les prières de Marianne, les lettres qu'elle écrivait, auxquelles il répondait, toute cette douleur et cet amour du temps jadis, Jacques n'y songeait guère. Il avait cru l'enfant mort ; Porhouët, qu'il avait revu et qui ignorait tout, ne parlait jamais de Marianne. A peine, lorsqu'il y songeait par hasard, Favrol murmurait-il par contenance : Pauvre fille ! — Et voilà que l'enfant de Marianne, le sien à lui, son fils, vivait, avait grandi, allait régner ! Quel rêve !

— Où est-il? je veux le voir, dit le comte à Régine.

Elle se prit à sourire doucement :

— Patience, fit-elle toujours railleuse ; vous avez attendu de longues années, vous pouvez bien attendre un jour, ou quelques heures. L'enfant est maladif, nerveux, impressionnable. Il est de ceux que les mères enfantent dans les larmes et la honte. La fatigue ou plutôt la surexcitation de la scène d'hier a profondément agi sur ce cerveau plein de songes et de flamme, et aujourd'hui la fièvre l'a saisi. Il repose maintenant, il dort. Laissez-le à ses rêveries d'enfant, où peut-être il oublie qu'un jour il sera roi !

— Roi ! répétait machinalement Favrol.

— Je vous ai tout dit, fit Régine de la Jarrie, et maintenant, sur votre honneur, comte, nul ne

saura ce secret en ce monde, pas même cet enfant !

— Personne, répondit fermement le comte, cependant ému.

— Je prends acte de ce serment, dit la comtesse d'une voix graev.

Puis, se levant et souriant, comme lorsqu'elle causait tout à l'heure avec André :

— Au moins, dit-elle, mon cher Favrol, complimentez-moi sur mon adresse et les ressources de mon imagination. Soyez juste, Machiavel eût-il mieux fait?

— Non, dit Favrol galamment, car c'est parfait. *Vive la comtesse Régine!*

— Et *Vive le roi!* dit-elle en donnant à son sourire une étrange expression d'audace charmante et d'adorable impertinence.

Lorsque Favrol sortit de l'hôtel, il eut besoin de rassembler ses idées, comme au lendemain d'une nuit d'orgie ou après un souper.

Tout ce qu'il venait de voir et d'apprendre tourbillonnait littéralement dans sa tête. Jamais, dans ses nuits d'insomnie les plus troublées par la fièvre de l'ambition, avait-il pu concevoir une réalité plus rayonnante que celle qu'il tenait maintenant à portée de sa main? Le fils de Marianne et le sien, roi de France, assis aux Tuileries, distribuant comme à son gré l'or de la patrie? Il y avait là de quoi devenir fou. Jacques se demandait maintenant si madame de la Jarrie ne l'avait pas encore trompé, et si cet enfant était bien né de la fille de Porhouët.

— Pourquoi m'aurait-elle menti sur ce point ? se disait-il. Pour m'enchaîner plus sûrement à elle et à son œuvre, avait-elle besoin de cela? Ne suis-je pas poussé vers le même but que celui qu'elle poursuit ?

Et il voyait déjà devant lui cette fortune tant désirée, ces honneurs si difficiles à conquérir ! Quels lendemains à toutes ces journées cruelles, misérables, où il végétait à Londres, en Allemagne, où il complotait, où il risquait sa vie, en Bretagne, en Italie ! Quelle revanche ! Comme tout serait vite oublié : déboires, médiocrité, ruine, jours sans pain, nuits sans espoir, tous ces maux que la Révolution avait amenés pour lui en consommant la perte d'une fortune qu'il avait insolemment dépensée, en grand seigneur, dans les fêtes et les soupers ! Et cette vie de la vingtième année, elle allait recommencer pour lui : les filles d'Opéra, les enivrantes parties de jeu, les grandes chasses, les flatteurs autour de lui, les courtisans empressés : tout ce qu'il avait perdu, tout ce qu'il voulait retrouver à la fois, d'un seul coup !

Puis une pensée l'arrêtait soudain, comme un cerf emporté qu'une balle couche à terre. Il songeait à Marcelle, et il se sentait, avec une certaine colère, mordu au cœur par un amour plus puissant qu'il n'eût voulu sans doute. Épouser Marcelle, disposer de la fortune des Kermadio : être à la fois riche et heureux par elle, ce désir le torturait autant que l'ambition elle-même. Jamais Favrol ne

s'était senti aussi profondément remué et *pris*, comme il disait, par aucune femme. Il avait trop souvent aimé pour aimer vraiment; mais, cette fois, le regard, la voix, le charme de Marcelle, avaient sur lui, sur cet homme fort qui brisait les obstacles au lieu de les franchir, un pouvoir qu'il subissait, mais dont se révoltait son orgueil.

Il se méprisait un peu lui-même en se sentant — qui l'eût dit? — jaloux, jaloux d'André Lafresnaie, dont les regards avaient osé se lever, attendris, sur Marcelle, en même temps qu'ils se braquaient, presque menaçants, sur Favrol lui-même.

— Ah! celui-là, par exemple, pensait le comte, qu'il n'essaye point d'entraver ma marche, qu'il ne tente ni de deviner notre œuvre politique ni de me disputer l'amour de Marcelle: dans l'un et l'autre cas, je serais sans pitié, je l'écraserais!

Et c'est ainsi que le comte Jacques de Favrol, l'homme d'action, passa une partie de la journée à rêver.

XII

PACTE D'ALLIANCE

André avait rapporté de l'expédition qu'il venait de tenter vers la rue de Grenelle un sentiment plus attristé que celui qui emplissait son cœur, lorsque, la veille, il avait suivi son père jusqu'au seuil mystérieux de l'hôtel de madame de la Jarrie. Le capitaine était loin d'être dupe des paroles de ce la Girardière et il n'attachait aucune créance à cette affaire de sucres et de cafés, inventée à plaisir pour donner le change aux limiers de police. Quel que fût le véritable nom du citoyen Hennequin de la Girardière, André était avec raison persuadé que cet homme était, à Paris, un des agents du comte d'Entraigues, arrêté à Venise par André lui-même, et qu'il remplissait quelque fonction secrète, comme celle de *commissaire royal*, à la façon de la Villeurnoy.

Peu de temps auparavant, en effet, le Directoire avait été directement menacé par un complot, déjoué dans les premiers jours de nivôse, le 2 février, grâce au citoyen Malo, chef d'escadron commandant le 21e régiment de dragons, et à Ramel, com-

mandant la garde du corps législatif, ce même Ramel à qui Augereau devait arracher ses épaulettes, lors du 18 fructidor. Brotier, Duverne de Presle, Poly et la Villeurnoy, agissant au nom de Louis XVIII, avaient rêvé de s'emparer des pouvoirs publics, de substituer la royauté à la république, et, pour ces faits, avaient été condamnés, le 17 germinal, à la peine de mort par le conseil militaire, qui, usant de la faculté à lui accordée par la loi du 4 nivôse an IV, avait commué cette peine, pour Brotier et Duverne de Presle à dix années de réclusion, pour la Villeurnoy, à une année, et pour Poly à cinq années de réclusion. Paris était encore sous le coup de l'émotion causée par ce procès et on prétendait que les faubourgs étaient activement *travaillés* par de nouveaux *commissaires royaux*, alliés au club monarchiste de Clichy, aux muscadins, aux collets noirs, aux prêtres réfractaires, aux chouans déguisés, aux *chauffeurs* des campagnes, et à quelques officiers des états-majors et fonctionnaires du pouvoir, dont on répétait les noms tout bas.

André était donc certain que cet Hennequin conspirait et conspirait avec son père. Le foyer du complot était cet hôtel de madame de la Jarrie et mademoiselle de Kermadio y avait son rôle. Lequel? André cherchait à deviner et ne faisait que des conjectures. Toujours est-il qu'il pouvait maintenant sans crainte d'être démenti, se présenter devant Laurent Lafresnaie et lui dire : « Je tiens les

premiers fils de votre intrigue ; voulez-vous, je vous en conjure encore une fois, vous arrêter avant qu'il ne soit trop tard? » Mais André connaissait son père ; il savait quelle volonté de fer logeait sous ce crâne breton. M. Lafresnaie eût plutôt donné sa vie que de reculer d'un pas.

— Je n'aurai d'action sur lui, songeait André, qu'en le désarmant par mon sacrifice ou en le fléchissant par l'affection.

André avait alors pensé — comment n'y avait-il pas songé plus tôt? — à cette femme que M. Lafresnaie aimait de toute son âme, de toute la chaleur qui restait en lui, en cette âme aigrie par la déception, de tout ce qu'il gardait de flamme mal éteinte. Ce nom était venu à la pensée d'André : *Jeanne!* Oui, sans nul doute, c'était par Jeanne, et par Jeanne seule peut-être qu'on pouvait avoir raison de Lafresnaie. Elle était pour lui tout ce que la vie gardait encore, hors de l'ambition, de caresse et d'amour. Sans en être jaloux, mais en éprouvant pourtant un certain sentiment de tristesse, André voyait bien que, dans le cœur de son père, l'affection du fils pesait moins que l'amour de l'épouse. Laurent Lafresnaie, cet homme aux veines en quelque sorte refroidies par l'amertume des expériences successives plus encore que par les années, retrouvait en présence de Jeanne, des émotions presque juvéniles, des tendresses qu'on n'eût pu soupçonner dans cette nature grave et froide.

— C'est par elle que je pourrai tout, se dit An-

dré, et, le soir même, certain que de ce côté il allait rencontrer le salut de son père, il résolut de parler à Jeanne.

La veille, Jacques de Favrol, en quittant Madame Lafresnaie, avait formellement promis qu'il reviendrait bientôt, le lendemain même; et durant toute cette journée, la jeune femme avait attendu en vain, s'inquiétant, se demandant pourquoi Favrol ne reparaissait point. Patiente et se contentant de rêver à lui lorsqu'elle le savait loin de Paris, elle se sentait énervée et comme frissonnante d'une instinctive terreur depuis qu'elle l'avait vu à Paris. Tant de dangers en effet l'entouraient! Emigré, proscrit, sa tête était mise à prix. On avait fusillé, au camp de Grenelle, des gens moins compromis que lui. L'imagination ardente de Jeanne s'échauffait encore davantage à l'idée des périls que courait Jacques. Elle le voyait, par la pensée, arrêté, jugé, condamné déjà.

— C'est une folie de ne pouvoir maîtriser ses terreurs, se disait-elle.

Et, quoi qu'elle en eût, pendant cette longue journée, tandis que Favrol obtenait de madame de la Jarrie la révélation du secret qui entourait le faux dauphin, Jeanne sentait rouler dans sa tête mille idées disparates, effrayantes, mais pas une fois l'idée ne lui vint que Favrol pouvait la tromper et en aimer une autre.

Il avait cependant, durant l'entretien de la veille, paru bien contraint, parfois embarrassé, mais

Jeanne mettait naïvement l'embarras et la contrainte sur le compte des préoccupations politiques et des dangers courus, de ces mortels dangers qui lui rendaient plus cher cet amant et, aux yeux de cette femme, excusaient en partie sa propre faute. Il était si malheureux ! Elle avait d'ailleurs foi en lui, une foi complète, absolue. Elle croyait, elle était certaine qu'il s'était donné tout entier, comme elle s'était donnée, et pour ne plus se reprendre. Son inquiétude était donc non de la jalousie, mais de la terreur.

La journée, puis la soirée avaient ainsi passé, et la nuit était venue. Jeanne maintenant se tenait à sa fenêtre ouverte, assise et regardant vaguement et sans voir, la perspective des quais, à peine éclairés, et la silhouette des maisons étroites et hautes, pressées les unes contre les autres, et dont les toits d'inégale hauteur et les cheminées se détachaient nettement sur le ciel d'un bleu tendre, où brillaient les premières étoiles. La nuit n'était pas sombre, et l'on apercevait, allant et venant, les passants, dont les voix montaient comme un murmure sourd jusqu'à la fenêtre où la jeune femme était accoudée. Parfois un refrain éclatait et se perdait au loin, couplet de la pièce à la mode, refrain de guerre comme le *Chant du départ*, ou vaudeville de la réaction, comme le *Réveil du peuple*. Jeanne n'entendait rien et continuait à songer.

Comme elle se sentait isolée et perdue dans ce

grand Paris, tout plein de vie sous ce ciel d'été, dont la chaleur grisait! Le ministre avait fait demander Laurent Lafresnaie, et par hasard le secrétaire général travaillait avec le citoyen Cochon. Jeanne était donc seule et libre : elle eût certes couru au logis où était descendu Favrol, si elle l'eût connu. Puis la pensée lui venait qu'elle l'eût compromis sans doute, et peut-être fait découvrir, en agissant ainsi, et cette idée fixe de l'arrestation de Jacques s'emparait de nouveau et plus étroitement de son cerveau.

Elle rêvait ainsi, laissant près d'elle, sous la lampe, un ouvrage inachevé, lorsqu'on frappa doucement à la porte, et, croyant que c'était sa femme de chambre, elle demanda :

— C'est vous, Églé ?

On ne répondit pas tout de suite, et Jeanne se leva brusquement, se disant tout bas : C'est lui! Elle fit quelques pas vers la porte qui s'ouvrit : ce n'était pas Favrol, c'était André, André pâle, soucieux, plus sombre encore que de coutume, et qui salua Jeanne d'une voix triste.

— Bonsoir, mon ami, dit-elle doucement, toute déçue.

Elle fit signe au capitaine de s'asseoir, et prenant un ton d'enjouement factice :

— Eh bien, dit-elle encore, vous voici donc! On vous croirait vraiment toujours en Italie! Vous n'avez point reparu ici depuis hier, et votre chambre est demeurée close.

— J'ai passé la nuit à l'état-major.

— Avez-vous vu votre père ce matin?

— Non.

Jeanne se contraignit pour essayer de rire un peu :

— Allons, allons, fit-elle, j'en reviens à répéter ce que j'ai dit déjà : vous êtes lugubre comme un amoureux, mon cher André. Vous avez conquis l'Italie, mais vous avez été conquis par une Italienne!

— Encore une fois, non, Jeanne, répondit André avec cette gravité qui donnait tant de caractère à son beau et sympathique visage. Il s'agit bien d'amour pour moi, et quand toute ma jeunesse étouffée jusqu'ici, quand tout ce que j'amasse en moi de trésors d'affection pour la femme inconnue ou rencontrée que j'aimerai, se révolterait tout à coup et éclaterait, aurais-je vraiment le droit et le temps de donner ma vie à cette femme? Croyez-moi, Jeanne, j'ai d'autres soucis que ceux-là!

— Vous, mon cher André? fit Jeanne, attirée par la loyauté de cette nature et touchée par l'expression profonde de tristesse que le jeune homme avait donnée à ses paroles; mais, si quelque douleur vous frappe réellement, pourquoi ne vous appuyez-vous pas sur ceux qui vous aiment? Vous êtes si froid et si retenu avec moi depuis votre retour, que j'hésiterais à réclamer une confidence si vous ne me paraissiez point frappé si vivement. Sachez bien que je n'ai rien de frivole, mon pauvre André, et que je suis capable de comprendre une

souffrance. D'ailleurs, fit-elle avec un adorable sourire, que vous le regrettiez ou non, je suis un peu votre mère, une mère de vingt-quatre ans, hélas! et qui aurait peut-être besoin elle-même des leçons de son fils.

— Vous êtes bien telle que je m'attendais à vous rencontrer, ma chère Jeanne, dit André. En effet, j'ai besoin de vous, grandement besoin, non pour moi, mais pour un être qui nous est cher à l'un et à l'autre.

— Votre père? demanda Jeanne vivement.

André inclina la tête sans dire un mot.

—Est-ce qu'un danger quelconque menace M. Lafresnaie? demanda encore Jeanne.

— Oui, répondit André, et un grand danger.

— Lequel? mais lequel donc? et puis-je le conjurer? Dites, dites vite, André.

— A cette heure-ci, dit André gravement, mon père joue sa tête.

— Lafresnaie!

— Il conspire. Oui, Jeanne, ce pouvoir qu'il a reçu du Directoire, il se dispose à le retourner contre le Directoire lui-même!

— Qu'est-ce que vous me dites là? fit-elle éperdue. Est-ce que c'est possible? Lafresnaie, lui?... Je n'entends rien à la politique, et tout ce qui vous attire de ce côté-là me fait peur. Au profit de qui, avec qui, votre père conspire-t-il?

— Au profit du roi, avec des émigrés suspects récemment venus à Paris.

Jeanne hochait la tête maintenant, comme quelqu'un qui comprend tout à coup une chose mystérieuse et qui lui échappait jusqu'ici. Ces visites cachées de Favrol, ces entretiens secrets, ces rapports constants, qui l'étonnaient et l'inquiétaient, lui étaient expliqués brusquement. Quel étrange destin ! Une même cause unissait, un même but attirait son époux et son amant.

— Qui vous a appris tout cela, André ? demanda-t-elle, tremblant déjà qu'il ne fût sur la piste de Favrol.

— Le hasard d'une mission militaire. Le chef de la conjuration permanente contre la République était en Italie, à Venise, et c'est par moi que le général Bonaparte l'a fait arrêter. Ses papiers m'ont tout appris. Et ce secret, que je tiens seul dans mes mains et que je vous confie, ce secret qui fait d'un fils le juge de son père, je l'ai révélé hier nettement, en toute franchise, à votre mari.

— A Lafresnaie ? Et qu'a-t-il dit ?

— Eh ! fit André avec amertume, vous savez bien qu'une menace ou un danger ne peut rien pour l'arrêter. Il m'a seulement défié — quelle folie ! — d'aller le dénoncer, de le livrer à des bourreaux !

— Vous ? dit Jeanne avec effroi.

— Il sait bien encore, continua le capitaine, que je suis de ceux qui se sacrifient et non de ceux qui dénoncent ! Ah ! s'il ne fallait que donner ma vie pour sauver son honneur ! Mais comment, où

quand ? Autant de questions sans réponses. Pourrai-je seul déjouer ce complot ? Pourrai-je me livrer moi-même pour assurer sa rançon ? Quelle issue y a-t-il à une situation pareille ? J'ai cherché depuis hier ; j'ai trouvé mille combinaisons folles, impossibles. Une seule m'est apparue claire et vraie. Je n'ai plus, je le vois bien, aucun pouvoir sur mon père. Sa vie passée est oubliée par lui. Son existence nouvelle date de vous... Et voilà mon espoir : ce que je n'ai pu obtenir, Jeanne, vous l'obtiendrez ; c'est vous qui empêcherez mon père de se perdre.

— Moi ?

— Il n'y a que vous, Jeanne, qui puissiez le détourner d'une pareille entreprise.

— Moi ! répétait Jeanne avec effroi et comme si cette confiance qu'avait André dans l'amour de Lafresnaie pour sa femme eût fait honte à la coupable.

— N'hésitez pas, ne tardez pas ; votre voix seule est toute-puissante sur son cœur. Il faut le sauver. Qu'il n'écoute pas son fils, soit ; mais vous, il vous croira. Et c'est à vous, Jeanne, que nous devrons de l'avoir arraché à ces complots, où il joue sa vie et, ce qui est plus encore, sa renommée d'homme d'honneur !

— Vous avez raison, vous avez raison, André, répétait Jeanne machinalement... Il faut le sauver... Vous avez bien fait de compter sur moi... de me tout dire... Je suis digne de votre franchise,

André... Moi aussi, pour que ce nom de Lafresnaie demeure honoré, je donnerais ma vie. Vous me croyez, n'est-ce pas ?

— Vous êtes une honnête femme, Jeanne, répondit André. Sauvez votre époux !

Puis avec une sorte de rage :

— Ah ! quand je pense que lui, lui, mon père, lui, que je respectais comme le serviteur fervent de cette République à qui mon sang est dû, quand je pense qu'il est entouré d'intrigants vils, de trafiquants infâmes, de maquignons politiques qui vendraient la patrie comme ils débitent, disent-ils, leurs sucres et leurs cannelles ! Quelle honte !

Il marchait à grands pas, et son ombre s'allongeait sur le tapis ; Jeanne le regardait passer et repasser devant la lampe. A chaque parole, un sanglot qu'il étouffait lui montait à la gorge. Toute sa loyauté se révoltait, et la jeune femme ne pouvait s'empêcher de se dire combien celui-là du moins était honnête et pur.

Les insultes dont il couvrait les complices de Lafresnaie avaient d'ailleurs frappé au cœur Jeanne, qui songeait à Favrol.

— Les connaissez-vous donc, ceux dont vous parlez ? demanda-t-elle, poussée par un secret instinct, et avec une angoisse profonde.

— J'en connais un seul, et je juge les autres d'après lui, dit André.

— Un seul ? et quel est celui-là ?

— Un aventurier, un intrigant, un homme dont

le visage, j'en jurerais, ne m'est pas inconnu et que j'ai rencontré déjà dans les rangs de nos ennemis, un de ces chercheurs de hasard et de ces affamés qui ruineraient la France pour satisfaire leurs ambitions, un être audacieux, insolent, fier d'une beauté sur laquelle il semble vouloir baser sa fortune, et qui, tout en complotant contre la République, conspire pour son bonheur personnel, car il convoite la fortune autant que les charmes d'une pauvre fille qu'on a jetée, je ne sais comment, dans ce milieu d'intrigues et de vilenies !

Tandis que le capitaine parlait, Jeanne se sentait comme prise à la gorge et devenue toute tremblante. Chaque mot prononcé par André la frappait au cœur, chaque injure adressée à cet inconnu la frappait au visage. Il lui semblait que c'était Favrol que voulait désigner le jeune homme. Un émigré, un audacieux ! Elle écoutait, haletante, prête à arrêter sur les lèvres d'André les phrases virulentes; puis, tout à coup, lorsque le jeune homme parla de cette *pauvre fille* convoitée, courtisée par l'inconnu, Jeanne Lafresnaie recula d'un pas et porta brusquement ses mains à sa poitrine. Elle avait ressenti une de ces sensations particulières, dit-on, à l'anévrisme; elle crut qu'elle allait s'évanouir, un frisson lui parcourut tout le corps, et ses yeux, cernés soudain, jetèrent une flamme fiévreuse.

L'abat-jour baissé de la lampe à tringle ne permettait pas à André de voir cette brusque décomposition du visage de Jeanne.

Il se fit un silence, pendant lequel on n'entendit qu'un bruit lointain de chants entrant par la fenêtre ouverte. Jeanne s'était remise un peu, surmontant, dominant son émotion, espérant d'ailleurs qu'il ne s'agissait point de Favrol. Il y a tant de conjurés dans un complot !

Elle rendit sa voix assurée, et lentement, pour qu'un brusque sanglot ne lui coupât point la parole :

— Et cet homme, André, demanda-t-elle, savez-vous son nom?

— Son nom? fit-il avec un rire amer, son nom? Je ne connais que son nom de guerre, un nom de comédie, la Girardière, Hennequin, que sais-je? Quant à son vrai nom, il le cache.

Jeanne crut, cette fois, qu'elle allait vraiment perdre connaissance. Elle s'appuya d'une main crispée contre une console dont ses doigts fiévreux réchauffaient le marbre.

— Lui! murmura-t-elle d'une voix étouffée que le capitaine n'entendit pas, lui !...

Elle revoyait soudain, elle relisait maintenant, mais comme s'ils avaient été écrits en traits de feu, ces mots tracés par Favrol sur le papier qu'il avait fait passer à Laurent Lafresnaie : *Le citoyen Hennequin demande à vous parler*. Et ce nom, ce même nom d'Hennequin, ce pseudonyme de Favrol, elle le retrouvait sur les lèvres d'André ! Comment douter? Comment n'être pas convaincue? La malheureuse Jeanne, tandis que le fils de Lafresnaie

continuait à arpenter la chambre, souffrait une de ces tortures dont le souvenir ne peut être effacé même par des années de bonheur.

Alors elle voulut tout savoir, et le nom de la jeune fille que cet Hennequin aimait, et comme il lui parlait, et de quels regards il la couvrait! Elle voulut qu'on lui décrivît le visage, les yeux, les sourires de cet homme, et André, avec la précision d'un homme qui hait, peignit, traits par traits, à la pauvre femme le visage de celui qu'elle aimait. Elle éprouvait une âpre, une amère, une sinistre joie à entendre tout cela, à se répéter tout bas qu'elle avait été dupe, et que cet homme mentait, et qu'il en aimait une autre, et qu'il était un lâche! Sotte qui se fiait et perverse qui se donnait à lui! Mais, si André s'était trompé, s'il ne courtisait point mademoiselle de Kermadio, si ce n'était là que politesse et galanterie? Non, mademoiselle de Kermadio était riche, Jacques de Favrol était ambitieux. André avait raison. Et Jeanne, avec une fureur concentrée, pleine de souffrance et d'amour, se répétait à elle-même, tout bas :

— Le lâche! le lâche! le lâche!

Tout à coup, elle se redressa, abandonna la console contre laquelle elle s'appuyait, alla droit à André, et, le regardant dans la pénombre avec ses yeux agrandis :

— André, dit-elle d'une voix vibrante, vous qui savez tout, voulez-vous apprendre quelque chose? Eh bien! cet Hennequin, ce la Girardière, cet in-

connu, je le connais, moi, et je sais son nom! Je peux le faire arrêter, je peux le faire fusiller. C'est vrai, c'est un émigré, c'est un traître; il s'est battu contre vous, il a servi Condé; c'est l'homme que la police traque depuis deux ans, c'est le comte de Favrol!

— Favrol! dit André, l'âme damnée, la doublure de d'Entraigues? J'aurais dû m'en douter.

— Et maintenant, ajouta Jeanne avec un geste que nulle comédienne n'eût rendu si poignant et qui voulait dire: *Je vous l'abandonne, faites-en ce que vous voudrez*, maintenant vous savez quel parti prendre.

Elle oubliait que le capitaine n'était ni un juge ni un justicier.

— Non, répondit André, je ne sais qu'une chose, c'est que, puisque c'est là le comte de Favrol, Favrol est le complice de mon père, et qu'il faut avant tout que vous arrachiez mon père à ce complot.

— Oui, s'écria Jeanne, oui, c'est cela, vous avez raison!

Situation étrange, elle allait disputer son mari à celui qui l'avait arrachée à son époux.

— Vous me jurez, Jeanne, que toute votre âme et toute votre intelligence seront employées à cela: sauver mon père?

— Je vous le jure, dit-elle avec la conviction ardente d'un être sans réflexion et que la passion entraîne comme un vent violent.

— Jeanne, ajouta André en lui tendant la main, lorsque vous me demanderez quoi que ce soit au monde, je vous répondrai: Me voici!

Elle prit cette main tendue, et André sentit entre ses doigts comme l'impression d'un fer chaud ; Jeanne avait une fièvre terrible.

— Calmez-vous, lui dit-il doucement; certes le danger est grand, mais, pour le conjurer, il faut être calme, Jeanne. Reposez-vous, et demain, ah ! demain, sauvez-le !

Il sortit, et Jeanne, qui étouffait depuis un instant, se laissa aller sur le rebord de la fenêtre et, à demi étendue sur le parquet, les bras sur l'appui, tandis que le vent tiède de cette nuit d'été soulevait ses cheveux, elle se prit à pleurer longuement, amèrement, son corps secoué par des soubresauts nerveux, tandis que, par une ironie bizarre, un passant en belle humeur, chantait à haute voix, sur le quai, le vaudeville final de la comédie de Picard, la *Perruque blonde* :

Ah ! comme on trompe dans ce monde!

XIII

L'AMANT.

Jeanne passa la nuit qui suivit dans une fièvre atroce, debout, écrivant à Favrol, déchirant ses let-

tres, les recommençant, pleurant parfois avec rage et se méprisant de pleurer. Le jour la surprit ainsi, accablée et réellement malade. Elle se coucha, et la fatigue qui l'écrasait lui donna le sommeil et le repos. Elle dormit même fort tard. M. Lafresnaie, inquiet, la fit éveiller par la femme de chambre. Jeanne se leva, rassemblant ses esprits comme après quelques heures de délire. Elle ne se souvenait qu'à demi de l'affreuse souffrance de la veille. Certaines douleurs sont si profondes qu'on doute parfois de leur réalité, et qu'on voudrait mettre sur le compte du rêve ce qu'il faut porter au compte de la vie. Jeanne la retrouva trop tôt et tout entière, l'implacable vérité. Vainement Laurent Lafresnaie essaya-t-il de chasser le nuage qu'il voyait passer sur le front de la jeune femme ; il était lui-même préoccupé, sombre, et le déjeuner du matin fut pris en silence. Ni Jeanne ni Laurent ne firent remarquer l'absence d'André. L'un et l'autre savaient trop bien maintenant pourquoi André n'était pas là.

Jeanne, lasse et mourante, n'eut même pas la pensée de tenir sur-le-champ sa promesse et d'essayer de détourner Lafresnaie de ses projets. Elle voulut attendre une occasion plus favorable, une heure plus propice. Pour le moment, la malheureuse n'avait qu'une pensée, revoir Jacques, lui parler et l'accabler de sa colère. Ce sentiment de révolte l'emplissait tout entière; elle n'avait pas même, en regardant son mari, cet habituel senti-

ment de remords qui la faisait paraître triste parfois. La seule pensée qui lui vint à l'esprit était celle-ci : « Il en aime une autre ! » Cette idée lui brûlait le cœur.

Elle était agitée pourtant d'un autre sentiment, un sentiment de crainte. Elle redoutait que Favrol demeurât plus longtemps absent. Elle avait hâte de le voir. Il lui prenait des tentations folles de demander à Lafresnaie si le comte reparaîtrait bientôt.

Sur ce point, Jeanne Lafresnaie fut d'ailleurs satisfaite. Le comte de Favrol vint ce jour-là lui rendre la visite promise pour la veille.

Après avoir échangé quelques paroles avec Laurent, il lui demanda la permission de saluer Jeanne.

— Elle est dans son appartement, dit le mari.

Favrol se fit annoncer chez Jeanne. Lorsqu'il entra, il la trouva pâle, les yeux toujours ardents de fièvre, et quelque chose d'amer et de douloureux sur les lèvres. Il s'avança et, sans dire un mot, en silence, il voulut lui prendre la main ; mais elle la retira d'un mouvement brusque, presque avec effroi.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Jacques tout bas.

— Oh ! fit Jeanne, vous le saurez, vous allez le savoir à l'instant !

Elle avait élevé la voix, si bien que Favrol lui fit observer que la femme de chambre, n'étant pas loin, pouvait tout entendre et que M. Lafresnaie n'avait point quitté l'hôtel.

— Je le sais, répliqua Jeanne froidement.

Elle prit soudain un autre ton plus calme et dit :

— Ce n'est pas pour moi, qui ne crains plus rien, mais c'est pour vous et pour... *lui*.

Puis montrant un siége à Favrol.

— Mettez-vous là, dit-elle, et regardez-moi bien en face... oui, là, dans les prunelles... Vous en aimez donc une autre, Jacques, maintenant ?

Favrol tressaillit et devint malgré lui livide ; la brusquerie d'une telle attaque l'étonnait.

— Comment, balbutia-t-il..., moi ? Et qui vous a dit ?...

— C'est une façon de répondre qu'on ne m'a point trompée, cette réponse-là, dit Jeanne.

— Je vous jure...

— Ah ! ne jure pas, ne mens pas ; j'aimerais mieux t'entendre tout avouer, sache-le bien ! Je ne veux pas que tu sois deux fois vil !

— Jeanne, en vérité...

— Veux-tu que je te dise le nom de celle dont tu ambitionnes la main, la fortune peut-être ? Veux-tu que je te dise où tu la vois, où tu la courtises ? Veux-tu que je te prouve que je sais tout ?

— Il n'y a qu'un seul homme qui ait pu vous mentir ainsi, dit Favrol avec colère.

Jeanne se mit à rire d'un petit rire nerveux et déchirant.

— Et cet homme-là, dit-elle, tu vas le nommer à ton tour, comme pour me prouver, puisque tu le devines si bien, qu'il avait dit la vérité ! Mais, que

ce soit lui ou un autre qui m'ait tout dit, l'important est que je sais tout, et que tes tristesses auprès de moi, tes absences, ce je ne sais quoi d'ennuyé que je devinais en toi et que je mettais, niaise que j'étais! sur le compte de tes soucis politiques, tout m'est expliqué à la fois. Parbleu! pourquoi aurais-tu quelque hâte de me revoir? Pourquoi serais-tu venu hier? Pourquoi retrouverais-je en toi l'homme d'autrefois, le charmeur qui mentait si habilement, l'amoureux qui m'aimait tant, disait-il, qu'il m'adorait à mourir pour moi? Pourquoi? à quoi bon? puisque tu ne m'aimes plus!

— Jeanne, dit Favrol, qui s'était bien vite remis de son émotion première, et se retrouvait lui-même sceptique et fort, capable de dissimuler encore et de convaincre Jeanne, — à mon tour, je vous demanderai pourquoi vous osez dire que je ne vous aime plus?

— Vous!

— Oui, moi, chère enfant, qui n'ai jamais cessé de vous trouver la plus adorable et la plus séduisante des femmes!

Il lui avait pris la main, et, assis près d'elle, il regardait les doigts effilés et les jolis ongles roses de Jeanne, et de temps à autre y posait ses lèvres, sans qu'elle en sentît le contact. Elle le contemplait maintenant sans dire un mot, plongeant son âme, en quelque sorte, dans les grands yeux sombres de Jacques, comme pour y deviner le secret tout entier de cet homme.

— Que diable! dit-il encore, ne peut-on, comme vous le dites fort bien, courtiser une femme et en aimer une autre?

Ces mots et le ton élégamment railleur dont ils furent prononcés ramenèrent Jeanne, un moment oublieuse de sa souffrance, à sa colère première:

— C'est vous qui me dites cela, Jacques, fit-elle, avec une sorte d'horreur, vous?..,

— Moi, chère enfant, qui ne veux pas vous abuser, puisque vous prisez tant la franchise, et qui vous avoue qu'en effet... l'âge venant... et la réflexion avec lui... puis les nécessités de la politique...

— Il était bien question de politique lorsque vous me juriez que vous m'aimiez, que cet amour ardent durerait toujours! Et quand me répétiez-vous cela? Il y a deux jours! Deux jours! Mais quel homme êtes-vous donc?

— Un homme comme tous les autres, simplement; un homme qui interroge ses tempes et qui y trouve des cheveux blancs. Croyez-vous que je rêve un mariage d'amour puisque je vous aime, vous, et que je n'aime que vous? Je songe à ce que les bons bourgeois appellent un établissement solide, et, après avoir savouré délicieusement, au galop de la vie, les séductions du présent, je pense un peu aux refuges de l'avenir!

Jeanne se mit encore à rire, de ce même rire strident de tout à l'heure :

— Ah! oui, dit-elle, l'avenir? C'est vrai, voilà

votre mot à tous! L'avenir? Il fallait y songer auparavant, mon cher comte. L'avenir! Est-ce que j'y pensais, moi, lorsque je me donnais à vous sans réflexion, sans calcul, presque sans remords, hélas! Votre avenir? Eh bien, et le mien? Croyez-vous qu'il soit riant; un avenir de honte, de larmes, de douleur parce que j'aurai trompé, de rage parce que j'aurai été trahie!

— Jeanne, mais, sur ma foi! vous prenez tout au tragique! Vous êtes une enfant!

— Je suis une folle et une misérable de vous avoir écoutée!

Elle avait jeté ces mots comme on jetterait un cri, et maintenant, à demi tombée sur un fauteuil, elle tenait son mouchoir entre ses dents et le mordillait en hochant la tête.

— Vous voulez décidément que votre mari nous entende? dit Favrol.

— Ah! qu'il m'entende et me tue, répondit-elle. Je l'ai bien mérité!

Le comte laissa involontairement échapper un mouvement de mécontentement :

— Vous êtes insupportable! dit-il. La vie n'est une tragédie que si on le veut bien. Qu'y a-t-il de si épouvantable en tout ceci? Vous m'avez plu, je vous l'ai dit; vous m'avez rendu le plus heureux des hommes, et je serais effroyablement ingrat si je l'oubliais; je vous répète que je vous aime encore, et vous voulez aller présenter votre poitrine au poignard de votre époux? Quelle Romaine! On

ne vit donc pas impunément auprès de républicains, puisqu'on en gagne les austères vertus!

— Jacques, dit brusquement la femme de Laurent Lafresnaie en se redressant tout à coup, je vous défends un tel persiflage! Que parlez-vous de vertus républicaines, vous qui avez entraîné, — où? je n'en sais rien! — mon mari...

— Lafresnaie?... Ah! sur mon âme!...

— Je vous ai dit que je savais tout! fit Jeanne avec éclat.

— Et cela me prouve, répondit froidement le comte, que le capitaine André Lafresnaie en sait trop!

— Vous voyez bien qu'il avait deviné, dit-elle, puisque vous le nommez vous-même!

— Il faudrait que je fusse un triple sot, répliqua Jacques en regardant Jeanne avec un sourire presque narquois, pour ne pas connaître le secret de la comédie qui se joue ici. A quoi servent ces scènes de jalousie, ma chère? Votre orgueil et votre amour-propre de femme sont blessés parce que j'épouse — sans l'aimer, vous dis-je! — l'héritière d'un grand nom? Mais, s'il ne vous convient pas de croire à la sincérité de mes paroles, si vous ne voulez pas entendre raison, si vous ne croyez pas que, marié, je puisse vous aimer encore, comme vous m'aimez, dites-vous, tout en portant le nom de Lafresnaie, il ne tient qu'à vous d'en finir dès aujourd'hui. Tudieu! je perdrai, je l'avoue, la plus délicieuse des maîtresses — vous êtes un ange; —

mais vous y gagnerez de m'oublier, et, jolie comme vous l'êtes, de vous consoler peut-être plus rapidement que moi !

Depuis qu'André lui avait révélé la trahison de Favrol, Jeanne s'attendait à tout, excepté à cette sorte d'insolence élégante qu'elle rencontrait chez son amant. Elle avait pensé qu'il allait mentir, nier, tromper, essayer de reconquérir la crédulité d'une femme facile à convaincre comme toutes celles qui aiment ; mais elle n'eût jamais cru qu'il allait, de cette façon cynique et hautaine, se parer, pour ainsi dire, de sa fourberie.

La fierté de Jeanne se révoltait d'ailleurs, et bouillonnait en entendant les paroles du comte ; elle le laissait parler pour savoir au juste jusqu'à quelle limite il pousserait l'audace.

Quand il eut fini, elle le regarda avec une sorte d'étonnement, et lui dit en s'efforçant de rester calme :

— Vous ne me comprenez pas décidément. Vous croyez que vous avez eu affaire avec moi à une de ces femmes qui prennent l'amour comme un caprice, et qui, donnant à la passion à peine une parcelle de leur cœur, peuvent le lendemain reprendre ce qui leur en reste, et l'offrir ensuite à un caprice nouveau ? Vous ne m'avez donc pas étudiée un seul jour, un seul instant ? Nous ne me connaissez donc pas ? Vous avez donc cru que tout ce que je vous disais lorsque je vous jurais que ma vie entière était à vous, c'était autant de mensonges ? Cela était vrai pourtant. Oui, des femmes comme moi, lors-

qu'elles tombent, ne sont pas de celles qui se relèvent, oublient leur honte comme elles essuyeraient une jupe tachée de boue, et reprennent leur chemin appuyées sur un bras nouveau, quitte à retomber et à se relever encore, toujours plus souillées et toujours plus souriantes. Il ne fallait pas m'aimer, si ton amour n'était que du désir. Le plaisir, c'était ton but ; la passion profonde et vraie, c'était mon excuse ! Et tu me parles beauté, grâce, caprice pour moi, avenir et fortune pour toi, maintenant que tu es las de mon affection et de mes baisers !... Veux-tu que je te dise, Jacques? tiens, c'est infâme cela, et j'aurais voulu mourir le jour où je t'ai rencontré !

— On m'a dit cela tant de fois ! murmura Favrol.

— Oui, les autres, tes courtisanes titrées, ou les filles ! Est-ce parce qu'on t'a menti toujours que je te mens, moi? Qu'est-ce que je vais devenir, sans toi !... seule ! coupable !

— Allons, allons, fit Jacques, visiblement agacé par ces reproches entrecoupés de sanglots... Du courage, Jeanne ! Est-ce que le monde se borne à moi?

— Oui, pour moi !

— Chère Jeanne, dit le comte en souriant avec ironie, encore un peu et vous me rendriez fat ! Soyez raisonnable, et, si Lafresnaie vous paraît trop peu... romanesque, n'avez-vous pas là, près de vous... ce héros... votre ami... ?

— Que voulez-vous dire? s'écria Jeanne, regardant Favrol avec des yeux hagards.

Le comte mettait une certaine cruauté à frapper le dernier coup qui, dans sa pensée, devait rompre absolument un entretien pesant, et aussi sans doute une relation dont il étais las.

— Je veux dire, fit-il, que l'ange consolateur est tout trouvé, et que, pour achever la route, comme vous le disiez tout à l'heure, vous avez un guide choisi et un cavalier que vous envieraient les plus difficiles. Vous êtes déjà fort avant, ce me semble, dans les confidences du beau capitaine.

— Monsieur le comte, dit Jeanne brusquement en se redressant de toute la hauteur de sa loyauté blessée, vous êtes un misérable ! Sortez !

— Sortez, dit-elle encore avec force en lui montrant du geste la porte. Il y a des paroles odieuses qui méritent le châtiment d'un homme et le mépris d'une femme. Oui, tu n'es qu'un lâche ! va-t-en !

Jacques de Favrol ne se dissimulait point que la sortie était difficile pour qu'elle ne fût pas, sous le geste de Jeanne, un peu ridicule ; mais il estimait que les femmes aimées un moment ont ensuite le droit de tout dire. Il salua galamment, planta son chapeau sur l'oreille et, faisant de la main un dernier salut, fort élégant :

— Sans nulle rancune, dit-il.

Et il sortit, la tête haute et le sourire aux lèvres.

Ses dernières paroles étaient d'ailleurs un dernier mensonge. Dorénavant ce n'était pas de la rancune, c'était de la haine qu'il avait dans l'âme, non contre Jeanne qu'il regrettait un peu, la trouvant

encore agréable, mais contre André, qui l'avait ainsi démasqué.

— La morale de tout ceci, pensait-il en regagnant son logis, c'est qu'il faut hâter, par tous les moyens possibles, la double affaire politique et matrimoniale, surveiller le fils de Lafresnaie et agir en hâte. Qui sait si bientôt Jeanne elle-même ne deviendrait pas redoutable? Mais non. Énergie fébrile, force factice : tout cela tombera avec les nerfs.

Jacques se trompait. Il y avait chez cette femme blonde, frêle en apparence, et que l'émotion brisait parfois, une résolution et une puissance de résistance vraiment étonnantes. Force nerveuse ou tension de volonté, peu importe : Jeanne était capable de mettre à exécution des projets héroïques ou fous que n'eussent jamais même osé combiner certaines natures, plus violentes et plus solides au premier aspect. La première pensée de Jeanne, lorsque Favrol s'éloigna, fut de ne point le perdre de vue, de savoir au juste où il demeurait, quelles étaient sa vie, ses habitudes, afin de le pouvoir tenir, comme on dit, à portée de la main.

— Ces ongles, pensait-elle, ces ongles qu'il regardait tout à l'heure et caressait, il faut que je puisse un jour lui en labourer le visage!

Mais qui pourrait se charger de suivre, de retrouver la piste de Favrol dans Paris? Elle le demanderait à André, André seul l'aiderait dans cette entreprise. Est-ce que d'ailleurs André n'avait pas

été insulté, lui aussi, par cet homme? Puis elle rougissait maintenant et tremblait, à l'idée de laisser échàpper devant André, de laisser deviner par lui le secret de son amour pour Favrol. Elle ne devait donc, par prudence, s'allier à André que pour sauver Laurent Lafresnaie; mais, pour punir Favrol, il lui fallait un autre auxiliaire.

Le hasard devait le lui fournir sur l'heure.

Jeanne rêvait encore, stupéfaite, aux insolentes paroles de Jacques, lorsque la femme de chambre vint l'avertir qu'il y avait là *un homme* qui insistait pour parler au citoyen André.

— André n'est pas ici, Églé, vous le savez bien, dit Jeanne.

— Aussi l'ai-je dit et redit à cet homme, mais il insiste... Il voudrait, dit-il, vous prier de faire sa commission auprès du citoyen André.

— Et quel homme est-ce?

— C'est un agent, dit Églé.

Ce mot *agent* frappa la pauvre femme comme un trait de lumière. C'était peut-être l'aide attendue qui venait. Sur son ordre, Églé introduisit l'*homme* qui demandait le capitaine, et Jean-Baptiste Picoulet, canne et chapeau à la main, la queue de sa perruque se redressant toujours tandis qu'il saluait, entra doucement dans la chambre.

— Vous cherchez le capitaine André? dit Jeanne en regardant Picoulet de la tête aux pieds.

L'expression de ruse naïve du bonhomme la frappa.

— Oui, madame, oui, citoyenne, répondit Picoulet. Le capitaine a eu la bonté de me promettre hier qu'une certaine maladresse de moi ne me nuirait pas auprès de mes supérieurs, et je venais lui demander... le prier...

Picoulet tira de sa poche un papier enfermé dans une enveloppe et qu'il tendit à madame Lafresnaie.

— Qu'est-ce que cela ? dit-elle.

— C'est une idée de *bonne amie*, fit Picoulet. Paméla, ma femme, est très-prudente : elle m'a conseillé de demander au citoyen capitaine une attestation prouvant qu'il n'était nullement parlé d'une sotte méprise...

— Je ne sais ce que vous réclamez là au capitaine, répliqua Jeanne ; mais, pour peu que cela soit juste, je puis vous garantir que ce que vous demandez sera fait.

— Ah ! mad.., ah ! citoyenne... je savais bien, en insistant auprès de vous, qui êtes la bonté même, que j'obtiendrais... Ma reconnaissance, citoyenne, et celle de *bonne amie* vous sont, je puis en assurer, éternellement acquises !

— Soit, j'accepte, et je vais sur-le-champ vous mettre à l'épreuve... citoyen?...

— Picoulet, citoyenne; Jean-Baptiste Picoulet, inspecteur... Mon logis est tout proche... place Dauphine... et Paméla tient même, quai des Morfondus, un magasin de mercerie, citoyenne, pour vous servir... articles solides, lacets, rubans, nœuds

pour cothurnes... Si la citoyenne veut l'adresse, j'ai là, de la main de *bonne amie*, une facture...

— Merci ! fit Jeanne. C'est de vos services seuls que j'ai besoin.

Picoulet s'inclina.

— Pouvez-vous, demanda Jeanne, découvrir dans Paris le logis d'un homme dont je vous donnerais le signalement ?

Picoulet prit un air modeste :

— Nous pouvons tout, citoyenne, fit-il... et moi en particulier, j'ose me flatter de...

— J'ai intérêt à savoir, sans que personne que moi ne s'en doute, ce que fait à Paris un certain Hennequin de la Girardière...

— La Girardière ? fit Picoulet... J'ai entendu ce nom-là je ne sais où... Ah ! oui ! au théâtre d'Émulation... Nous disons Hennequin... par un *h*, n'est-ce pas ?... (Il prenait des notes sur un bout de papier.) Hennequin de la Girardière ? Voilà !

Puis, avec un grand flegme et une complète assurance :

— Et le signalement de *l'individu ?* fit-il.

Jeanne décrivit à peu près la physionomie et la tournure du comte.

— Signes distinctifs ? ajouta Picoulet.

— Aucun ; le port hautain, l'air triste et las...

— Vêtements habituels ?

— Sombres, mais il change souvent de mode de se vêtir...

— C'est étonnant, fit Picoulet en s'arrêtant et en

relisant les notes qu'il venait de prendre, c'est étrange, citoyenne, comme ce signalement concorde avec un autre qui... un autre que... Votre homme s'appelle bien Hennequin, vous en êtes sûre?

— Très-sûre!

— C'est étonnant, c'est étonnant... Taille, physionomie, allures, tout se rapporte également à cet Hennequin et à....

— A qui? demanda Jeanne.

Picoulet baissa la voix :

— C'est à peu près un secret d'État, citoyenne; mais avec vous, l'épouse de mon supérieur, je puis bien parler. Cet Hennequin de la Girardière et le Favrol que nous cherchons obstinément se ressemblent comme deux gouttes d'eau!

— Ah! dit froidement la jeune femme. Eh bien! surveillez toujours Hennequin et cherchez Favrol en même temps.

— *Quand on court deux lièvres à la fois...* commença Picoulet; puis s'interrompant : Bah! j'ai des pieds de cerf et un œil de lynx; avec cela on arrive à tout... Citoyenne, dit-il encore, je vous recommande mon attestation... Le citoyen capitaine serait si aimable de la signer! Quant à votre Hennequin, ne vous en inquiétez pas; il sera déniché, *filé*, traqué, et il ne fera pas un geste, foi de Picoulet, et ne se mouchera pas que vous n'en soyez avertie!

— Quand vous aurez de ses nouvelles, c'est à moi, à moi seule que vous les apporterez.

— Compris, fit Picoulet en fermant son œil droit (son œil de lynx) avec son index.

Il salua, partit en frétillant, et s'en alla tout rayonnant, annoncer à sa femme la joyeuse nouvelle. Quoique le bonhomme fût en toutes choses la discrétion même, il n'avait point de secret pour Paméla ; il lui conta donc brusquement cette bonne fortune : il était dans les grâces de la propre femme du secrétaire général, il avait un secret commun avec l'épouse de son supérieur ; il était chargé d'une mission de confiance, d'une mission délicate, il allait arriver à tout, il était heureux, il était ivre !

Bonne amie, lorsque Picoulet entra dans la boutique, était occupée à causer avec un dragon qui souriait en frisant sa moustache. Elle ne dit qu'un mot, mais un mot éloquent, en apercevant son mari :

— Ouf !

Et lorsque le brave homme eut achevé tout bas sa confidence, — que le dragon discret n'écoutait pas, — bonne amie ajouta :

— Encore un rêve après tous les autres ! Quand nous serons à mille, nous ferons une croix !

Jeanne était maintenant satisfaite. Elle pourrait à son gré connaître l'existence de Favrol dans Paris. Elle suivrait, jour par jour, ses projets ; elle saurait quand il se présenterait à mademoiselle de Kermadio : elle tiendrait cet homme qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait si profondément encore, à sa discrétion, à sa merci. Peut-être Picoulet ne

saurait-il pas découvrir tout d'abord la retraite où se cachait Favrol sous le nom d'Hennequin. Alors elle viendrait en aide à l'agent, elle lui indiquerait le jour, l'heure où Favrol se rendait auprès de Lafresnaie, et Picoulet pourrait ainsi le suivre plus facilement.

Elle ne songeait guère qu'à Favrol; elle n'avait qu'une pensée : se venger. Comment? Elle trouverait. Mais, quand André vint le lendemain lui demander si elle avait parlé à Laurent Lafresnaie, si elle avait essayé déjà de le faire renoncer au complot, Jeanne pria, à son tour, André de se fier à elle pour que son intervention fût plus efficace et plus décisive. Que servait-il de donner un assaut qui serait repoussé? Il fallait surprendre Lafresnaie dans un moment de doute et d'abattement, qui ne pouvait manquer de se produire, et c'est alors qu'il fallait agir.

— Fiez-vous-en à moi, André, dit Jeanne, et surveillez toujours de votre côté les conspirateurs. Lorsque je croirai que ma parole pourra être écoutée, je parlerai.

— C'est que les moments sont comptés et les heures mortelles, Jeanne.

— Eh bien! soit, le plus tôt possible et à la garde de Dieu!

Elle était résolue et elle hésita pourtant. Quelques jours se passèrent ainsi, dans une sorte d'anxiété. Jeanne avait la fièvre. Elle recevait des nouvelles de Favrol par Picoulet qui, cette fois,

semblait avoir vraiment trouvé la piste. Hennequin habitait dans une des rues avoisinant le Palais-Égalité, et il était descendu là, non pas sous le nom de la Girardière, mais sous celui de Migayroux. Il se donnait à son logeur pour un marchand d'huile d'Aix; d'ailleurs sa carte de sûreté était en règle, le logeur l'avait vue. Ce Migayroux se rendait chaque jour rue de Grenelle, chez deux bons bourgeois nommés Morin, et qui n'avaient rien de suspect; de braves rentiers très-patriotes. Picoulet ne devinait pas trop ce que Hennequin de la Girardière ou Migayroux faisait chez les Morin; ceux-ci, interrogés, avaient répondu qu'ils tâchaient de regagner dans le commerce de l'agio ce qu'ils avaient perdu depuis 89. Ce n'était pas un crime. Du mariage projeté avec mademoiselle de Kermadio, Picoulet ne savait rien encore.

Mais André renseignait Jeanne d'une façon bien autrement précise sur ce qui se passait chez madame de la Jarrie. Bois-David, qu'il rencontrait, le tenait au courant non pas du complot politique, — le chevalier n'en disait mot, — mais de l'intrigue ourdie pour faire épouser Marcelle par Favrol. Bois-David commençait à soupçonner madame de la Jarrie de pousser adroitement à ce mariage. Marcelle ne se doutait de rien, ni Porhouët. Les galanteries, les manœuvres de Lovelace de Jacques échouaient devant l'honnêteté et l'ignorance adorable de mademoiselle de Kermadio.

André et Jeanne s'exaltaient et s'irritaient en

même temps, lorsqu'ils échangeaient ces confidences; André souffrait à la fois dans son amour filial et dans son amour pour Marcelle. Jeanne souffrait, mais d'une cruelle façon, dans son amour d'amante lâchement trahie; et il lui fallait dissimuler cette douleur, étouffer les cris de colère qui lui montaient aux lèvres, tandis qu'André pouvait en toute sûreté de conscience, laisser deviner le secret de son amour naissant et déjà profond pour Marcelle.

Jeanne l'avait deviné, en effet, et ce jeune homme bronzé par la guerre avait senti la rougeur apparaître sous le hâle de sa peau.

— Pourquoi vous en défendre, André ? avait alors dit Jeanne. Je vois bien maintenant pourquoi vous êtes sombre ; vous êtes jaloux, et la jalousie, cela ronge et cela tue !

— Ai-je droit d'être jaloux ? disait André.

Et toujours le même nom remontait à ses lèvres :

— Et mon père, Jeanne ?

Laurent Lafresnaie n'avait jamais avec son fils, et maintenant avec sa femme, que de rares et courtes entrevues; on eût dit qu'il fuyait à la fois Jeanne et André. Il devenait triste, sa gravité se faisait sévère, sa froideur devenait glacée.

— Peut-être se repent-il? pensait André.

Lafresnaie ne se repentait pas : il continuait avec une âpreté sinistre, l'œuvre commencée avec Favrol. Traître à sa foi première, il voulait du moins

aller jusqu'au fond de sa trahison. Cette audace lui plaisait.

Il se passait même dans l'esprit de Lafresnaie un phénomène inattendu. Un sentiment profond de jalousie s'était peu à peu éveillé chez cet homme. Il avait été étonné d'abord, puis inquiet, des allées et venues qu'il remarquait dans sa maison, de l'espèce de nouvelle atmosphère morale qu'on y respirait. L'intimité inattendue qui s'était établie entre André et Jeanne, succédant à cette façon d'antagonisme sourd, qu'il avait auparavant remarqué entre eux, l'avait étrangement frappé. Certains soupçons rongent comme les plus puissants caustiques. Lafresnaie essayait vainement de chasser de telles pensées; ses réflexions l'y ramenaient fatalement, cruellement. Tout reportait son esprit sur ce point comme on ne sait quel instinct ramène un meurtrier vers l'endroit où il a commis son forfait. Et une telle pensée inspirait en effet tout d'abord à Lafresnaie de l'effroi et du dégoût.

Était-ce possible? André eût osé lever les yeux sur sa belle-mère! Mais quoi? il était jeune; elle avait vingt-quatre ans. Quelle rage! Après avoir vainement lutté contre ce soupçon aigu, dévorant, Laurent Lafresnaie trouvait maintenant une sorte de volupté farouche à se laisser à toute heure mordre par lui. Il éprouvait d'ailleurs une sorte de consolation malsaine à se dire que son fils, ce puritain, ce soldat éprouvé, qui avait comme insulté la faiblesse paternelle du haut de sa foi républicaine,

ce Caton en uniforme avait commis, lui aussi, une lâcheté toute humaine. Laurent l'avait pourtant aimé, ce fils ! Il l'avait rêvé brave, généreux, loyal, tout ce qu'André avait été d'abord avant de descendre à ce rôle odieux de trompeur, car ce père en était certain maintenant, Jeanne et André s'aimaient. Cette Jeanne, cette Jeanne adorée, elle savait donc aussi mentir ! Car enfin, pourquoi ces conciliabules, ces rendez-vous, ces sortes de chuchotements, ces visages attristés, ces attitudes douloureuses, embarrassées, s'il n'y avait pas là, tout près d'eux, quelqu'un dont ils se jouaient, dont ils n'osaient affronter le regard ?

L'esprit mauvais et la haine de Favrol se trouvèrent d'ailleurs là tout à point pour corroborer dans l'âme de Laurent cet atroce soupçon. Décidé à sacrifier André, à supprimer cet obstacle, Favrol voulait d'abord que le jeune homme devînt au moins à demi odieux à son père. Plus d'une fois, Jacques avait amené, dans ses entretiens avec Lafresnaie, la conversation sur le compte d'André. Chaque fois Lafresnaie avait changé de propos avec une résolution évidente de ne point s'arrêter sur un tel sujet.

— Il le hait donc? avait pensé le comte tout d'abord.

Puis cette pensée nouvelle lui était venue :

— S'il en était jaloux?

Jacques ne fut pas longtemps à s'en convaincre. Il parla de Jeanne et d'André, et vit briller dans le

regard du secrétaire général une flamme inaccoutumée. Favrol avait trop connu toutes les passions pour n'en pas avoir l'expérience; il ressemblait à ces malades qui, après les avoir supportés, pourraient soigner certains maux aussi bien que le font les médecins.

— Bien! se dit-il, là est le côté faible.

Et dès lors, avec une habileté de diplomate et une finesse de Florentin, Jacques avait laissé habilement tomber, et comme goutte à goutte, des paroles douteuses dans l'oreille de Lafresnaie. Il est des Iago en bas de soie, Favrol en était un. Capable de lutter en plein soleil, au besoin il savait aussi ruser dans l'ombre. Toutes les armes sont bonnes pour des mains exercées.

Un jour, dans un moment de rage, alors que lui parlant de la conjuration, qu'il fallait rapidement mener à bonne fin, Jacques de Favrol s'interrompait pour lui dire :

— Vous ne m'écoutez pas, vous pensez à autre chose; votre préoccupation est auprès de Jeanne.

— Ainsi, interrompit brusquement Lafresnaie, vous croyez qu'il l'aimerait?

— Qui? demanda le comte, feignant de ne rien comprendre.

Lafresnaie passa rapidement sa main sur ses yeux et dit d'un ton brusque :

— Rien. Je suis fou!

Puis il ajouta, détournant sa pensée de Jeanne et d'André :

— Vous avez raison : les événements se pressent, il faut agir! Avez-vous vu Barras?

— Je le verrai à la fête qu'il donne dans deux jours, dit Favrol, et le lendemain nous nous concerterons définitivement.

— Oui, car ce qui languit doit mourir. C'est trop attendre. Cette vie est insupportable. Agissons.

Favrol suivait en quelque sorte les mouvements même du cœur de Lafresnaie. Il le voyait agité de mille sentiments divers, et, certain maintenant qu'une colère véritable couvait dans l'âme du père, il se disait avec son implacable sourire que Laurent Lafresnaie ne se lèverait pas sans doute le jour où le salut des conjurés exigerait qu'André disparût.

— Ce galant rival, songeait Jacques de Favrol, ce héros d'Arcole, est un homme mort!

Favrol était de ceux qui ne voient jamais d'obstacle entre leur main et leur désir.

XIV

LE DIRECTEUR BARRAS

Paris, à cette époque, et quoique la Terreur fût passée depuis longtemps, était véritablement pris de la folie des fêtes. Partout on dansait, on soupait, on

mangeait. Le royaume de Gargantua succédait à la république de Sparte. Il semblait qu'on fût ivre encore de se sentir debout. Tous les appétits excités prenaient largement leurs aises. La vie débordait non pas pour tous; car, tandis que les parvenus sautaient, dévoraient, jouissaient, la maréchale de Duras, — qui était le passé, — mourait de misère à l'hôpital Saint-Antoine, et le peuple, — qui était l'avenir, — payait un paquet de chandelles 625 livres en assignats, et une voie de bois 7,500 livres.

Mais on riait! Paris s'amusait. Depuis l'Élysée, veuf de madame de Bourbon, depuis le Ranelagh jusqu'à la guinguette, on se trémoussait au son du violon. On valsait. La valse était, disait-on, la *folie du jour*. On était modeste. Il y en avait bien d'autres.

Les fêtes du directeur Barras, au Luxembourg, étaient les plus célèbres. On en disait partout merveilles. Les uns les appelaient les *saturnales;* les autres des *féeries*. Tous ceux qui y eussent voulu figurer n'y allaient pas. C'était là le cœur de Paris; depuis Siéyès jusqu'au chanteur Garat, on y rencontrait tout le monde. Les glaces y étaient parfaites, les mets exquis, les femmes à peu près nues et charmantes.

Barras triomphait parmi ses hôtes, promenant à travers les salons sa haute prestance et son sabre en vermeil.

Le comte de Favrol avait dit à Lafresnaie qu'il parlerait à Barras pendant la fête que le directeur

promettait et qui, disait-on, allait surpasser en luxe et en beauté toutes les autres. Lafresnaie ne s'était pas étonné que Favrol fût invité au Luxembourg. Favrol devait en effet s'y rendre sous un de ses noms de guerre : c'était le *citoyen Hennequin de la Girardière* qui était reçu par le *citoyen Barras;* d'ailleurs des émigrés notoirement connus avaient maintes fois été vus au Luxembourg, où plus d'un royaliste déguisé heurtait du coude un jacobin mal converti.

Régine de la Jarrie, qui, en dépit de ses antécédents de *compagnonne* de Charette, avait trouvé le moyen de se faire bien venir de Barras, — fort accessible à toute élégance, — avait obtenu l'entrée au Luxembourg non-seulement de M. de la Girardière, mais de mademoiselle de Kermadio.

— Vous voulez décidément, citoyenne, avait dit en riant Barras, inonder de chouans mes salons? Vous êtes bien toujours une ci-devant!

— Et ces chouans-là, citoyen directeur, avait répondu madame de la Jarrie sans se troubler, servent mieux le Directoire que bien des républicains qui vous compromettent.

— On n'a jamais le dernier mot avec la beauté!

Et Barras, sur ce mot, avait accordé tout ce que demandait la comtesse, dont la soumission apparente à la République et le repentir affecté avaient fait une amie du directeur.

Plus d'un conjuré devait au surplus se trouver au Luxembourg en même temps que le comte de

Favrol. Il avait été décidé, rue de Grenelle, et l'on avait fait approuver ce plan par les amis dont on pouvait disposer au club de Clichy, qu'on se trouverait en nombre respectable à la fête de Barras, et que si l'occasion, depuis si longtemps cherchée, de se défaire des directeurs, était fournie par le hasard ou par une complication soudaine, inattendue, survenant au Luxembourg, les royalistes présents, se rassemblant au premier signe, mettraient à profit le *futur contingent* sur lequel ils comptaient, sans trop l'espérer.

Favrol ne se faisait aucune illusion véritable sur l'issue de la soirée présente : il n'allait au Luxembourg que pour mieux concerter la grande *action* à venir, la bataille prochaine et décisive. Il n'avait pas même l'intention d'engager, dès à présent, une escarmouche; c'était simplement une reconnaissance qu'il voulait tenter.

— Ensuite, pensait-il, nous aviserons, et rapidement.

Le moment, à vrai dire, était bien choisi pour essayer de jeter bas ce Directoire, que les royalistes, accourus à Paris, insultaient déjà tout haut par les rues. On ne se gênait point pour prédire la fin de la République. Un acteur, en chantant la *Marseillaise* sur un théâtre, avait, quelques jours auparavant, montré les *cinq* doigts de sa main droite, voulant par là désigner les *cinq* directeurs, lorsqu'il avait scandé ces deux vers :

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
Opprobre de tons les partis.

Le renouvellement d'un tiers du Corps Législatif avait fait entrer, au mois de mai précédent, des royalistes dans l'assemblée, Pichegru, Imbert-Colomès, bien d'autres, qui complétaient une majorité hostile à la République. Les Anciens venaient d'élire pour leur président Barbé-Marbois, qui naguère demandait qu'on rapportât la loi du 3 brumaire an IV, excluant des fonctions publiques les nobles et les parents des émigrés. Les Cinq-Cents avaient choisi à leur tour Pichegru pour président. Les subsides de l'Angleterre et de la Russie entretenaient à Paris des complots dangereux, si l'on peut appeler complots des attaques à ciel ouvert contre la République.

Le Directoire semblait déjà près de sa fin, et cependant ce Directoire, calomnié, insulté, vilipendé, avait, comme la Convention, bien mérité de la patrie.

On comprendra mieux les événements et les hommes de cette époque en se rappelant les circonstances au milieu desquelles se trouvaient alors ceux-ci et les courants en quelque sorte irrésistibles qui amenaient ceux-là.

La Convention ne siégeait plus depuis le 4 brumaire an IV (26 octobre 1795). Le conseil des Cinq-Cents et celui des Anciens, qui lui succédaient, avaient dû, selon la constitution de l'an III, nom-

mer une commission exécutive chargée du gouvernement de la France. Chacun des membres de cette commission prit le nom de directeur, et le temps qu'elle fonctionna devait s'appeler dans l'histoire le Directoire. Le conseil des Cinq-Cents avait présenté aux Anciens une liste décuple de candidats à la commission exécutive: parmi eux, les Anciens choisirent La Révellière-Lepaux, Letourneur (de la Manche), Rewbell, Siéyès et Barras. Mais Siéyès n'accepta pas le mandat et Carnot fut élu à sa place. Les cinq directeurs avaient fait partie de cette terrible Convention nationale, contre laquelle la réaction élevait alors une voix déjà puissante; et, comme si le vote eût voulu répondre énergiquement à cette voix, les cinq directeurs étaient *régicides*.

Cinq hommes dont la réputation n'avait pas alors ce reflet incontesté que donnent le succès et la gloire étaient entrés un jour, un matin d'automne, triste, sombre, dans une chambre démeublée du palais du Luxembourg, et, pendant que le vent faisait tournoyer à travers le jardin les feuilles jaunies des arbres à demi dépouillés, ils s'étaient assis sur des chaises de paille, devant une méchante table à demi brisée. L'un apportait un encrier, l'autre un cahier de papier à lettres; un garçon mettait dans la cheminée quelques bûches empruntées au concierge; puis, seuls, face à face avec une situation écrasante, se regardant dans les yeux, mais résolus à tout, ces hommes à demi inconnus se disaient :

« La patrie est toujours en danger, il faut encore sauver la patrie ! »

Quelle tâche et quelle heure terrible encore : point d'argent, les caisses et les greniers vides, la guerre au dehors, la guerre au dedans, la famine menaçant les villes, les chauffeurs désolant les routes. Chaque nuit, on imprimait les assignats, et ce misérable papier, encore humide, servait à nourrir la France. Il y avait, dans une salle des Tuileries, des dépêches amoncelées, poudreuses, montant jusqu'au plafond, correspondances venues des armées, des départements, de partout, et que nul n'avait ouvertes. La nation était semblable à ce chaos : d'administration, aucune ; de discipline, aucune ; de ressource matérielle, aucune. Et le canon allemand grondait, et le cancer de la Vendée rongeait le flanc de la patrie. Qu'était-ce que ce pouvoir éphémère dont le fantôme apparaissait ainsi dans la chambre vide du Luxembourg ? Qu'était-ce que ces spectres qui, sur leurs siéges boiteux, se disaient le gouvernement de la France ? Un souffle n'allait-il point les emporter ? Leur puissance, pâle comme ce jour d'automne, verrait-elle jamais se lever l'aurore du lendemain ?

Cependant, au bout d'un moment, Barras, Rewbell, La Réveillère-Lepaux, Carnot, apposèrent leurs noms sur une des feuilles de papier blanc, et, signant le procès-verbal des délibérations de leur première séance, l'un d'eux dit :

— On peut désormais annoncer aux Cinq-Cents

et aux Anciens que le Directoire exécutif est institué et que la France ne périra pas !

La veille, la réaction pouvait répéter encore, comme au temps passé, ses quatrains et ses insultes :

De cet incroyable délire
Si l'on ne suspend les accès,
Bientôt l'Europe pourra dire :
Le ci-devant peuple français.

Le lendemain, le « ci-devant peuple » sentait déjà qu'il redevenait la France.

Mais la reconnaissance et l'éclatante vérité ne désarmaient guère l'esprit de parti, et les royalistes continuaient à insulter ces hommes dont la tâche avait été si rude.

Pendant une représentation de l'opéra de la *Caverne*, au moment où les *quatre voleurs* entraient en scène, un spectateur s'écriait : *Où est le cinquième?* L'Arsenal, où s'était passée une des scènes de l'insurrection de prairial an III, avait été vendu, et les plaisants en tiraient parti contre le Directoire : « Nous allons faire la paix, les munitions manquent. L'Arsenal est vendu, et il ne nous reste plus que *cinq Cartouches.* » Le calembour, mis jadis à la mode par M. de Bièvre, était l'arme favorite de la réaction : des gens graves, comme Lalande, le ramassaient dans le ruisseau et le notaient dans leurs impressions quotidiennes. Les beaux esprits, plus royalistes que patriotes, répétaient gaie-

ment : « La France sera plus tôt *débarrassée* (Barras) que l'Angleterre ne sera *dépitée* (Pitt). » Une estampe du temps caricaturait les directeurs sous des traits simiesques, comme Téniers caricaturait les Espagnols, et on lisait au-dessous : *les Cinq... singes*. Quant aux autorités constituées, on prêtait le langage suivant à un savetier vexé par l'emprunt forcé : « J'ai 500 galoches, 250 savates, 15 tire-pieds, 6 sabots, 5 tirants, mais tout cela ne vaut pas *un louis*. Et comment donc veut-on que je paye? » « Que pensez-vous des *cinq sens*? demandait un autre (les Cinq-Cents). — Je pense qu'un seul nous est nécessaire. — Et quel est-il? — C'est l'*ouie* (Louis). » Cependant quelque chansonnier royaliste, comme cet Ange Pitou qu'on arrêtait le 24 ventôse an V, en même temps que l'imprimeur Vatar et le libraire Nicolet (ce dernier pour avoir mis en vente la *Mort de Louis XVI*), chansonnait ironiquement l'heureux temps du Directoire :

> Cinq potentats qui passent notre attente
> Règnent en paix au milieu de Paris ;
> ... A chaque instant leur âme bienfaisante
> Nous enrichit en nous appauvrissant!
> *Oh! le bon temps que celui d'à présent!*

Aussi bien Favrol et ses amis pouvaient-ils, à bon droit, espérer que l'heure n'était pas éloignée où leur ambition serait satifaite et où ils pourraient avec joie regarder, étendu à leurs pieds, le cadavre de la République frappée au cœur.

C'était avec cet espoir, et en parlant de cet avenir si ardemment souhaité, que le comte et madame de la Jarrie, accompagnant mademoiselle de Kermadio, se rendirent, au Luxembourg, à la grande soirée de Barras. Marcelle avait beaucoup hésité avant d'accepter de se joindre à la comtesse. Il lui répugnait instinctivement de franchir le seuil d'un palais républicain. Elle ne comprenait pas la nécessité de ces hypocrisies que les autres partisans de la royauté appelaient des ruses de guerre. Quant à Porhouët, non-seulement il ne pouvait accompagner mademoiselle de Kermadio au Luxembourg, mais sa situation le lui eût-elle permis, qu'il eût catégoriquement refusé. Son instinct populaire le poussait à mépriser certaines façons de combattre.

Porhouët ne raisonnait point d'ailleurs et n'eût pas fait à Marcelle une seule observation : mademoiselle de Kermadio agissait comme elle l'entendait et suivait les conseils qui lui semblaient bons. Pour lui, il ne voulait apparaître qu'à l'heure du danger, et il abandonnait en attendant, les habiletés aux *politiques*.

Le chouan laissa donc partir, sans dire un mot, la fille de ses maîtres et la comtesse de la Jarrie.

Le palais du Luxembourg, illuminé pour cette fête, étincelait, plein de lumières, et ceux qui se souvenaient que, trois ans auparavant, une partie de ces bâtiments transformés en prison avaient en-

tendu les sanglots de Camille Desmoulins, pouvaient se demander par quel prodige le tombeau s'était transformé en paradis. Par les fenêtres ouvertes, on apercevait de loin, sous la lumière éclatante des lustres, passer et repasser des costumes éblouissants, des poitrines chamarrées et des épaules nues. La cour intérieure du palais, transformée en un jardin improvisé, ressemblait à un parterre dont les diverses essences composaient un capiteux parfum. On arrivait aux appartements par les escaliers couverts de tapis et tendus de chefs-d'œuvre des Gobelins. Dans les vastes salles du palais, doucement rafraîchies par un système de ventilation dont le directeur Paul Barras avait voulu lui-même surveiller l'exécution, des officiers, des ambassadeurs, des grands dignitaires, quelques membres du conseil des Cinq-Cents en longue robe de laine blanche, toque et ceinture de velours bleu, et manteau écarlate; des membres du conseil des Anciens en robe bleu-violet, le manteau blanc sur les épaules; des messagers d'État, la veste longue et blanche, le manteau bleu très-court, à revers rouges, une ceinture bleue nouée autour de la taille, à la main un chapeau noir orné d'une plume blanche panachée de bleu et de rouge; des chefs d'escadre en grand costume, l'habit bleu, *à la maréchale*, doublé de soie rouge, l'écharpe tricolore, la culotte et le gilet rouges, et le chapeau à panache tricolore bordé à points d'Espagne; des généraux, des littérateurs, des élégants, des fournisseurs, des fa-

miliers de Barras, en un mot tout ce qui composait la haute société et le monde officiel de Paris, en 1797; — en dehors des mécontents et des boudeurs, — se pressait et se heurtait, et parmi ces brillants costumes, ces uniformes, ces galons et ces panaches, les séduisantes nudités des femmes attiraient les regards et ne cherchaient pas à se dissimuler sous la lumière des bougies.

C'était le triomphe du décolleté, du déshabillé, du transparent. La créature humaine apparaissait là dans toute sa provocation ravissante. Les bras cerclés d'or, les pieds nus et ornés de bagues, les gorges découvertes et montrant aux regards avides ce que Mercier appelait, dans le style du temps, les *réservoirs de la maternité*, tout semblait protester, par un audacieux étalage de santé, de beauté, de séduction, contre les mâles années précédentes.

Il était de bon ton de faire voir à présent tout ce qu'il fallait tenir caché du temps de Saint-Just. Réactions de la mode! Le Directoire était charnel, la Révolution ayant été austère.

On se pressait, au Luxembourg, autour de deux jolies femmes : la citoyenne Tallien, qu'on avait surnommée *Notre-Dame de Thermidor*, et la citoyenne Joséphine Bonaparte, qu'on appelait *Notre-Dame des Victoires*. Elles marchaient à travers les salles, entourées d'un cortége d'admirateurs.

Madame Tallien, affectant ce jour-là une simplicité inaccoutumée, portait une tunique courte d'une étoffe fort rare venue de Chine, et bordée de soie

rouge figurant une inscription brodée où l'on pouvait lire : *Liberté, égalité, indivisibilité*. La future impératrice Joséphine était plus richement vêtue : sa tunique, ouverte sur les côtés et découvrant le galbe élégant de ses jambes couvertes d'un maillot, permettait d'analyser les séductions de cette créole encore charmante, fatiguée cependant, et qui portait constamment — et prudemment — à ses lèvres un mouchoir brodé. Plus jolie que ces deux femmes, madame Récamier les suivait, adorable et moins vêtue encore qu'on ne la voit dans le portrait peint par David.

L'apparition de mademoiselle de Kermadio et de madame de la Jarrie dans ce milieu bizarre et capiteux fit d'autant plus d'effet que Marcelle, tout en acceptant de figurer au Luxembourg, semblait s'être promis à elle-même d'y protester au moins par sa toilette et son attitude.

Elle entra appuyée sur le bras de Favrol, que l'huissier de service annonça sous le nom du citoyen Hennequin, et ce fut un étonnement lorsque cette jeune fille, la tête haute, fière et charmante à la fois, d'une physionomie faite de noblesse et de douceur, apparut dans sa robe de taffetas blanc, longue, traînante, les bras nus, le cou nu, mais couverte de colliers de perles blanches et portant comme bracelets des perles encore, de ces perles qu'elle avait comme semées dans ses beaux cheveux noirs, légèrement poudrés, à la mode de l'ancien régime.

Marcelle était d'ailleurs si irrésistiblement jolie, que l'étonnement causé par cette toilette, si différente de la mode présente, fut bien vite remplacé par de l'admiration. Favrol se sentait plus pénétré d'amour encore et plus profondément aiguillonné par ce succès de beauté et cet éclat de jeunesse.

Madame de la Jarrie, également vêtue de blanc, sa robe de moire garnie d'ornements de jais noirs, du jais au cou, aux oreilles et au bras, élégante mais d'une tenue sévère, portant sans poudre ses magnifiques cheveux roux, promenait autour d'elle des regards interrogateurs, profonds, et qui cherchaient dans cette foule des amis et des complices.

Elle s'était assise, à côté de Marcelle et près de Favrol, dans un coin du salon ou plutôt de la galerie, et peu à peu, à une certaine distance de ce groupe, il s'était formé un véritable demi-cercle de curieux, qui, les regards interrogateurs et charmés, ne cachaient point, — au grand déplaisir des dames, — leurs vifs sentiments d'admiration.

Marcelle commençait même à être fort gênée et comme inquiète sous ces regards, lorsqu'un grand mouvement et le brouhaha qui précède l'arrivée de quelque personnage attendu se firent vers l'entrée de la salle qui donnait sur les appartements du Luxembourg. Toutes les têtes se retournèrent de ce côté, et Barras parut, superbe, haut de taille, plus jeune et d'une prestance plus magnifique à quarante-deux ans qu'à trente, promenant autour de lui le sourire aimable qui allait fort bien à son

visage rasé et un peu gras, la fossette au menton et deux grands yeux ardents. Le directeur, pour faire honneur à ses hôtes, avait, comme quelques-uns d'entre eux, revêtu son grand costume officiel, dessiné par David: l'habit-manteau bleu, brodé d'or et doublé de blanc, la veste longue et croisée blanche et brodée d'or, l'écharpe de soie bleue à franges d'or enroulée à la ceinture, la culotte de soie blanche, et le chapeau noir, rond, retroussé et orné du panache tricolore. Un large col blanc rabattu faisait ressortir l'éclat d'un visage souriant. L'épée en baudrier sur la veste, Barras avait re-jeté sur ses épaules le manteau nacarat des grandes cérémonies, et, sous ce costume d'une richesse excessive et d'un goût affecté, il n'en demeurait pas moins fort élégant et fort imposant.

Ses collègues le suivaient, les uns en grand costume comme La Révellière-Lepaux, les autres en vêtements bourgeois, comme Barthélemy et Carnot.—Aubert-Dubayet, le *Mayençais*, ministre de la guerre; Charles Delacroix, ministre des affaires étrangères, et Pierre Bénezech, le propriétaire des *Petites affiches de Paris*, ministre de l'intérieur; Cochon, le ministre de la police; Laurent Lafresnaie, son secrétaire, se tenaient derrière Paul Barras.

Lafresnaie était simplement vêtu d'un costume sombre, la culotte courte et les bas noirs.

Marcelle regardait, l'un après l'autre, chacun de ces hommes et se disait :

— Ainsi donc voici ceux qui ont remplacé le roi, ceux qui maintenant gouvernent la France !

Et instinctivement elle se laissait aller à penser encore que ces quelques hommes mis à la tête d'un grand pays, étaient bien courageux, eux aussi, de lutter et de tenir si fermement contre l'étranger le drapeau de la patrie.

Le directeur La Révellière-Lepaux, petit et rendu bossu par les coups qu'il avait, étant enfant, reçus de son précepteur, — un prêtre, — marchait à côté de Barras. C'était un Poitevin, frère d'une catholique exaltée, et dont mademoiselle de Kermadio connaissait le dévouement à la cause royaliste.

Disciple de Rousseau, jadis proscrit avec les Girondins, La Révellière venait de se constituer naguère fondateur ou prophète de cette secte des *théophilanthropes*, qui, née rue Saint-Denis, n° 34, au coin de la rue des Lombards, avait déjà ses églises, sa liturgie, ses cantiques, et retrouvait partout Dieu dans la nature. Les pamphlets royalistes appelaient l'honnête La Révellière le chef des *citoyens filous en troupe*.

Près de lui, grave et simplement vêtu, se tenait Lazare Carnot, le véritable vainqueur des Wattignies, l'homme de la légalité, qui devait s'opposer bientôt au 18 fructidor, — d'où devait peut-être sortir le 18 brumaire, — l'air froid et sérieux, le profil superbe, l'œil songeur.

François Barthélemy, qui devait plus tard recevoir un comté de l'empereur et un marquisat de

Louis XVIII, Provençal, neveu de Barthélemy, ancien employé du ministère de M. de Choiseul, bon diplomate, ayant conclu peu auparavant la paix de Bâle avec la Prusse, prenait un air contraint dans cette fête.

Royaliste au fond du cœur, Barthélemy venait de succéder, au mois de mai précédent, à Le Tourneur (de la Manche), éliminé, selon la loi, par le sort.

Le cinquième directeur enfin, l'Alsacien Jean-François Rewbell, l'ancien député des bailliages de Colmar et de Schlestadt, figurait aussi aux côtés de Barras, et en grand costume. Probe, parcimonieux, âpre, rude, homme d'affaires, Rewbell semblait légèrement sourire des prodigalités de son collègue. Maigre, le nez droit, la lèvre inférieure avançant légèrement et donnant à sa physionomie quelque chose de railleur, il avait l'air, lorsqu'il se penchait vers l'oreille du bossu La Révellière, de se moquer du nombre infini de bougies que faisait brûler Barras pour la plus grande gloire du Directoire.

En apercevant Barras, Jacques de Favrol, qui n'avait point quitté jusque-là mademoiselle de Kermadio, essaya de se rapprocher du directeur, afin de pouvoir, tout en causant, l'entraîner vers quelque embrasure de fenêtre et lui glisser deux ou trois mots d'adroite tentation.

Quant à essayer d'une attaque de vive force, le comte n'y songeait pas. Il y avait sans doute à cette heure même, dans les salons du Luxembourg, un

nombre assez considérable de *clichyens*, et Favrol eût pu faire appel au moment voulu à un certain nombre d'armes cachées dans les vêtements les plus élégants. Tel *inconcevable*, vêtu d'un habit à gorge de pigeon et le menton perdu dans sa cravate, se fût subitement transformé en *chevalier du poignard*. Mais la garde directoriale, les soldats d'élite, droits et l'arme au bras, faisaient la haie le long de l'escalier, et on pouvait, en se penchant par la fenêtre, apercevoir, à la lueur des illuminations du jardin, les baïonnettes des fantassins et les sabres des cavaliers. D'ailleurs n'attendait-on pas encore Augereau, son état-major, ses officiers ? Risquer quoi que ce fût en pareille circonstance, c'était non-seulement tendre la poitrine aux soldats mais la gorge au bourreau.

Le mot d'ordre des conjurés présents à cette fête, mot d'ordre échangé par les regards plutôt que par les paroles, était donc : *Ce soir, rien.*

Du moins, s'il ne pouvait rien attendre de la force, Jacques de Favrol voulait-il demander et devoir quelque chose à son habileté.

Barras en parcourant les salons, saluant çà et là quelque figure connue dans la double haie formée devant lui, s'était tout naturellement trouvé près de madame de la Jarrie et de Marcelle.

La comtesse s'était levée, et, souriante, avec un grand air de suprême élégance et une sorte de familiarité respectueuse qui contrastaient avec l'obséquiosité de la plupart des courtisans de Barras :

— Citoyen directeur, dit-elle, je vous présente votre nouvelle hôte, mademoiselle de Kermadio!

Barras enveloppa d'un coup d'œil Marcelle qui se tenait fort émue devant lui, et d'un ton charmant :

— Ce n'est pas une hôte, dit-il, c'est une conquête, et, à voir tant de grâce et de noblesse, je dirais volontiers que la République n'en a pas fait de plus belle.

Il s'éleva autour du directeur un murmure d'approbation et les joues de Marcelle se couvrirent de rougeur; mais le compliment avait été fait d'un tel ton de déférence et d'élégante galanterie qu'elle s'en trouvait tout naïvement plutôt flattée que froissée. Doué de cette éloquence particulière aux Provençaux, Barras, ancien lieutenant au régiment de Languedoc, puis capitaine sur l'escadre du bailli de Suffren, avait conservé de l'ancien régime les manières et les goûts. D'une vie de plaisir follement dépensée et d'une fortune gaspillée, il avait du moins gardé l'élégance et le bon ton : c'était par là qu'il séduisait. Sceptique par habitude, révolutionnaire par occasion, épicurien par tempérament, accessible à bien des séductions, l'ancien président de la Convention devenu directeur voulait prouver — peut-être par faiblesse cachée pour la royauté — qu'on peut vivre en roi (et même en satrape, disait-on) sous une République.

Marcelle lui sut gré d'ailleurs de cette amabilité de bon aloi.

Si bien que madame de la Jarrie dit tout bas à la jeune fille :

— Vous voyez, il faut lui rendre cette justice, c'est un monstre, mais ce n'est pas un ours.

Barras s'était un peu éloigné, et, s'arrêtant devant les dames, il laissait tomber, pour madame Tallien ou madame Récamier, quelque parole affectueuse ; il leur donnait quelque renseignement : « Oui, citoyenne, le *divin* Garat chantera tout à l'heure. » Il saluait et passait.

Il paraissait d'ailleurs tout à fait en belle humeur ; on l'entendit même rire assez haut lorsqu'il aperçut, dans la foule de ses conviés, un gros homme dont le visage bouffi semblait être fait pour exprimer le contentement le plus absolu, mais qui, pour l'heure, paraissait absolument navré et abattu.

— Ah ! voici Bourgoi dit le directeur. Bonjour, Bourgoin !

Ce Bourgoin était un fournisseur des armées, une tête organisée pour les chiffres, disait-on, et nul ne douta qu'il n'y eût entre Bourgoin et le directeur une importante affaire.

Barras se chargea de détromper ses hôtes.

— Ce pauvre Bourgoin, fit-il en riant et en s'arrêtant devant le fournisseur, il est navré. Savez-vous pourquoi? En voici la cause : il s'était mis dans la tête de fournir à lui seul toutes les gibernes dont nos armées ont besoin ! Il avait déjà dans ses magasins une certaine quantité de cuirs, n'est-ce pas, Bourgoin?

— Une grosse quantité, fit Bourgoin, piteux, avec un soupir.

— Une quantité considérable, continua Barras. Mais quoi ! cela ne suffisait pas à maître Bourgoin. Il voulait accaparer tous les cuirs de Paris et se faire le créancier unique de la République. Qu'imagine donc Bourgoin? Voyons, voyons, Bourgoin, dis-le toi-même.

— Je n'oserais pas, dit Bourgoin, confus et un peu furieux de se sentir si fort entouré et regardé de si près par tant de gens.

— Eh bien! reprit le directeur, voilà ce que fit Bourgoin. Il eut l'idée de répandre le bruit que la paix allait être conclue, une paix définitive! une paix absolue! Donc, s'il n'y a plus de guerre on n'a plus besoin de cuirs, la fourniture de gibernes est absolument inutile; il faut se hâter de vendre ses cuirs. C'est bien sur quoi Bourgoin avait compté. Les autres vendant à perte, il rachetait à très-bon marché, et, preste, il venait nous vendre ses gibernes très-cher.

— On vit comme on peut, murmura Bourgoin.

— Mais ce rusé compagnon est en même temps le plus naïf, le plus crédule, le plus confiant... le plus... le plus... comment dire?...

— Le plus sot, fit Bourgoin lui-même.

— Le plus honnête homme qui soit au monde, acheva Barras. Ne voilà-t-il pas que, ce matin, passant sur le boulevard, il entend partout, ici, là, à droite, à gauche, un même mot: *la paix! la paix!*

Il écoute, il se trouble, il doute, il a des transes Si c'était vrai! Si la paix allait se faire! Comment tant de gens à la fois en seraient-ils informés? Il n'y a pas de fumée sans feu. Et voilà mon Bourgoin qui prend peur, qui se hâte de se débarrasser de ses cuirs, et qui les vend, une heure après, à très-bas prix. Pourquoi? Parce que ce pauvre Bourgoin se laissait prendre aux faux bruits qu'il avait lui-même mis en circulation!

Il y eut autour de Barras un double éclat de rire, l'éclat de rire de ceux qui, par flatterie, admiraient la façon dont le directeur savait causer et plaisanter; l'éclat de rire de ceux qui, sans charité chrétienne, se moquaient agréablement de la mésaventure de Bourgoin.

— Ah! ce pauvre Bourgoin, reprenait Barras. Lorsque Dargelle, qui a racheté les cuirs, m'est venu répéter la chose, j'en ai ri comme un... (Il s'arrêta en regardant la bosse de son collègue La Révellière), comme un fou! Ah! ah! ah! ah! Bourgoin, tu seras cause, mon infortuné fournisseur, que la République aura payé à Dargelle des gibernes deux fois moins cher que tu ne les lui eusses fait payer si ton stratagème avait réussi! Pauvre Bourgoin, va!

Le fournisseur n'avait pas assez d'esprit pour rire lui-même de sa mésaventure. Il salua très-bas le directeur, et, entre deux rangées de rires à demi étouffés, il s'éloigna plus honteux que le renard dupé de la fable.

Barras, continuant sa promenade, prit alors — en se penchant — le bras de La Révellière-Lepaux, et, comme pour se faire pardonner par sa familiarité la parole qui, pour un peu, fût tout à l'heure tombée de ses lèvres, ou pour y ajouter quelque nouvelle raillerie :

— Mon cher La Révellière, dit-il, sais-tu que la police nous signale une nouvelle satire contre toi ?

— Vraiment? fit La Révellière.

— Un *testament* railleur où, pour te venger de moi tu me lègues ta bosse, afin que je *t'aie toujours sur le dos*. Ce sont les propres termes de la satire.

— Les royalistes pourraient avoir plus d'esprit ; on voit qu'ils ne sont pas bossus, dit le petit homme en riant.

— Avoue que tu leur donnes beau jeu avec ton culte théophilanthropique et tout ce que tu as inventé avec Valentin Haüy.

— Je sais, je sais, épicurien, fit La Révellière ; tu ne crois pas à la religion nouvelle.

— Je ne crois qu'aux religions qui trouvent des dévouements absolus, dit Barras en riant. Mon cher collègue, fais-toi pendre : c'est le seul moyen de faire des prosélytes. Les religions ne réussissent que par leurs martyrs.

Jacques de Favrol ne perdait pas de vue Barras et il avait, à travers la foule pressée autour des directeurs, trouvé le moyen de se rapprocher de celui des Cinq auquel il voulait parler.

Toute réception officielle offre ce singulier spec-

tacle : les courtisans y font, chacun pour sa part, le siége en règle du puissant du jour. C'est à qui l'occupera, le séduira, partagera son canapé, rapprochera son fauteuil du sien, attirera son attention, son regard, ramassera une de ses paroles. Autour de Barras, la foule de ces assiégeants était grande. Favrol réussit enfin à l'écarter et à conduire doucement, sans affectation, le directeur près d'une fenêtre qui donnait sur le jardin, dont les grands arbres apparaissaient, masse d'un vert sombre, sous le ciel d'un bleu italien, et ce murmure indécis des feuilles agitées par le vent montait jusqu'au palais comme la voix du dehors.

Favrol comprenait bien qu'il ne pouvait longtemps abuser des instants de Barras. Par une discrétion forcée, la foule s'était éloignée des deux hommes, qui semblaient avoir quelque conférence secrète; mais le directeur n'avait pas le loisir d'écouter longtemps un inconnu.

En homme habitué à l'action, Favrol procéda par les moyens rapides.

— Citoyen directeur, dit-il, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Je suis le citoyen Hennequin de la Girardière; je suis venu à Paris pour essayer d'y faire entrer des denrées fort rares, des cafés et des sucres.

— Ah! fit Barras en regardant Favrol dans le blanc des yeux.

Favrol soutint bravement ce regard, et ne sourcillant pas, il demeura muet.

— Il s'agissait aussi, reprit Barras, de ballots de café et de sucre dans l'affaire de la Villeurnoy.

— La Villeurnoy a été un maladroit, dit Favrol. Ce conspirateur subalterne ne savait pas comment on traite les affaires politiques.

— Oui-dà ! Et peut-être seriez-vous plus habile que lui, citoyen Hennequin ?

— Je ne m'occupe que d'affaires de commerce, je vous l'ai dit, citoyen directeur ; mais, si j'avais eu la fortune d'être commissaire royal, comme la Villeurnoy, je m'y serais pris autrement que lui pour réussir.

— Vraiment ! et qu'auriez-vous fait?

— J'aurais dit au roi (Barras fit un mouvement) — au prétendu roi — qu'il ne pourrait rien sans l'aide de certains hommes illustres et puissants, qui sont non-seulement les maîtres de l'administration, ce qui est beaucoup, mais de l'opinion publique, ce qui est plus encore. Je lui aurais dit que, reconnaissant le pouvoir de ceux-là, oubliant le passé, légitimant le présent, il doit avant tout donner la première place à ceux qui l'occupent aujourd'hui, et...

— Et, interrompit Barras, vous pourriez supposer qu'il se trouverait dans le gouvernement actuel un seul homme capable de servir la royauté ? Je crois bien, citoyen, que vous vous trompez.

— Ai-je dit cela ? fit Jacques.

— Non, répondit le directeur ; vous ne l'avez pas dit, et sans doute, vous n'avez point voulu le dire.

Croyez-moi, citoyen Hennequin, vendez vos cafés et vos sucres, et ne vous occupez point de politique. Il y en a de plus audacieux que la Villeurnoy, et qui pourraient finir comme la Villeurnoy, plus mal que lui, au besoin. A qui dois-je l'honneur de vous compter parmi mes hôtes, citoyen?

— A la citoyenne de la Jarrie, répondit Favrol lentement.

— Une femme charmante!... Dites-lui bien que je l'aime beaucoup... Avez-vous déjà entendu Garat? Il va chanter..., citoyen...

Et, d'un geste, Barras congédia Favrol, qui s'inclina et fit quelques pas en s'éloignant du directeur, tandis que celui-ci rejoignait le groupe où se trouvaient Rewbell, Barthélemy et Carnot.

— Allons, pensait Favrol. On pouvait agir avec lui! Eh bien! on agira sans lui et contre lui.

Et il se rapprocha de nouveau de Marcelle.

L'huissier, soulevant la draperie qui retombait sur la galerie, venait de jeter, d'une voix claire, le nom retentissant du général Augereau.

Augereau, qui, le 10 ventôse de cette même année, — le dernier jour de février, — avait présenté, dans une séance publique, au Directoire exécutif, soixante drapeaux pris à Mantoue par l'armée d'Italie, était, depuis la prise de Peschiera, depuis Legnano et la Brenta, un des héros du peuple de Paris. Républicain et Parisien, la population l'avait vivement acclamé lorsque dans cette même cour du palais, il avait paru sur l'estrade et que le mi-

nistre l'avait présenté aux directeurs. Les spectateurs avaient été vivement, profondément impressionnés, en apercevant à ses côtés son père, vieux soldat, courbé et blanchi, et son frère, qui lui servait d'aide de camp. Augereau avait d'ailleurs tout ce qu'il faut pour devenir populaire, et les soldats d'Italie blessés et renvoyés à Paris racontaient la brusquerie, la crânerie du général; comment, sans façon, il fumait sa pipe au bivac comme sous le feu des Autrichiens, et comment aussi il savait traiter les ennemis de la République, muscadins ou kaiserlicks. Cette popularité de la rue devint rapidement pour Augereau la popularité du salon; mais il détestait le monde et les réceptions et ne se plaisait guère qu'au milieu de son état-major.

Lorsqu'il parut cependant, le murmure flatteur qui l'accueillit sembla le caresser agréablement, et son visage assez maigre, où son nez long et courbé tenait une grande place, s'éclaira d'un joli sourire. Augereau portait l'habit bleu, à collet et à parements écarlates, boutonné jusqu'à la ceinture, autour de laquelle s'enroulait une écharpe rouge ornée d'une frange tricolore, deux rangs de galons frappés en or en forme de broderie sur les parements et les poches; la veste et la culotte blanches, et, crânement planté sur le front, un chapeau galonné, surmonté de trois *follettes* ponceau et d'un panache tricolore.

Derrière lui, le général Dammartin, portant le même costume, avec une écharpe bleu de ciel fran-

gée de tricolore, et trois follettes tricolores au chapeau avec un panache aux mêmes couleurs; puis les adjudants généraux en habits bleus, avec leurs boutonnières brodées en or et foncées avec des branches de chêne, feuilles et fruits, et leurs épaulettes à cordelières.

Cet état-major brillant, jeune, hardi, respirait la confiance et la victoire, et les femmes aux vêtements transparents se rapprochèrent avec une visible sympathie de ces magnifiques officiers.

Favrol éprouva un véritable sentiment de dépit, presque de colère. Il venait de s'apercevoir que Marcelle elle-même regardait avec un intérêt évident ceux qui suivaient Augereau et qui maintenant saluaient Barras.

On eût dit que mademoiselle de Kermadio cherchait à deviner, à retrouver quelqu'un parmi ces officiers de la République, et celui-là, Favrol l'aperçut en même temps que Marcelle, car la haine donne au regard autant de force que l'amour.

Le capitaine Lafresnaie escortait en effet chez Barras le général Dammartin.

André portait avec une élégance hautaine et charmante la grande tenue des aides de camp: l'habit bleu, doublé de bleu, le collet bleu de ciel, les parements écarlate avec passe-poil blanc, les pattes blanches à passe-poil écarlate, les poches en travers sur l'habit avec passe-poil écarlate, l'épaulette et la contre-épaulette, le chapeau uni, relevé par une ganse d'or, avec panache tricolore

simple. Ce loyal soldat avait une tournure sympathique et martiale, l'habit boutonné laissant apercevoir un bout de veste blanche qui se confondait avec la culotte blanche, coupée au-dessous du genou par des bottes à revers. Au bras gauche d'André, s'agitait une petite écharpe dont la frange et la couleur étaient conformes à celle que le général Dammartin portait à la ceinture. Il y avait d'ailleurs dans toute la personne de cet homme jeune, hardi, brave sans fracas, une telle puissance de franchise et de courage, que Marcelle ressentit, à le revoir ainsi, une impression inattendue, plus forte, plus étrange que toutes celles qu'elle avait éprouvées en le voyant pour la première fois et depuis en songeant à lui.

André ne la vit pas du tout d'abord, mais il devint un peu pâle sous le hâle de sa peau lorsqu'il l'aperçut assise aux côtés de Favrol, et qu'il retrouva dressé à côté d'elle cet homme dont il connaissait maintenant l'âme tout entière. Puis le sang lui monta brusquement aux yeux, et il lui fallut faire un effort pour ne pas trahir son émotion par un mouvement involontaire. Il eut la force de s'approcher de mademoiselle de Kermadio et de la saluer, après madame de la Jarrie, sans dire mot, tandis que, pâle aussi et avec un sourire triste, elle inclinait la tête devant lui.

André avait pris soin d'éviter le regard de Favrol ; à la bravade de cet homme, il eût répondu par quelque éclair de menace. Il s'éloigna de la

comtesse et de Marcelle, et se perdit dans les groupes. Comme il s'approchait de la porte d'entrée, il se sentit brusquement saisi par la main et vit Jeanne, très-pâle, vêtue d'une simple robe de linon, sans bijoux, — comme une femme qui s'est parée à la hâte.

— Vous ici? dit André.

Puis aussitôt :

— Pourquoi êtes-vous venue, Jeanne? fit le jeune homme.

— Moi? Je veux voir aussi cette fête!

André hocha la tête tristement; il regarda Jeanne. Les yeux de la jeune femme brillaient étrangement; elle avait l'air égaré. Tout à l'heure, lorsqu'elle lui avait pris la main, André avait ressenti comme une impression de brûlure.

— Mais vous avez toujours la fièvre, ma pauvre Jeanne, dit-il encore. Que venez-vous faire au milieu de cette foule? Nous sommes assez malheureux pour que nous ayons quelque âpre joie à cacher notre souffrance et à demeurer seuls.

— Non, je suis lasse de pleurer; je veux secouer ma douleur à la fin, et je veux vivre!

— Du calme, Jeanne! prenez garde...

André s'arrêta : il venait d'apercevoir son père, qui, pâle, froid, en grand costume noir, regardait de son côté d'un air sombre, presque tragique.

Depuis plusieurs jours, André n'avait pas reparu chez son père. La chambre qu'il occupait chez M. Lafresnaie était demeurée vide. Le capitaine,

qu'il fût de service ou non, n'avait point quitté son logis de l'état-major. En apercevant son père et en dépit du terrible secret qui les séparait et de la situation qui les éloignait l'un de l'autre, le premier mouvement d'André fut d'aller à M. Lafresnaie.

Il le salua avec une émotion qu'il cherchait vainement à dissimuler, et lui glissa rapidement ces mots prononcés à l'oreille sur le ton d'une prière :

— Favrol est ici, mon père ; au nom du ciel, veillez sur vous !

— Eh bien ! surveillez-moi, dit Lafresnaie d'un air glacé.

Et il tourna le dos à André qui, les yeux soudain gros de larmes qu'il écrasa sous ses paupières, ne put s'empêcher de faire, en crispant les poings, un mouvement de rage.

Jeanne, impérieusement guidée par cet étrange magnétisme qui pousse vers l'objet de sa jalousie et de sa haine tout être jaloux, s'était dirigée vers l'endroit où se tenaient Favrol et Marcelle. Elle voulait se donner cette satisfaction cruelle, déchirante, de voir l'homme qu'elle aimait auprès d'une autre femme, lui souriant, lui disant par son regard qu'il l'aimait. Elle était avide de ce breuvage amer ; elle en avait soif.

— Je saurai bien être forte et ne rien trahir de mon émotion, pensait-elle. Il serait trop heureux de me voir souffrir !

Elle comptait sur ce courage singulier, surprenant chez un être aussi nerveux qu'elle, et qui la

rendait capable, à certains moments, de déterminations excessives. Mais, quand elle aperçut Favrol, quand elle le vit aux côtés de Marcelle, et quoiqu'elle fût préparée par toutes ses pensées au coup qu'elle allait recevoir, elle éprouva un serrement de cœur tellement violent, qu'elle crut qu'elle allait tomber roide. Ce fut par un prodige de volonté qu'elle resta debout; autour d'elle, il lui semblait que les hommes et les choses, que tout à la fois tournait d'une manière fantastique. Elle ne voyait plus rien qu'un seul point : là, devant elle, Jacques et cette jeune fille, et elle avait envie d'aller crier à cet homme : « Tu n'es qu'un lâche et un parjure ! »

On ne supporterait pas longtemps, sans être brisé, de telles émotions ; la douleur qui étreignait Jeanne se dissipa, et la jeune femme fut enfin maîtresse d'elle-même. Elle s'approcha alors assez près de Favrol pour qu'il l'aperçût, et, quelle que fût sa force sur lui-même, en la regardant il devint livide.

Son premier mouvement fut de se rapprocher d'elle.

— Vous ici ! dit-il à son tour, et tout bas à la jeune femme.

— Et pourquoi n'y serais-je point ? fit Jeanne en s'efforçant de sourire. N'y êtes-vous pas, vous proscrit ?

— Pas un mot, Jeanne, dit Favrol, que l'air étrange et un peu égaré de madame Lafresnaie avertissait d'un grand danger.

— Pourquoi me dites-vous cela ? fit-elle en s'éven-

tant. Suis-je donc une ennemie que vous redoutiez?

Elle l'entraînait vers un de ces coins de salon où quelquefois, dans ces foules, on parvient à s'isoler. Elle souriait, elle se contraignait à ce sourire, et elle avait envie de laisser sa douleur éclater avec ses larmes. Elle prenait d'ailleurs un plaisir cruel à faire éclater plus visible la perfidie de cet homme, auquel naguère elle eût sacrifié sa vie avec une immense joie.

— Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas, Jacques? fit-elle d'un ton où l'ironie dissimulée se faisait pourtant cruelle.

— Oui, disait-il, étonné, embarrassé, en se contraignant à ne rien trahir de sa pensée.

— Vous n'aimez que moi?

— Qui voulez-vous que j'aime?

— Et cette jeune fille avec qui vous causiez tout à l'heure? Elle est charmante.

— Charmante, dit Favrol en affectant une certaine froideur.

— Elle se nomme?

— Marcelle de Kermadio.

— Et vous ne l'aimez point? Dites-moi que vous ne l'aimez pas! C'est pourtant votre fiancée?

— Quelle idée! Non, je ne l'aime pas, je vous l'ai dit!

— Jurez-le-moi!

— Je vous le jure!

— Sur quoi?

— Sur notre amour!

— Le misérable ! pensa Jeanne Lafresnaie en s'éloignant de Favrol; quelle bassesse et comme il ment !

Elle songeait qu'il avait de même renié son amour pour elle, et tout ce cher passé qui l'avait rendue si heureuse et si triste. Comme cet homme mentait ! avec quelle froideur, quelle audace, quel imperturbable aplomb ! La pauvre femme avait besoin de trouver dans ce bal un coin un peu sombre, où elle pût, si les larmes finissaient par la suffoquer, pleurer du moins sans être trop ridicule. Quant à s'éloigner, elle n'y pensait pas ; elle éprouvait du moins une atroce joie à se dire qu'elle était là auprès de Jacques, l'épiant, le forçant au parjure, le contraignant au mensonge, l'humiliant et lui faisant peur.

— Je souffre, soit, mais il tremble, songeait-elle. Nous sommes peut-être quittes.

Elle suivait de loin le va-et-vient des groupes, blottie dans un fauteuil, au fond d'un petit salon à peu près vide, tendu de tapisseries ornées d'emblèmes, de faisceaux, de losanges tricolores, et meublé de meubles grecs, qu'une flamme bleuâtre, sortant de vases de vermeil posés sur des consoles, éclairait d'une façon presque fantastique. Elle regardait, isolée et oubliée, le défilé incessant de femmes demi-nues et d'élégants surchargés de bijoux, la cohue de généraux, de législateurs, de fournisseurs, qui se pressaient autour des hommes du pouvoir, et il lui prenait un dégoût profond, une

sorte de haine soudaine pour tout ce qui s'agitait là, à quelques pas d'elle, et dont, sous le fard, la soie ou l'or, elle ne voyait plus que la laideur morale et la vilenie.

— Les malheureux deviendraient facilement méchants, se disait alors Jeanne Lafresnaie en comprimant son cœur qui l'étouffait.

Au milieu de ses hôtes, magnifique et entouré comme un monarque, le directeur Barras faisait spirituellement, tout près de là, un tableau du pouvoir dont il disposait, et plus d'un *clichyen* des amis de Favrol écoutait, pour en profiter, les paroles d'un des cinq du Directoire exécutif.

— On nous reproche d'être des *tyrans*, disait Barras en riant. Étranges tyrans que nous sommes, soumis au Corps législatif et scrupuleusement respectueux de la légalité. Mais on oublie donc que, si nous disposons de la force armée, la loi nous interdit de la commander directement, ou collectivement, ou par un de nos collègues ! Nous pouvons nommer les généraux et les ministres, mais à la condition que ces derniers seront pris hors du Directoire. Aucun de nous n'a le droit de sortir du territoire de la République, si ce n'est deux ans après la cessation de ses fonctions, et je ne pourrais, moi, un de ces *pentarques* si fort attaqués par les feuilles royalistes, m'absenter plus de *cinq jours*, ni m'éloigner au delà de *quatre myriamètres* du lieu de résidence du gouvernement, sans une autorisation expresse du Corps législatif. On oublie tout

cela ou on l'ignore. Le Directoire accusé d'entretenir une garde prétorienne, a 120 hommes à pied et 120 hommes à cheval à sa disposition, dont un bataillon résolu aurait facilement raison. Enfin, nous recevons chacun 150,000 francs de traitement annuel, mais on ne m'accusera jamais de thésauriser, et je dépense gaiement pour égayer Paris l'argent que je reçois de la République. Par ma foi, j'eusse voulu voir à l'œuvre ceux qui nous accusent d'aimer le pouvoir! Qu'eussent-ils fait, pour relever le crédit du pays, remplir les caisses publiques, faire rentrer les contributions, dompter les *chauffeurs* et les *chouans*, et comment et où ces messieurs, si grands politiques, eussent-ils trouvé les 3 milliards en assignats qui, négociés en numéraire, ont pu nous permettre d'éviter la banqueroute?

Madame de la Jarrie s'était levée, attirée, elle aussi, par la parole de Barras, et elle avait laissé mademoiselle de Kermadio seule à la place que la jeune fille occupait. La comtesse se souciait surtout de saisir, s'il se pouvait, dans le discours du directeur, un utile renseignement, quelque phrase qui pût servir d'encouragement ou d'avertissement aux conjurés. Favrol, de son côté, lorsque Jeanne l'avait quitté s'était rapproché du cercle formé autour de Barras, et un moment l'idée lui était venue de resserrer ce cercle humain autour du directeur, de telle façon que Barras y demeurât comme englouti. C'était la tentation d'une terrible hardiesse; elle eût coûté trop cher.

Favrol se contenta d'écouter.

Mais, demeurée seule, Marcelle se sentit bientôt un peu anxieuse au milieu de cette foule parfumée, parée, rieuse, charmante et folle; elle semblait chercher parmi tous ces gens un visage sympathique, un appui, fût-ce celui d'un Sainte-Hermine ou d'un Ponvalin, qui n'étaient point là. Mademoiselle de Kermadio éprouvait, au fond de l'âme, un sentiment profond de lassitude, d'ennui, un irrésistible besoin de fuir, de ne pas demeurer plus longtemps dans ce palais tout chaud de luxe et de lumière. Elle ne s'était point sentie plus complétement perdue quelques jours auparavant, lorsqu'elle s'était vue entraînée par un flot de peuple vers le terre-plein du Pont-Neuf. Porhouët du moins était alors auprès d'elle. Mais ici, parmi ces femmes aussi nues que des marbres, au milieu de ces hommes riants, satisfaits, arquant le jarret, le verbe haut, la mine hardie, elle se sentait envahie d'un sentiment de crainte qu'elle n'avait point connu jusque-là.

Peut-être André, qui la contemplait de loin, à demi caché par le groupe formé autour de Barras, devina-t-il la pensée, l'inquiétude de Marcelle, car il osa s'approcher d'elle et vint droit à la jeune fille, comme un ami vers une amie.

Marcelle l'accueillit d'ailleurs, sans fausse honte, par un sourire.

— Ah! c'est vous, capitaine? dit-elle.

Et sa voix avait pris tout à coup un faible, mais véritable accent de joie.

— C'est moi, mademoiselle, qui vous regarde et qui, si j'ai bien su lire dans vos yeux, ai deviné la tristesse où vous plonge cette fête qui fait la joie des autres.

— Il faut donc se défier de vous, capitaine? répondit Marcelle; car, en vérité, vous devinez fort bien la pensée des gens. Ainsi, ajouta-t-elle, voilà cette sévérité républicaine et cette pureté dont vous et les vôtres deviez amener le triomphe? Ces femmes en tuniques athéniennes, des anneaux d'or aux pieds et aux bras comme les esclaves antiques, ce déploiement de luxe et de beauté, c'est bien, n'est-ce pas, ce que vous appelez, vous autres, le règne de la vertu?

— Non, mademoiselle; c'est simplement le lendemain de la Terreur. On a cru mourir et l'on vit; on vit en riant aujourd'hui comme on serait mort sans crainte hier. Ne jugez point d'ailleurs notre république sur ses modes grecques et ses tuniques ou ses coiffures. C'est là la mascarade d'un régime qui a sa grandeur, puisqu'il veut faire les hommes libres, et qui a sa force, puisqu'il a reconquis à la France ses frontières. Tenez, mademoiselle, je sais combien il serait inutile et peut-être un peu naïf de vous faire l'éloge de ces républicains que vous avez sans doute appris à haïr; mais si vous les aviez vus faisant des lois durant la tourmente, ou là-bas, aux champs de guerre, combattant uniquement pour ce drapeau à trois couleurs que la nation s'est donnée, laissez-moi croire que tant d'ab-

négation et tant de courage eussent ému tout ce qu'il y a en vous de bon et de dévoué à notre pauvre et chère patrie.

— Je sais que vos camps de Sambre-et-Meuse ou d'Italie ne ressemblaient pas à nos salons du Luxembourg, dit Marcelle en souriant.

Elle se sentait d'ailleurs, quoi qu'elle fît pour s'en défendre, émue et pénétrée par cette loyale parole, dont l'accent convaincu lui allait à l'âme. La présence d'André la rassurait même plus qu'elle ne la troublait; elle ne se sentait plus isolée, plus effrayée. Elle voulait partir tout à l'heure ou plutôt s'enfuir; maintenant elle éprouvait une intime satisfaction à rester et à prolonger cet entretien avec un de ces officiers *bleus* que Pierre Porhouët eût sans pitié, quelques mois auparavant, désigné aux fusils de ses *gars*.

— Vous n'avez pas combattu en Vendée ? dit-elle, comme si cette pensée lui fût justement venue.

— Non, mademoiselle, répondit André. J'ai eu la bonne fortune de ne me servir de mes armes que contre l'étranger.

— Eh bien ! moi, je l'ai vue de près, cette lutte dans l'Ouest, fit Marcelle. Elle fut terrible, mais elle fut grande, et j'aimais mieux les nuits où, haletante, j'écoutais les coups de feu dans l'ombre que celle-ci où l'on danse follement comme s'il n'y avait pas du sang par toute la France.

— Vous avez raison de dire que la lutte fut grande chez vous, fit André. Mais tous ceux qui

sont morts en combattant pour leur roi n'eussent-ils pas mieux fait de mourir pour la liberté de leur pays?

Marcelle regarda André et demeura songeuse.

Ce n'était pas ce que disait le jeune homme qui amenait à son front cette expression de rêverie, c'était ce qui se cachait sous ses paroles, c'était l'accent dont elles étaient dites, c'était un je ne sais quoi de sous-entendu charmant qui donnait à ce dialogue, où l'on ne parlait que de politique, un attrait et un magnétisme aussi puissants que si les deux jeunes gens eussent échangé des paroles d'amour.

— Être libre ! murmura Marcelle. Oui, c'est pour cela que vous avez, vous et les vôtres, fait la révolution qui a frappé nos familles.

— Hélas ! mademoiselle, toute crise a ses victimes, et l'humanité ne progresse et ne suit son chemin en avant qu'en piétinant sur des cadavres.

— Au moins, qu'avez-vous gagné à ce combat?

— Ce que j'y ai gagné ? Mais le pouvoir de marcher le front haut, le pouvoir de me dire et d'être l'égal de ceux qui se disaient mes maîtres ; de recevoir, pour prix de mon sang, le rang que je mérite, et de ne plus subir la honte, ayant la noblesse de l'âme, de me sentir écrasé par la noblesse du nom !

— Oui, oui, fit Marcelle en hochant la tête, à ces paroles prononcées par André avec un feu inaccoutumé. Vous avez raison peut-être. L'égalité, votre chimère, avait besoin de ses martyrs.

— Et pourquoi parler de ces souvenirs d'hier, sanglants, sinistres? fit André. L'heure n'est-elle point venue de la réconciliation et de l'oubli? Croyez-vous que les haines puissent s'éterniser? Quel désespoir et quelle douleur si nous n'avions travaillé qu'à diviser ceux qui pourraient être unis peut-être !

André était profondément ému et sa voix tremblait. Marcelle, de son côté, se sentait pénétrée d'une émotion plus douce encore que troublante ; elle regardait de son regard franc ce jeune homme, dont le visage respirait la loyauté la plus résolue et la plus sympathique.

— Croyez-vous, continua André en baissant instinctivement la voix, croyez-vous que parmi ces hommes que vous regardez sans doute comme les ennemis nés de votre race et de votre roi, il ne s'en trouve pas qui, plus dévoués mille fois que ceux qui vous entourent, seraient prêts à verser tout le sang de leurs veines pour vous donner une joie et vous épargner un chagrin?

— Que voulez-vous dire? fit Marcelle, troublée cette fois.

La foule qui bruissait, la chaleur, l'éclat de ces lumières, de ces couleurs, le froissement de la soie sur les tapis, le lointain murmure d'un orchestre irrésistible, qui, dans la cour, jouait des airs de Dalayrac : tout faisait oublier à André sa timidité ou plutôt sa réserve, et la séduction qu'exerçait sur lui mademoiselle de Kermadio arrachait de ses

lèvres des paroles qu'il prononçait comme les lui dictait son cœur.

— Ce que je veux dire, fit André, ce que je voudrais que vous sachiez, c'est que cet inconnu, ce soldat qui a eu la suprême fortune de vous rencontrer sur son chemin, ce capitaine venu d'Italie, dont vous ne saviez pas le nom il y a un mois, que vous aurez oublié bientôt sans doute, ne souhaite, en ses rêves les plus ambitieux, d'autre bonheur que celui de vivre à côté de vous, comme cet homme qui ne vous quitte point, qui vous aime, et qui, plus heureux que moi, a, lui, le droit de vous aimer !

— Qui cela ? de qui parlez-vous ? fit mademoiselle de Kermadio avec un sentiment d'étonnement plutôt que de hauteur.

— Bois-David m'a dit que vous aviez pour fiancé... celui qui se fait appeler Hennequin.

— Vous savez donc? fit Marcelle, un peu effrayée.

— Je sais tout, mais le secret restera étouffé en moi, Marcelle. Ah ! que ne donnerais-je pas pour être cet homme !

— Lui ! Mais le chevalier s'est trompé, mais celui dont vous parlez n'eût jamais osé me dire qu'il m'aimait.

Les prunelles d'André s'illuminèrent comme d'un éclair.

— En vérité !... et vous ne l'aimez point ?

Il avait prononcé ces mots avec un tel accent de

joie pénétrante, et comme un homme si heureux de ne plus souffrir, que Marcelle, malgré sa fierté, et peut-être entraînée aussi et se laissant emporter par le courant de sympathie, le laissa continuer, et lui, d'un ton de bonheur infini :

— Voilà du moins, dit-il, üne joie profonde et qui efface bien des tourments!... Vous ne l'aimez point? reprit-il. Oh! pardonnez-moi, mais que ce soit folie ou rêve, je ne pouvais supporter cette idée qu'un autre ou plutôt que cet homme, celui-là, fût votre fiancé! Vous ne l'aimez pas?... Il me semble qu'il m'arrive une immense joie!

— Vous le haïssez donc bien? fit Marcelle.

— Non, répondit André, non; je ne sais pas haïr, mais je sais comprendre que certaines grâces parfaites et certaines hautes âmes ne sont pas créées pour des êtres qui n'en seraient pas dignes. Vous le voyez, je suis terriblement franc; non je ne le hais pas, mais je sais par qui et comment vous êtes digne d'être aimée!

Mademoiselle de Kermadio devint un peu pâle, mais son regard exprima un sentiment tout ému de reconnaissance, et André vit soudain deux grosses larmes monter aux yeux de la jeune fille.

— Mon Dieu, dit-il, vous ai-je blessée, mademoiselle?

— Non, monsieur André, répondit-elle (et ce nom André, sur ses lèvres, remplit le jeune homme d'une ineffable joie). Au contraire, je suis heureuse. Peut-être ne nous reverrons-nous jamais;

peut-être cet entretien, amené par le hasard, sera-t-il le dernier entre nous; mais je vous remercie de m'avoir montré qu'il y a partout des cœurs dévoués et de nobles gens.

— Votre main! dit-elle en se levant.

— Vous partez?

— Votre main!

André serra avec émotion la main tendue de Marcelle et il la sentit toute brûlante sous son gant. Il restait là, debout aussi, tenant toujours cette main charmante que mademoiselle de Kermadio ne retirait pas, et, les yeux fixés sur le visage de la jeune fille, à qui l'émotion donnait une séduction nouvelle, il se sentait pris d'un désir ardent de laisser échapper l'aveu de son amour: « Je vous aime! » Ces mots, si terribles et si doux, il allait les prononcer peut-être :

— Marcelle, Marcelle, disait-il déjà tout bas.

Tout à coup, entre André et Marcelle, Jacques de Favrol se dressa brusquement, et, regardant le capitaine avec une sorte de bravade, il prit le bras de mademoiselle de Kermadio, qui essaya vainement de se dégager.

Favrol s'était penché vers elle et lui avait dit rapidement :

— Il faut que la comtesse vous parle, venez!

C'était rappeler à Marcelle que madame de la Jarrie était au Luxembourg, comme mademoiselle de Kermadio elle-même, pour préparer le coup de force qui devait mener Louis XVII au trône. Mar-



celle jeta à André un dernier regard, plein de tendresse honnête et vraie, et s'éloigna donc, en dépit d'elle-même, au bras de Favrol; le comte affecta même de se pencher vers elle, comme pour lui glisser quelques mots à l'oreille.

Il sembla à André qu'il venait de recevoir un coup de couteau au cœur.

Pâle, fort ému, il fit quelques pas pour suivre Favrol et Marcelle, lorsqu'il aperçut, plus livide encore que lui, Jeanne Lafresnaie, qui, du fond du petit salon, tout à l'heure, avait aperçu Jacques se dirigeant vers mademoiselle de Kermadio, et s'était levée, allant vers lui pour lui dire : « Vous voyez bien que vous mentez et que vous retournez vers cette jeune fille. »

La scène avait été d'ailleurs fort rapide et n'avait que médiocrement ému Jacques de Favrol.

— En vérité, avait-il dit, cette surveillance est intolérable, et je ne savais pas que je fusse l'esclave de quelqu'un.

Et il avait voulu écarter d'un geste élégant madame Lafresnaie; mais Jeanne, avec une expression inaccoutumée :

— Vous avez tort, avait-elle dit, de me faire sentir combien le joug vous pèse, car vous ne savez point à quel parti peut me pousser la douleur.

— A votre aise!

Et Favrol, toujours railleur, était allé s'interposer aussitôt entre André et mademoiselle de Kermadio; tandis que Jeanne, immobile sur le seuil du petit

salon, le suivait d'un regard étrange, les prunelles brûlantes et sans larmes.

André, en la voyant ainsi, fut douloureusement frappé de cette immobilité. L'œil seul semblait mobile dans cette physionomie, et il suivait avec persistance Jacques de Favrol, qui s'éloignait, souriant, entraînant mademoiselle de Kermadio.

— Pauvre femme ! pensait André.

Jeanne, les lèvres blanches et les yeux subitement cernés, semblait secouée par l'égarement, et l'expression de son visage était telle qu'elle rappela brusquement André lui-même à la réalité et au calme.

— Jeanne, dit-il... Jeanne, en vérité, vous souffrez... Retirez-vous...

Elle regardait toujours, les yeux agrandis, Jacques de Favrol et Marcelle, devant qui la foule s'ouvrait avec un murmure flatteur pour la beauté correcte et la tête poudrée de la jeune fille.

— Lui ! ce Jacques ! se disait Jeanne... Il est là... Je n'aurais pour me venger qu'à dire un mot, qu'à jeter un cri, et on le traînerait en prison, on le séparerait de cette femme ! C'est un traître, c'est un lâche ! Il complote, il n'a ni conviction ni foi ! Si je me vengeais !

Et, les mains croisées, le cou en avant, sa jolie tête prenant tout à coup une expression presque féroce, elle regardait, tandis que les pensées les plus folles et les plus terribles s'entre-choquaient dans sa cervelle :

— Oui, un mot, un seul, et on l'arrête, songeait-elle. Je n'ai qu'à m'avancer et à parler. Vous voyez bien cet homme? Eh bien! c'est Favrol; oui, Favrol, ce comte de Favrol, poursuivi, traqué? Vous le cherchez partout; c'est chez vous, c'est au Luxembourg qu'il se cache. Ah! tu m'as perdue, tu m'as trompée? Tu veux une autre maîtresse? Eh bien! je te la donne; tiens, prends-la! C'est la guillotine!

Elle ne se disait pas que ce serait odieux, infâme, hideux; elle se disait que ce Favrol avait tout mérité, puisqu'il était parjure, puisqu'il avait menti, puisqu'il en aimait une autre, puisqu'il la délaissait, elle, Jeanne. Elle se sentait la justicière maintenant, et cette idée de se sentir aussi redoutable amenait à ses lèvres violentes un sourire convulsif.

— Jeanne, répéta André, Jeanne, je vous en supplie, retirez-vous, venez!

André ne lisait pas clairement dans cette tête exaltée; mais il devinait qu'il s'y passait quelque chose de tragique, et que la vue de Favrol avait éveillé dans cette âme un furieux transport.

Elle fixa sur André ses prunelles étranges.

— Quoi?... dit-elle. Où voulez-vous que j'aille?

— Prenez mon bras et sortons!

— Non, fit-elle, non, je reste!

Elle avait répondu d'un ton bref, absolu, qui n'admettait pas de réponse.

En ce moment, un flot de courtisans arrivaient vers Jeanne et André, escortant Barras, qui cau-

sait justement avec le citoyen Cochon, ministre de la police.

— Je veux parler à Barras, dit Jeanne fermement.

André lui prit les mains, la força à relever la tête vers lui, et plongeant rapidement dans son regard :

— Jeanne, fit-il, vous voulez commettre quelque folie !

— Moi ? Non, je veux faire justice !

— C'est Favrol que vous voulez livrer, dit André se penchant vers elle et lui parlant tout bas, pendant que le bruit des voix couvrait ses paroles. Je vous devine. C'est Favrol que vous voulez atteindre. Et qui frapperez-vous en même temps ?

— Qui ? balbutia-t-elle effarée.

— Mon père !

— Lafresnaie ! fit Jeanne en se dégageant de l'étreinte d'André.

Elle répéta ce nom : Lafresnaie, et, comme s'il eût abattu brusquement sa résolution, son courage, sa colère, sa folie, elle baissa le front, hocha la tête, recula comme devant un gouffre ouvert.

— Vous avez raison, dit-elle ensuite du ton d'un enfant qu'on a dompté... Oui... j'étais folle... Emmenez-moi... Emmenez-moi... Venez... Je souffre tant, André !

—Remettez-vous, répondit André. Voici mon père.

Laurent Lafresnaie, assez surpris, s'approchait en effet, les paupières baissées, les joues pâles, et sans regarder son fils, de Jeanne, qui, chancelante, s'appuya sur son bras pour partir.

Barras, élevant la voix, disait en ce moment à ses intimes :

— Le souper sera tantôt servi, et Petit-Pont, mon maître-d'hôtel, a reçu l'ordre de se surpasser. S'il n'est qu'égal à lui-même, je le casse aux gages ! Mais il faut avant tout écouter Garat. Ce n'est pas le *Chant Arabe* ou le *Chevrier* qu'il nous chante cette fois; c'est quelque chose de peu répandu, qu'il se propose de faire connaître en France...

— Et quoi donc ? fit madame Tallien.

— Du Mozart.

On faisait silence dans le salon voisin, où Jean-Pierre Garat, avec sa jolie voix de ténor flexible et étendue, et son accent des Basses-Pyrénées, attaquait déjà, plein d'une sensibilité infinie, le *Fin ch'han dalaino, no so più cosa son, non più andrai.*

— Apollon avant Comus, dit Barras.

Et l'on alla applaudir Garat avant souper.

XV

LE PALAIS-ÉGALITÉ

La conspiration dont Favrol et madame de la Jarrie étaient les deux principaux agents eût été, à dire vrai, fort peu redoutable pour le Directoire exécutif de la République française, si les conjurés

de la rue de Grenelle n'eussent pas eu des ramifications nombreuses dans Paris. Peu de temps auparavant, au lendemain de la découverte du complot de la Villeurnoy, un des accusés du procès de Gracchus Babœuf, le nommé Monroy, avait pu, dans la séance du 17 germinal, devant la haute cour de Vendôme, s'écrier, en parlant du comité insurrecteur royaliste de Clichy, dont tout Paris avait connaissance : « Lorsque les royalistes conspirent, « ils ont des facilités que nous n'avons pas ; on ne « peut les surprendre : ils se réunissent en s'invi- « tant à de somptueux repas dans lesquels ils s'eni- « vrent d'incivisme et de vin. »

La déplorable et ridicule affaire du camp de Grenelle peut servir à montrer la vérité des paroles de Monroy. Six ou sept cents hommes qui se réunissent à Vaugirard, partent en chantant, s'avancent, bouteille en main, vers les soldats du camp de Grenelle, et essayent de les insurger : n'est-ce point là l'entreprise la plus folle ! Et cependant elle put un moment effrayer les citoyens. Les échauffourées de ce genre se renouvelaient d'ailleurs assez souvent alors. La police du Directoire ne ramassa-t-elle pas, un beau matin, dans les rues de Paris, cinq drapeaux blancs portant cette inscription : *Mort aux républicains! Vive le roi!* On s'en moqua. Les drapeaux n'étaient que des mouchoirs d'un blanc assez maculé. Un journaliste appela l'affaire la *conspiration des mouchoirs*, on se mit à rire et tout fut dit.

Le *Club de Clichy*, que les soldats d'Italie et de Sambre-et Meuse devaient bientôt menacer de leurs baïonnettes, n'en siégeait pas moins et n'en tramait pas avec une activité moins grande ses complots avérés contre la République. Ce club, né au lendemain du 9 thermidor et fondé par quelques dissidents du club des Jacobins, avait peu à peu acquis une importance politique réelle. Lemerer, Pastoret, Camille Jordan, Henri Larivière, Boissy d'Anglas, que le peuple appelait toujours *Boissy-Famine*, en étaient les orateurs importants. Thibaudeau, dans ses *Mémoires*, a caractérisé les opinions de la plupart des *Clichyens* : « C'étaient des *jacobins blancs*, dit-il, mais de vrais jacobins. » Deux de ces clichyens, Mersan et Lemerer, étaient en rapports constants et directs avec les agents de Louis XVIII, ces commissaires royaux, dont le comte d'Entraigues, l'ami de Favrol, était un des principaux. Dans ce club de Clichy s'élaboraient les projets de tactique et de petite guerre dont on devait user au corps législatif. Par lui, Pichegru était arrivé à la présidence du conseil des Cinq-Cents ; par lui, les dernières élections, fortement travaillées, avaient pu paraître défavorables à la République. Le club de Clichy avait ses gens de talent, dont, par exemple, Royer-Collard faisait partie, et ses brouillons, ses inutiles, parmi lesquels des jeunes gens à la mode, comme Sainte-Hermine et le petit Château-Ponsac.

Faire partie du club de la rue de Clichy était

d'ailleurs, pour les habitués du bal de Tivoli ou du glacier Garchy, une sorte de titre de noblesse. On avait l'air sérieux, occupé, profond, politique. Cela donnait une situation dans le monde. Lorsque la tendre Illyrine ou la petite Orphise demandait ce qu'on faisait, on répondait galamment : Je conspire !

Mais ce n'était pas assez de conspirer ; il fallait affirmer aussi quelquefois qu'on savait *mettre la main à la pâte* et rosser les patriotes, comme autrefois les raffinés et les petits-maîtres, ces ancêtres des muscadins, rossaient le guet. On n'était même un véritable *incroyable*, un *impossible*, un *muscadin* qu'à la condition de joindre la pratique à la théorie. D'ailleurs, comme on était prudent, on se mettait cinquante contre un faubourien lorsqu'on voulait donner une leçon à quelque *carmagnole*.

Ce nom de *muscadins*, qu'on réservait aux clichyens de la rue et des promenades publiques, exprimait bien, avec son accent pittoresque, la tournure et le caractère même de ces « beaux fils » de la jeunesse dorée, parés, coquets, fades et *musqués*. Leur odeur de musc leur avait sans doute valu ce sobriquet expressif, à moins qu'il ne vînt de quelque personnage, sans doute ridicule et efféminé, d'une comédie de société ; car on jouait, avant la Révolution, dans les salons, une tragédie burlesque, *Muscadin et Margotine*, et l'on retrouve ce même nom de *muscadin* dans la bouffonnerie de Fonflé de Francasalle, *Gargamelle vaincu ou la bataille d'Antioche*, un acte en vers, représenté le

2 décembre 1778, sur le théâtre des Variétés-Amusantes. Muscadin, dans cette parodie, est le confident de Girofle, prince d'Antioche.

Quelle qu'en fût au surplus l'origine, ce nom de *muscadins* était resté aux jeunes gens de Fréron. Le *muscadin* était le mâle, peu mâle, de la *merveilleuse.* Il parlait comme chantait Garat, il marchait comme dansait Gardel, il aimait comme écrivait Demoustier. La mythologie la plus affectée s'unissait dans son langage au royalisme le plus pur. Il était païen, tout en étant réacteur. Il se montrait prudent tout en se déclarant terrible. Il brandissait un bâton farouche d'une main tout juste assez vigoureuse pour porter un éventail à bras tendu. Et pourtant le muscadin avait parfois une carrure et des cuisses d'Hercule. C'était l'afféterie devenue musculeuse et le marivaudage ayant du biceps. Ils allaient et venaient, surchargés de joyaux et hardis comme Achille. Un roulement de tambour, disent les pamphlets du temps, les faisait rentrer sous terre.

Depuis leur aventure du Pont-Neuf, le duel à coups de choux, lors de l'entrée des soldats de Dammartin, les amis de Sainte-Hermine et de Château-Ponsac, ces héros qui s'appelaient Ponvalin et Renaudière, n'avaient plus fait parler d'eux. On les avait bien revus sans doute, au *Petit Coblentz;* dans la boutique de la *petite glacière*, fermée de rideaux mauves; au théâtre Feydeau; chez Méot, partout où la mode attirait ses fidèles, mais fort raisonnables en apparence et point belliqueux.

Ponvalin surtout affectait des allures tout à fait prudentes depuis qu'il savait qu'on préparait, rue de Grenelle, une action décisive où l'on jouerait sa vie. Il trouvait que l'existence avait des charmes, et il se souciait médiocrement de se séparer d'Acté et d'Élodie qu'il trouvait ravissantes tour à tour et indifféremment.

Ces deux beautés si peu semblables partageaient d'ailleurs sans avarice leur affection entre Renaudière et Ponvalin et il en restait même pour Château-Ponsac : ce n'étaient pas des femmes économes de sentiment. Presque chaque soir, à Feydeau, Renaudière et Ponvalin se trouvaient côte à côte pour applaudir Acté qui chantait une fort jolie ariette d'une voix délicieusement fausse ; Acté, pour les remercier, les tutoyait tous les deux. Élodie elle-même, la froide et blonde Élodie, divisait son cœur entre ces deux séducteurs, qui ne paraissaient nullement être jaloux l'un de l'autre.

— Il y a des *fères d'armes*, disait Ponvalin ; Renaudière et moi, nous sommes *fères* en amour !

— Parole verte ! ajoutait Renaudière, la jalousie est un sentiment de croquant. Je me *touveais* stupide de me *faser* pour deux lutines ! Je les aime, elles *m'adoent* : ça me suffit !

Le bonheur des deux amis eût peut-être été complet sans Sainte-Hermine. Sainte-Hermine aimait les entreprises amusantes, et, depuis l'aventure du Pont-Neuf, il rêvait de faire encore quelque tapage. Un matin, avant l'heure du déjeuner, chez

Garchy, tout en prenant un verre de punch au lait, le buste penché sur le dossier d'une première chaise, et les mollets appuyés sur le siége d'une seconde, Sainte-Hermine dit nonchalamment à quelques-uns de ses amis :

— Vous n'étiez pas au club de Clichy hier, messieurs? Vous n'y avez pas entendu traiter de la bonne façon ce petit scélérat de Louvet ?

— Non, dirent la plupart des amis.

— C'est *dommaze*, fit Sainte-Hermine. Je ne sais qui a fait là un beau *zoli* discours. Savez-vous que Louvet est aujourd'hui établi aux Galeries de Bois, et qu'il y vend des livres ?

— Parbleu! fit un muscadin, je lui ai même donné, il y a six mois, un *zarivari*, en compagnie de quelques *zeunes zens*.

— Ce Louvet, paraît-il, reprit Sainte-Hermine, trouve que le *Paais-Oyal* est trop — comment dit-il ça ? — *héactionnaire!* Il *déménaze!* Concevez-vous cela! Il *tanspote* son officine de sales bouquins et *équits évolutionnaires* à l'hôtel de Sens, au *fauboug Saint-Zermain*. Messieurs, ze vous *popose* de ne pas laisser *patir maîte* Louvet sans lui sonner le boute-selle. Ze m'ennuie, ze suis agacé, z'ai mal aux nerfs. Si nous allions casser les *caheaux* de la boutique du *gihondin ?* Ça me *distaihait!*

— C'est une idée, répondit le chœur des muscadins. On ne sait où passer sa journée!

— Voilà un but, du moins, fit Sainte-Hermine. Ce *m'sieu* Louvet, un conventionnel, qui fait en-

core du *tapaze!* J'aurais plaisir à battre ses habits pour en ôter la poussière, et c'est la *pemière* fois, *ze gaze*, que *paheille fotune* sera advenue à ses hardes!

— *Zarmant!* dit Château-Ponsac, qui écoutait.

— Allons! conclut Sainte-Hermine, qui était, comme toujours, le chef de ces expéditions.

Château-Ponsac proposa de déjeuner tout d'abord chez Méot, l'illustre restaurateur, Méot, où il savait qu'il rencontrerait le quatuor d'Élodie, d'Acté, de Renaudière et de Ponvalin.

Ces deux amis parurent fort peu enchantés de voir arriver soudain Château-Ponsac. En revanche, les *beautés* furent agréablement surprises. Chacune d'elles posa doucement un baiser sur la joue du petit Château-Ponsac.

— Me voilà sacré chevalier, dit celui-ci.

— Et sacré par deux merveilleuses sans peur, fit Sainte-Hermine.

— Et sans reproche, ajouta Acté en riant.

— Il faudrait un *s* à *reproche*, dit Sainte-Hermine, car vous aimez tous les *pluiels*, mon *zoli* cœur!

On n'était point là, au surplus, pour débiter des galanteries. On déjeuna avec une certaine gaieté et cependant il était près de trois heures, et plus d'une bouteille était vide, lorsqu'on se décida à prendre le chemin du Palais-Égalité.

Château-Ponsac avait saisi le bras d'Acté et Elodie s'appuyait nonchalamment sur Sainte-Hermine,

en le regardant en dessous avec de grands yeux bleus et vagues, si profondément poétiques et expressifs, qu'ils ne disaient absolument rien.

Derrière eux, bras dessus bras dessous, et légèrement échauffés par le repas, venaient Ponvalin et Renaudière, qui contemplaient philosophiquement leurs maîtresses, marchant par couples avec leurs amis.

— Eh bien ! moi, disait Ponvalin, tu me croiras si tu veux, Renaudière, on me rend service en me privant d'Acté.

— Je *compends* ça, fit Renaudière.

— Acté... *zarmante*... Acté... *havissante*... Et pourtant elle m'ennuie !

— Ze me suis souvent demandé, ajouta l'autre, ce que nous dirions si elles étaient laides.

— Qui sait ? nous les *adohehions* peut-être !

— L'humanité est tout à fait *canaille*, conclut Renaudière.

Sainte-Hermine et Château-Ponsac, évidemment mis, eux aussi, en gaieté par le champagne ou la liqueur des îles de Méot, s'avançaient en titubant plus ou moins élégamment aux bras de leurs compagnes et en chantant, tout en faisant tournoyer leur bâton de vigne, un refrain chéri des muscadins :

Pourquoi nous marier,
Quand les femmes des autres,
Pour être aussi les nôtres,
Ne se font pas prier ?
Pourquoi nous marier ?

Derrière Ponvalin et Renaudière, une dizaine de jeunes gens, portant l'inévitable perruque blonde des hommes et des femmes du Directoire, marchaient en regardant d'un air arrogant tous ceux qu'ils pouvaient, parmi les passants, soupçonner de républicanisme. Quand ils rencontraient un soldat, ils se taisaient.

Le cortége ainsi composé fut même un instant troublé, lorsqu'il approcha du Palais-Égalité, en apercevant un détachement de grenadiers qui longeait, du côté de la rue des Bons-Enfants, les bâtiments du palais, et semblait descendre vers la rue ci-devant Saint-Honoré. Ce détachement était commandé par un sous-officier qui marchait au milieu de la rue, côte à côte avec un petit homme en habit noir, dont la queue de la perruque se montrait frétillante sous un feutre usé.

Il était extraordinaire, sans nul doute, de voir des soldats guidés, en apparence, par un homme en costume civil. On eût été plus surpris encore si l'on eût appris que ce guide, qui se rengorgeait tout en marchant, était M. Picoulet, le mari de Paméla, l'agent qui ne se trompait jamais. Pour le moment, J.-B. Picoulet tâchait, en redressant sa petite taille, d'arriver à la hauteur du sergent de grenadiers qui l'accompagnait. Picoulet avait d'ailleurs l'air profondément convaincu d'un homme qui va remplir une mission d'où dépend le salut de la société.

Il répétait de temps à autre au sergent :

— Vous verrez, vous verrez où je vous mène.

Le sergent marchait en toute confiance et les grenadiers emboîtaient le pas derrière le sergent. Celui-ci savait vaguement qu'il s'agissait d'une arrestation et d'un complot. Picoulet lui avait simplement dit, en exhibant l'ordre qui mettait à la disposition de l'agent les hommes dont il aurait besoin :

— Nous allons prendre dans nos filets ce qu'on peut appeler un gros poisson.

— Quel qu'il soit, nous en avons harponné bien d'autres en Italie, je vous le garantis, avait répondu le sergent. Moi qui vous parle, j'ai pris Mantoue.

Picoulet avait une véritable envie de répondre que Mantoue était peu de chose à côté de ce qu'on allait saisir, mais il s'arrêta pour ne pas humilier le sergent.

Ce pauvre Picoulet croyait bien, cette fois, toucher absolument à la fortune. Il y arrivait par deux moyens : par madame Lafresnaie, dont il était (et il se souriait complaisamment à lui-même en se donnant ce titre) l'homme de confiance; par son propre talent et grâce à son habileté, qui venait de le mettre sur la voie tant cherchée de Jacques de Favrol.

Picoulet, en recherchant avec son activité fébrile et cette confiance en lui-même qu'il possédait autant que César ou Bonaparte, la trace du citoyen Hennequin de la Girardière, désigné à lui par l'épouse de son supérieur, n'avait abouti, on l'a vu, qu'à dénicher un certain Migayroux, marchand

d'huiles à Aix, et il ne s'était nullement douté que Migayroux, Hennequin ou Favrol ne faisaient qu'un. Il s'était donc remis en campagne, ne désespérant pas d'arriver à une victoire. Picoulet était de ceux qui ne doutent de rien : il ne doutait ni de la vertu de sa femme ni de son propre génie, et lorsque, le soir, quand il rentrait un peu essoufflé d'avoir monté ses cinq étages, madame Picoulet lui demandait d'un ton aigre :

— Eh bien! où en êtes-vous? avez-vous décidément fait fortune?

— Patience, bonne amie! tout arrive en son temps, répondait Picoulet en se frottant les mains. Je crois bien que je tiens l'occasion aux cheveux.

— Faites donc que la mèche ne se casse pas, et que vous ne demeuriez pas toujours un pauvre hère!

Paméla avait le mot dur, certainement, mais l'indulgent Picoulet ne s'en fâchait pas. Il était d'ailleurs si profondément convaincu de sa supériorité intellectuelle, qu'il préférait attendre encore un peu, afin d'écraser madame Picoulet sous le plus absolu des succès.

Picoulet, en tournoyant autour du Palais-Égalité, à travers ces rues et ces ruelles qui allaient de la rue Saint-Honoré au Louvre, étudiant, interrogeant les infâmes lieux et les coupe-gorge, les hôtels à *la nuit*, tout ce qu'il y avait de hideux, et sentant l'immondice et le crime, autour du palais; puis vers les hôtels de Créqui, de Longueville et de Crussol, qui, démolis plus tard, sous le premier

empire, devaient former le quartier du Doyenné, Picoulet, observant et furetant, avait remarqué, dans une maison de la rue Neuve-des-Bons-Enfants (aujourd'hui Radziwill), un homme jeune, de haute taille, de noir vêtu, qui, l'air évidemment inquiet, rasant les maisons, hâtant le pas, se rendait en ce même logis, où il entrait d'un pas rapide comme quelqu'un qui craint d'être vu. Cet homme demeurait parfois assez longtemps dans la maison, et, lorsqu'il en sortait, il prenait l'attitude dégagée d'un homme qui flâne. Picoulet avait remarqué bien souvent que cet individu portait des paperasses sous son bras. Un jour même, après être entré avec des papiers dans la maison de la rue Neuve-des-Bons-Enfants, il était ressorti les mains vides, il avait repris son chemin habituel, se dirigeant vers la rue de la *Loi* (rue de Richelieu), et là il avait pénétré dans une maison de haute apparence; mais Picoulet l'avait bientôt vu ressortir, un peu pâle, troublé, et l'agent avait eu de la peine à le suivre, tant l'inconnu hâtait le pas vers la rue Neuve-des-Bons-Enfants. Picoulet, fort heureusement, ainsi qu'il le répétait, *avait des jambes;* il n'avait donc point perdu ses distances derrière l'inconnu, et il avait vu cet homme s'engouffrer dans la porte d'entrée du logis; puis reparaître, le front joyeux, tenant sous son bras un rouleau de papier jaune.

— Évidemment des papiers compromettants, songeait Picoulet. Ce gaillard-là trame quelque chose d'épouvantable.

Entre le soupçon et la certitude, il y avait moins loin, dans le cerveau de Picoulet, qu'entre la coupe et les lèvres. L'agent fut bientôt convaincu de la culpabilité de cet individu, et après avoir étudié encore le signalement de M. de Favrol, Picoulet eût donné son cou à couper que l'homme aux papiers oubliés n'était autre que le comte.

Il y avait déjà plusieurs jours que Jean-Baptiste épiait ainsi l'inconnu de la rue Neuve-des-Bons-Enfants. Il avait remarqué que cet homme ne se présentait au logis que tous les deux jours, dans l'après-midi, vers trois heures. Picoulet avait essayé de s'informer auprès du portier de la maison ; mais cet honnête citoyen lui avait fait, en clignant les yeux, une réponse stupéfiante :

— Je ne connais point le particulier, avait-il dit ; mais c'est un godelureau qui vient ici pour voir une dame fort jolie, un peu mûre, avec des yeux superbes : une luronne !

— Bon, avait aussitôt pensé Picoulet, en voici un qui veut détourner mes soupçons ; il est du complot. Très-bien ; on le surveillera. Avec cela que l'homme aux papiers a bien l'air de quelqu'un qui vient ici causer d'amour !

Et pourtant Picoulet avait été un moment ébranlé en apercevant, deux jours auparavant, le soir, à la nuit tombante, l'individu qu'il *filait* sortant de la maison de la rue Neuve-des-Bons-Enfants, avec une femme au bras, la tête couverte et cachée sous une capuche. Ils s'étaient séparés,

après quelques pas faits en commun, et l'inconnu avait repris son chemin habituel, vers la rue de la Loi, tandis que la femme prenait la direction du Louvre.

M. Picoulet s'était alors pincé le nez entre les doigts de sa main droite et il avait un moment réfléchi :

— Comment! Il ne s'agirait que d'une amourette, d'un banal rendez-vous, d'un couple de tourtereaux?

Il haussa les épaules au bout de trois minutes :

— Allons donc! c'est impossible! Les papiers qu'*il* avait sous le bras n'avaient guère l'aspect de lettres d'amour, de billets doux et de poulets. Je parierais pour des parchemins revêtus du sceau de Louis XVIII, qui n'est qu'un vil prétendant et que je traquerai, sarpejeu! tant qu'il ne sera pas au pouvoir. Des rendez-vous d'amour? Jamais de la vie! Je brûlerais mon poing, comme Scévola, pour prouver que c'est le comte de Favrol et que cette femme est une émigrée! Maintenant il s'agit de les traîner devant la justice.

Et Picoulet se frottait les mains.

Il ne pouvait cependant (se disait-il) opérer seul une arrestation pareille. Il ne doutait point, en effet, que la maison de la rue Neuve-des-Bons-Enfants ne recélât un véritable arsenal et ne fût comme une citadelle. Peut-être y avait-il là plus d'un conjuré tapi et armé jusqu'aux dents. Tout tatillon qu'il était, Picoulet ne manquait pas de courage, mais il vou-

lait pourtant être certain de ne pas voir sa proie lui échapper. C'est pourquoi, ne voulant plus s'adresser au citoyen Lafresnaie et au ministère de la police générale, il était allé trouver tout droit, place Vendôme, le citoyen *Lagrange*, chef de bureau du citoyen Nicoleau, président des administrateurs du département, et lui avait exposé son cas. Il demandait, pour mener à bonne fin une entreprise décisive, une escouade de grenadiers.

Le citoyen Lagrange, confiant dans le coup d'œil de Picoulet, avait promptement accordé à l'agent ce que celui-ci demandait.

— Etes-vous bien sûr d'avoir besoin de ces hommes? avait-il dit seulement.

— Je crois pouvoir vous affirmer que je m'en servirai.

Le ton de Picoulet était si fin et l'air dont il parlait si plein de sous-entendus que Lagrange avait ajouté :

— Soit! Voici l'ordre que vous demandez. Après tout, s'ils vous sont inutiles, les grenadiers en seront quittes pour une promenade.

Le mot *promenade* avait fait sourire Picoulet.

— Il s'agit bien de promenade, pensait-il ; c'est peut-être à un assaut que nous marchons.

Et, lorsque les muscadins le rencontrèrent, Picoulet, redressant sa petite taille, prenait déjà des airs vainqueurs.

Il demandait au sergent :

— Comment vous nommez-vous ?

— Pierre Poupinel, dit *Caïus-Céthégus*, répondit le sergent.

— Bravo, fit Picoulet. Chacun de nos deux noms commence par un P. C'est d'un bon augure : Picoulet et Poupinel. Que direz-vous, sergent, quand on lira dans la *Gazette nationale* un article ainsi libellé : « Hier, dans l'après-midi, le citoyen Jean-Baptiste « Picoulet, inspecteur de première classe, es- « corté du sergent Caïus-Céthégus Poupinel, ont « arrêté, rue Neuve-des-Bons-Enfants... »

— Ont arrêté qui? fit le sergent.

— Mais non, n'anticipons pas; vous verrez cela tout à l'heure.

Et, tout en avançant, Picoulet continuait à se frotter les mains.

Les muscadins n'avaient eu garde de broncher en passant devant les soldats qui, du coin de l'œil, et ricanant tout bas, regardaient les gros bâtons et les perruques blondes.

Ponvalin ne cachait point à Renaudière qu'il redoutait une rixe.

— C'est odieux! disait-il tout bas, de laisser circuler par les rues des gens ainsi armés de fusils.

— La tyrannie continue, ajoutait Renaudière à l'oreille de son ami.

Sainte-Hermine, Château-Ponsac, Elodie et Acté pénétraient déjà sous les arcades du Palais-Égalité.

Le *Palais-Égalité*, ci-devant Palais-Royal, avec

ses arcades pleines de promeneurs, ses boutiques étincelantes, dont les enseignes de bijoutiers portaient quelquefois des noms tracés en lettres diamantées, son jardin encombré de flâneurs, de politiqueurs, de muscadins, d'agioteurs, de filles, ses *galeries de bois*, où la luxure appelait, en plein jour, la débauche; le Palais-Égalité était le centre de la vie de Paris, de cette vie factice, frelatée, fouettée, qui est la vie ardente et folle, vicieuse et séduisante. Les villes ont, comme nos corps, du pur sang artériel et du sang veineux et noir. C'était le sang veineux de Paris qui coulait au Palais-Égalité, où les guinées des émissaires britanniques, *ravageant le papier-monnaie*, sonnaient aussi faux que les éclats de rire joyeux des belles impudentes, étalant leurs charmes en plein jour.

Dès l'entrée du Palais-Royal, devant le perron qui termine la rue Vivienne, les agioteurs se tenaient en foule, trafiquant et tripotant; hommes, femmes, fournisseurs ventrus et gens râpés, tout se mêlait et se coudoyait. La Bourse, qui avait occupé l'église et le cloître des Petits-Pères, était fermée depuis 1795, les spéculateurs ayant joué sur les assignats au point de les déprécier. Mais boursiers, escompteurs de mandats et maquignons, les *mayolets*, comme on disait, se donnaient rendez-vous devant le perron du Palais-Égalité et le trafic continuait de plus belle. C'était le triomphe écrasant de l'agio.

Le louis d'or valut jusqu'à 18,000 livres assignats.

Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, vit un jour un billet de 100 francs par terre, et il entendit un homme du peuple dire :

— Il ne vaut pas la peine d'être ramassé !

Autour du Palais-Égalité, dans les rues basses, c'était la misère ; mais, au dedans, c'était la folie du luxe, la course au plaisir, une sorte de rut immense. Les glaciers, les bijoutiers, les restaurateurs, les tripots, les modistes, — tout ce qui vit de l'appétit humain, — se pressaient là, multipliant leurs séductions, mets exquis ou parures charmantes. On passait en revue, en faisant quelques pas, tout ce qui peut tenter l'estomac et caresser la vue : les boucles d'oreilles, les diamants, les buffets chargés de fruits, les cravates, les rubans, les cadenettes ; au-dessus des boutiques, les *académies de jeu* ouvraient leurs antres. Dans une petite pièce louée 15 livres par jour, au-dessus des arcades, il se perdait des fortunes. Au-dessous, par les soupiraux entr'ouverts, on apercevait vaguement, dans une atmosphère vineuse, des caves où l'on mangeait, où l'on buvait, où l'on dansait, et les épaules nues des femmes, sur lesquelles se posaient des lèvres avides. Plus loin, on vendait à la criée de vieux meubles ou de vieux tableaux ; ailleurs on débitait de l'amour. De quels éléments était composé tout ce qui faisait la séduction capiteuse de ce lieu presque sinistre, où le tintement de l'or semblait se mêler au bruit des baisers ? Les *Galeries de Bois*, cette cave noire perdue dans l'ombre, ce promenoir

où les poutres en saillie faisaient plafond, toutes poudreuses, avec leur toit vitré, leurs enseignes bizarres, leurs boutiques de librairie, étaient l'antre malsain où se donnaient rendez-vous les plus hideux prurits.

On y politiquait, on y dénigrait, on y déblatérait, tout en lorgnant les filles — ces statues ambulantes.

Et la *bouche allait toujours*, comme disait un contemporain. Le Directoire, ainsi que la Révolution elle-même, mettait en honneur les harnois de goinfrerie. La France jeûnait, mais les trafiquants dévoraient. Le Palais-Egalité était l'antre de la gourmandise. Pâtés et tartelettes, vins de Bordeaux, liqueurs des Iles, charcuteries savantes, pâtisseries exquises, *rannequins*, meringues, brioches, hachis d'ortolans, tourtes aux rognons, viédases d'Amérique, merlans frits, jambons de Mayence, poulardes, viandes découpées en dentelle ou en filigranes; chapons rebondis, blancs et gras ; vin du Cap, élixir de la Martinique, crème des Barbades ; gâteaux pétris en formes de cœurs, de cocardes, d'emblèmes patriotiques ou amoureux, tout cela s'étalait aux devantures des boutiques, attirait l'œil, chatouillait l'odorat, agaçait doucement les papilles. Les séductions du jour de l'an, les bonbons : *champignons de sucre, boudoirs de sucre, pots de fleurs de sucre*, les liqueurs du *glorieux* sultan ; l'essence *corbeille de mariage*, au goulot pomponné et orné de roses ; les fioles d'eau bleue dite *trompeuse*, qui renouvelait,

assuraient les prospectus, la vertu des femmes; tous les raffinements qui peuvent caresser les estomacs et les lèvres blasées se rencontraient là. Il y avait des restaurants où de nouveaux Trimalcions voyaient les plafonds s'entr'ouvrir et « du ciel descendre des Vénus ou des Dianes. » On y était massé, dit encore Mercier, par des mains féminines, dans une étuve de vin.

Et pendant ce temps, on ramassait dans les faubourgs des enfants mourant de faim; et dans les rues passaient, éclopés, en haillons, misérables, leurs uniformes en lambeaux, des héros du Rhin, de l'Adige ou de Sambre-et-Meuse.

Le Palais-Egalité d'ailleurs, cette Capoue, était aussi une sentine. Un homme y gagnait 12,000 livres par an en y ayant établi des fosses d'aisances, comme cet empereur Vespasien qui avait affermé les latrines de Rome.

On n'avait que le jardin pour respirer, ce jardin coquet, charmant, où Debucourt, dans sa gravure fameuse, datée de 1787, la *Promenade au Palais-Royal*, avait groupé des élégants et des mondains au grand chapeau et au long habit blanc. On avait le jardin avec ses chaises de paille, ses glaciers, ses bosquets, la fraîcheur du bassin et des jets d'eau, et ce cirque où l'on avait reçu en 1788, les ambassadeurs du Nabab Tipou. C'était tout près de là encore que, le 9 avril 1791, la foule avait brûlé le mannequin du pape. On s'asseyait là, on regardait l'eau monter en un jet et retomber en cent

cascades; on regardait la rotonde du cirque, bâtie dix ans auparavant, et l'on admirait, comme on disait alors, les *belles de ce charmant séjour*.

Le long des galeries, un invalide montait la garde. Mais, malgré sa surveillance, on était libre de toutes choses, libre de discuter, de pérorer, d'échanger, même à coups de canne, de ces arguments probants qui avancent parfois beaucoup les discussions politiques.

Aux vitrines des marchands de gravures, on riait en regardant les *Merveilleuses* de Carle Vernet, longues, ridicules, les vêtements collants, et les cheveux emmêlés sur le front; ou encore les deux fantaisies de Debucourt, *Vent devant*, *Vent derrière*, où le zéphir dessinait indiscrètement les formes féminines. Les caricatures pleuvaient. C'était les *Croyables* avec la culotte vert-jaune, et le sabre à poignée figurant une tête de coq, comme les élèves de l'école de Mars. C'étaient deux muscadins bien campés, se mesurant du regard, et séparés par une muscadine qui leur disait : *Faites la paix!* C'étaient les dessins des jeux, la *Roulette*, de Desrais, la *Bouillotte* et le trente-et-un, de Guérain; puis le *Thé parisien*, de F.-S. Harrat, avec ses gâteaux et son urne pour théière, et la *Lanterne magique* de Bosio, et cette jolie scène de danse qui s'appelait la *Folie du jour*. Cette folie, c'était la valse. Mains levées, bras enlacés, pieds quittant le sol, deux valseurs se baisaient sur les lèvres, tout en dansant. Une gravure enfin attirait les regards et portait ce

titre : les *Amours du Palais-Égalité*. On y voyait un amour tendant un arc et visant un sac d'écus.

Le Palais-Égalité avait aussi ses théâtres, dont le plus illustre, depuis que mademoiselle Montansier avait fermé le sien, était le théâtre légendaire de Séraphin. Les ombres chinoises, le *Pont cassé*, ce chef-d'œuvre de Dorvigny, attiraient chez Séraphin une foule compacte et le n° 121 de la galerie de Pierre, du côté de la rue des Bons-Enfants, était célèbre, avec son bossu appuyé sur un bâton et son distributeur de prospectus, rédigés par Dominique Séraphin lui-même :

St ! st ! En passant, lisez-moi ;
Je vous offre encore une affiche,
Et voici d'abord le pourquoi :
C'est pour empêcher qu'on vous triche.

Séraphin, qui représentait naguère sur son petit théâtre la *Démonseigneurisation*, la *Fédération nationale* et l'*Apothicaire patriote*, en était revenu, en 1797, à ses ombres chinoises non politiques, et, pour parer à une concurrence qui venait de s'établir, cette année même, dans la galerie vitrée, il y ajoutait des pantins, des marionnettes; il allait lui-même monter sur la petite scène.

Le théâtre de la Montansier attirait aussi la foule. Le foyer de la Montansier, éclairé par des lustres, était une sorte de bazar où, sur les sophas moelleux et les meubles Pompadour que mademoiselle Montansier avait pu sauver des appartements

qu'elle avait eus à Versailles, s'étalaient et se prélassaient les *beautés du jour*.

Dans la longueur du foyer, à la hauteur des premières loges, sur un balcon découpé à jour (il existe encore aujourd'hui, tel qu'autrefois), s'appuyaient les *odalisques* surveillées par le commissaire de police Robillard, les poches pleines de bonbons qu'il distribuait à ses administrées *quand elles étaient bien sages*.

Isabey, Carle Vernet, Eugène Beauharnais, rôdaient habituellement dans ce foyer.

Naguère le joli théâtre était fermé; une nouvelle direction venait de rouvrir depuis quelques mois, ce théâtre de la Montansier, sous le nom de *Montansier-Variétés*, et, comme la République, le théâtre avait cinq directeurs : les citoyens César, Amiel et Crétu, anciens acteurs, et Simon et Foignet, anciens musiciens. Mademoiselle Flore, dans ses *Souvenirs*, a donné les noms des actrices alors en vogue, — oubliées aujourd'hui, — la jolie *Caroline*, si applaudie dans le *Diable couleur de rose*, musique de Gaveau, et morte en 1807; madame Mengozzi, qui avait débuté dans les rôles d'enfant, alors que le théâtre de mademoiselle Montansier n'était encore que celui des Petits-Comédiens du comte de Beaujolais; enfin madame Baroyer, qui devait vivre quatre-vingts ans. Il y avait là aussi Brunet, qui faisait déjà courir *tout Paris*.

Le Palais-Égalité, outre ses théâtres, avait ses cafés.

Le café de Foy, où Desmoulins avait parlé et rencontrait jadis le marquis de Sainte-Hurugue. Le café Valois, le café de Chartres, le futur restaurant Véfour, où, dans une même soirée, on avait vu, dit-on, rassemblés Robespierre et le duc d'Orléans, Barras et Hébert, Danton et le duc de Lauzun, Tallien, Collot d'Herbois, Saint-Just, tant d'autres, et dans la maison duquel Barras, avant d'habiter le Luxembourg, occupait sous les toits deux petites chambres dont il payait le loyer à mademoiselle Montansier.

Le Palais-Égalité avait ses libraires, étalant sur leurs planches les livres érotiques des boudoirs de la royauté. Chez le libraire Mercier (de Compiègne), où parfois se rendait Sébastien Mercier, son homonyme, on politiquait. Quelle honte! On faisait, à la lettre, des vœux pour les Autrichiens. « L'armée de l'empereur va repasser le « Rhin, reprendre en passant la Belgique et le « Luxembourg, et, se rabattant sur la Lorraine, « la Flandre et l'Alsace, réduire la France, au « nord, aux limites existantes du temps des Va- « lois. La femme, la fille, la tante et la cousine « du libraire ne doutent point de la victoire des « trois rois coalisés, laquelle doit leur donner « pour leur déjeuner du café, du sucre et de la « cannelle à très-bon marché. » Qui dit cela? L'auteur du *Tableau de Paris*, en jetant sur le papier, toute chaude encore, la conversation entendue, saisie au vol chez ce libraire. O France! on

souhaite, on ose souhaiter tout haut le triomphe de l'étranger. Les haines de partis, les lâches terreurs, les lassitudes morales, les appétits étouffent le patriotisme.

Mais il y a d'autres libraires au Palais-Égalité ; il y a, à côté de Mercier, l'ancien girondin Louvet.

Dans les *Galeries-de-Bois*, Louvet avait ouvert un magasin de librairie, où il vivait assez pauvrement avec la compagne de sa vie, sa femme, celle qu'il avait appelée *Lodoïska* du nom d'une héroïne de *Faublas*. Aux élections du mois de mai de cette année 1797, la réaction l'ayant remporté sur la république, Louvet, accablé de dégoût, las de lutter, écrasé d'injustices, avait quitté le corps législatif. L'ancien convenntionel n'était plus maintenant que libraire. Il se consolait des hommes avec les livres. Pâle abattu, chauve, plus vieux à trente-sept ans qu'un homme de soixante, Louvet repassait dans sa tête tout ce qu'il avait tenté autrefois pour le bonheur des hommes et l'affranchissement de sa patrie, et il se demandait maintenant si, en rêvant ainsi et donnant son repos et sa vie, il n'aurait pas, comme tant d'autres, été dupe.

Il revoyait les tumultueuses journées d'autrefois, les luttes de la Gironde contre la Montagne, les scènes violentes où, lui frêle et doux, il avait franchi sans pâlir la tribune où l'on trouvait la mort ; et les heures sinistres de la proscription, la fuite, les journées passées à Saint-Émilion dans une cata-

combe où conduisait un puits de trente pieds! Quels songes terribles! quels souvenirs! Puis la rentrée à la Convention, la reprise ardente de la lutte contre le royalisme, dont il signalait les assassinats commis dans le Midi! Et il hochait la tête :
— *Compagnons de Jéhu* ou *tricoteuses*, hommes et femmes, quelles bêtes farouches sont donc les humains?

— Peut-être, disait-il alors à Marie-Joseph Chénier, son ami, peut-être aurais-je mieux fait de continuer, rue Saint-Denis, à l'enseigne du *Bras-d'Or*, le commerce de papeterie que tenait mon père. Je serais moins calomnié, je serais plus heureux.

La réaction royaliste, en effet, avait surtout Louvet en haine; elle ne pardonnait point à ce républicain honnête de n'être pas mort.

A cela, Marie-Joseph Chénier répondait mélancoliquement :

— Prends-en ton parti, Louvet ; les réactionnaires te calomnient, Isidore Langlois t'insulte. Laisse passer cette pluie de boue. Il y a des heures où les plus déshonorés prennent plaisir à déshonorer. La loi des révolutions et des réactions le veut ainsi. De quoi te plains-tu? N'ont-ils pas inventé que c'était moi, moi, entends-tu? qui avais envoyé mon frère André à l'échafaud!

Et la pauvre Lodoïska ajoutait :

— Tu as fait ton devoir, Louvet, cela doit te suffire ; et d'ailleurs, tu le referais encore si tu redevenais jeune et vaillant.

— Peut-être, disait alors le proscrit.

Puis il ajoutait en regardant son pauvre corps maigre :

— La République est frappée au cœur ; mais ce qui me console, c'est que je mourrai avant elle et que je ne verrai pas sa fin !

C'était cet homme, ce malade, ce mourant, que les compagnons de Sainte-Hermine allaient insulter et attaquer dans ce qu'il appelait son *antre*.

Par ce beau soleil, le Palais-Égalité rayonnait; les arcades semblaient blanches comme les marbres d'un palais génois, les arbres verdoyaient, et les passereaux parisiens voletaient gaiement, hardiment, à travers les groupes. Des promeneurs vêtus à la dernière mode, des muscadins cravatés de la cravate *écrouélique*, des boucles aux oreilles, larges et en forme de croissant, le ventre chargé de bijoux, de breloques figurant des fleurs de lis; des merveilleuses, le bas de leurs robes retroussé, des croissants aux oreilles, de larges cravates écossaises au cou, paradaient, zézayaient, ricanaient, et étalaient les uns leurs habits roses doublés de bleu, leurs culottes violettes, les autres, leurs coiffures — soigneusement conformes aux décrets de la *Correspondance des dames* ou de l'*Arlequin*, ces arbitres de la mode, — leurs ridicules à paillettes, leurs fichus dit *canezous*, leurs robes-chemises, leurs spencers et leurs ceintures *nacarat*. Plus d'une traînait après elle, par la main, un enfant *habillé à la turque*. Ce vêtement enfantin était alors aussi la « folie du iour. »

On voyait, à travers le jardin, des femmes aux tournures charmantes, en jupe de mousseline avec chemise de linon-batiste par-dessus, spencer de taffetas couleur bleu de roi, un *schall* des Indes couleur de paille avec bordure étrusque orange à larges bandes noires, le bonnet négligé *à la folle,* enjolivé d'un nœud de rubans rose ou vert; des bas blancs avec coins brodés en couleur; des souliers violets, pointus, à cothurne agrafé par un gland sur le milieu de la jambe.

On prenait plaisir à analyser ces costumes portés avec la délicieuse désinvolture qu'ont les seules Parisiennes, ces coiffures à tresses assujetties avec un bandeau; ces robes de mousseline frangées de comètes à losanges, avec un schall ample et transparent; ces cornettes de crêpe rose, bordées d'une comète garnie d'un tulle plié et plissé rond, avec une moitié de guirlande du côté gauche; ces cheveux rabattus sur le front, avec une longue natte sur les épaules, un nœud et un ruban rose sous le menton; ces robes transparentes sur jupon de taffetas bleu clair; ces manches ouvertes et plissées; ces tabliers de linon bordés de couleur rose et noués par-derrière; ces fichus roses assujettis sur le côté; ces souliers roses; toutes ces séductions gaies, sémillantes à l'œil; ces modes printanières, ces toilettes charmantes parmi lesquelles apparaissaient demi-nues les *nymphes* et les *odalisques,* Actè, Élodie et leurs compagnes, avec leurs cheveux rasés, remplacés par cette blonde perruque

contre laquelle s'élevait la comédie de Picard.

La chanson alors à la mode, de Despréaux, l'ex-mari de la Guimard : *Grâce à la mode* ou *la Sans-Gêne*, donnait allégrement la description de ces déshabillés ridicules :

Grâce à la mode,
On n'a plus d'cheveux.
Ah! qu'c'est commode;
On dit qu'c'est mieux!

On n'a plus de cheveux, plus de jupon, plus de fichu, plus de poche au vêtement — et plus d'argent; — on n'a plus de corset, c'est plus tôt fait; on n'a plus qu'un vêtement « qu'est transparent. »

Grâce à la mode,
On n'a rien d'caché;
J'en suis fâché!

Acté et Élodie, toutes deux, cette fois, vêtues à la grecque, étalaient insolemment aux baisers du grand air et aux regards des hommes leurs opulentes épaules et leurs jambes marmoréennes. Elles n'étaient pas les seules à abuser du nu. Les muscadins se montraient çà et là quelques fillettes en renom : la brune Alison, la douce Corinne, la petite Babet, des célébrités; mieux que cela, des déités du ieu.

— Si vous les lorgnez ainsi, disait languissamment Acté à Château-Ponsac, je vous pince jusqu'au sang, je suis fort jalouse.

Sainte-Hermine fredonnait le couplet fait contre Babet, l'*Héroïne du jardin Égalité*, sur l'air : *On compterait des diamants :*

Jadis la petite Babet,
Avec des sabots, une hotte,
Criait des pois, vendait du lait,
Traînait son jupon dans la crotte.
Aujourd'hui, brillante d'attraits,
Mise à la mode et sur la hanche,
Elle est très-élégante ; mais
Sa vertu branle dans le manche.

— Savez-vous, disait Acté, qu'il est fort désagréable de se rencontrer, quand on est comédienne, avec de pareilles filles!

— Ah ! *zarmant! zarmant!* répondit Sainte-Hermine. Acté se *compomet*, Acté est divine, *paole panachée!*

La vérité c'est que le Palais-Égalité appartenait à Vénus.

Paris tout entier était d'ailleurs la proie d'Aphrodite. Au commencement de la session, le Directoire avait demandé une loi contre les *catins*, — c'était le mot dont se servait la pièce officielle. — Une commission fut nommée, mais il n'y eut pas de rapport présenté, on n'en parla même pas : le ministère de la police et la Salpêtrière suffirent. C'était le député Dumolard, qui menait la campagne contre les filles, absolument comme Talot, la menait, aux Cinq-Cents, contre les journalistes, qu'il comparait (18 pluviôse an V) aux prostituées.

Le Palais-Égalité continuait donc à demeurer quelque chose comme la Suburre romaine, une Suburre luxueuse, capricieuse, étrange, pétillante, où la soie du sofa de Crébillon remplaçait la paille du temps de Juvénal.

Au milieu de cette atmosphère, Sainte-Hermine et ses compagnons se sentaient dans leur élément.

Vêtu d'un habit noir avec parements et collet de velours violet, le gilet blanc bordé de noir laissant apercevoir un gilet de satin bleu, la chemise de batiste plissée; le chapeau rond à haute forme, presque pointu; la culotte longue, couleur chamois, avec de petites bottes rondes, les *nageoires* blondes des deux côtés du visage, Sainte-Hermine se carrait et prenait des poses triomphantes en jouant avec sa petite canne de dix-huit pouces, assez semblable au bâton d'un escamoteur. Il avait passé trois quarts d'heure à étudier devant sa glace jusqu'au moindre pli de sa cravate, et pour arriver à rendre sa culotte chamois plus collante, il usait chaque matin du procédé du comte d'Artois : il se faisait soulever sous les aisselles par deux laquais, qui le laissaient ensuite littéralement retomber droit dans la culotte tendue.

— Il n'y a que ce diable de Sainte-*Hehmine* pour se culotter ainsi, pensait Ponvalin.

Quant ils eurent passé et repassé dans le jardin, arquant la jambe, cambrant leur torse et redressant la tête, les muscadins trouvèrent qu'il était temps d'aller donner une leçon à Louvet.

— Sonnons l'hallali, dit gaiement Sainte-Hermine. La bête est à nous.

Et fredonnant un couplet du *Réveil du peuple*, il se dirigea, suivi de sa bande, vers la boutique de l'ancien conventionnel.

Les muscadins ne se doutaient pas d'ailleurs qu'ils étaient surveillés, non par une autorité quelconque, mais par ce vieux patriote enragé, Gracchus Heurteloup, avec lequel ils avaient eu déjà maille à partir, au Pont-Neuf, le jour de l'entrée des soldats de Dammartin. Gracchus en passant avait bien vite reconnu les visages des *petits sucrés*, et l'idée lui était venue que ces beaux fils rôdaient encore de ce côté pour faire un « mauvais coup. »

— Ça empeste la contre-révolution, s'était-il dit.

Et il avait cru devoir avertir quelques compagnons maçons, qui recrépissaient une maison voisine.

Les muscadins s'attroupèrent bruyamment, dès qu'ils aperçurent la boutique de Louvet, devant la porte de la librairie. La porte était fermée ; on apercevait vaguement, à travers les vitres, derrière l'étalage de livres en montre, un homme et une femme assis devant une table et lisant.

Sainte-Hermine s'avança le premier et se mit à déchiffrer, le lorgnon à l'œil, les titres des ouvrages mis en vente.

— Oh ! mais, dit-il ensuite en reculant d'un air comiquement effaré, c'est un scandale ! Mais ce n'est pas une boutique de *libaiie* cela, c'est une of-

ficine d'empoisonneur. Je ne vois là que des *ouvazes subvesifs :* le *Vieux 'codelier*, de Camille Desmoulins, le *Tableau de l'espit humain*, de *Condocet.* Ah ? çà, mais mons Louvet *pétend* donc donner la nausée à tous les honnêtes *zens ?*

— C'est un scandale ! répétèrent les muscadins en applaudissant leur orateur.

Élodie et Acté paraissaient, comme toujours, enchantées de ces tapages.

— Eh ! mons Louvet, 'cria Sainte-Hermine en ouvrant la porte de la librairie et en se campant sur le seuil... mons Louvet ! on veut vous *paler !*

Louvet était devenu rouge de colère en s'entendant apostropher ainsi et il s'était levé brusquement.

— Où vas-tu ? lui dit Lodoïska en le retenant par la main.

— Souffleter l'insolent...

— Es-tu fou ? Regarde. Ils sont vingt ou trente !

— Les lâches ! fit Louvet avec colère. Leurs gazettes ne leur suffisent plus, ils ameutent encore une foule contre un seul homme. M'outrager chez moi !

— Citoyen, criait Saint-Hermine, vous reste-t-il un exemplaire de *Faublas ?* C'est un mauvais livre, mais je veux le faire lire au peuple !

— Eh ! girondin, ajoutait Château-Ponsac, comment va Barbaroux ?

— Tu n'as donc pas encore rejoint Marat, régicide ? reprenait Sainte-Hermine.

Et les quolibets, les injures, les rires, les calomnies pleuvaient comme une grêle irritante, comme une pluie visqueuse, comme un déluge d'éclaboussures. Louvet se mordait les poings avec rage, et Lodoïska lui mettait ses douces mains de femme sur les oreilles pour qu'il n'entendît pas. Mais les voix railleuses, cruelles, haineuses, atroces, arrivaient jusqu'au malheureux. Ce qu'il ne saisissait pas, ce que les mains de Lodoïska étouffaient, il le comprenait, il le devinait.

— Rejoindre Marat, disait-il. Imbéciles! Qui donc l'a combattu quand vous trembliez?

Maintenant, aux grands éclats de rire des femmes et d'une foule ameutée qui venait voir — spectacle comme un autre — comment on traque un homme tombé, comment on insulte au vaincu, Sainte-Hermine s'amusait à casser, du bout de sa canne, les carreaux de la boutique. Louvet se dégagea de l'étreinte de sa femme en entendant le bruit que fit le verre en se brisant. Lodoïska voulut l'implorer, l'arrêter; il la repoussa avec une vigueur inattendue.

— Toi, demeure, dit-il. J'y vais!

— Ils vont t'assassiner, Louvet!

— Eh bien! c'est assez qu'ils en frappent un seul. Reste là!

— A la potence, Louvet! Embarquez-le!... Tu n'es pas encore déporté, Louvet?... A la guillotine!... Aux enfers, le girondin! À la Seine, le régicide!... A bas le conventionnel! A bas Louvet!

A bas *Faublas!* répétaient les muscadins, et maintenant comme des chiens à la curée, ils frappaient à tort ou à travers les vitres de la boutique, qui volaient en éclats, tandis que la foule, stupide et amusée, criait *bravo!*

Tout à coup, sur le seuil de cette porte que, par une sorte de honte dernière, les assaillants n'osaient franchir, Louvet parut, le front nu, redressant sa petite taille, les bras croisés sur sa maigre poitrine, mais le visage sans peur et l'œil, un œil plein de fièvre, dardant des éclairs. La maladie, l'approche de la mort, donnaient à sa figure, à sa voix des aspects et des accents inouïs et superbes. On sentait chez cet homme quelque chose de cette supériorité étrange dont la mort prochaine revêt ceux qu'elle atteint en les transfigurant.

Instinctivement cette foule se tut et recula.

— Qui êtes-vous? dit avec fierté l'ancien adversaire de Robespierre. Que voulez-vous? D'où venez-vous ? Vous voulez frapper un moribond, attaquer un cadavre, ruiner un pauvre? La tâche est digne de vous! Ces braves! Ils brandissent des bâtons contre un homme qui meurt! Ils donnent l'assaut à des bouquins ! Ils viennent braver une femme !

Sainte-Hermine demeurait cambré, insolent, provoquant, devant Louvet; mais Ponvalin et Château-Ponsac battaient en retraite, à mesure que Louvet faisait un pas vers eux.

— Que me reprochez-vous ? disait le conventionnel. D'avoir servi mon pays? Oui, je lui ai tout

donné avec joie, avec ivresse. D'avoir voulu la République? Elle survivra à vos coups, elle renaîtra de sa mort. De quel droit venez-vous insulter un homme qui a risqué sa tête lorsque vous dérobiez prudemment votre existence, non pas même au fer du bourreau, mais aux balles de l'étranger?

— Oui, reprit Louvet, dont l'attitude, le geste, la voix, rendaient muets ces muscadins forcenés, où étiez-vous quand nous luttions, nous, pour la liberté de la France? Où étiez-vous quand nous passions jours et nuits courbés sur notre tâche, quand le canon d'alarme grondait, quand la patrie n'avait pas de soldats et Paris n'avait pas de pain? Où étiez-vous quand le doigt de la mort avait marqué nos fronts, quand une parole coûtait la vie, quand l'orateur tendait sa poitrine en rendant son vote, quand nous nous débattions, sages ou fous, probes ou traîtres, dans la fournaise? Où vous étiez? Voulez-vous que je vous le dise? Vous étiez loin, vous étiez cachés, blottis, tremblants, au fond des caves, partout où l'on se dérobe et s'abrite, blêmes, peureux, entendant siffler les balles et chanter le *Chant du départ*, mais soucieux surtout de sauver votre vie, et de fuir, et de demander un asile à l'étranger, à l'Angleterre, à l'Italie, partout où vous pensiez que la guerre, qui désolait votre pays, ne pouvait pas vous atteindre!

— Ah! par exemple, fit Sainte Hermine en s'avançant.

Le regard de Louvet le cloua au sol de la galerie.

— Oui, vous avez fait cela; fuyant à l'heure du danger, vous reparaissez avec la réaction. Le courage vous revient contre tout ce qui est faible. La République vous a fait peur et c'est pour cela que vous la haïssez! Savez-vous le nom qu'on vous donne partout, conjurés de boudoirs, soldats de guerre civile, qui combattez cent contre un? On vous appelle des lâches!

Et l'ancien député de la Convention, le girondin Louvet attendit que quelqu'un d'entre ces efféminés osât lui répondre.

Il chantonnait entre ses dents les premiers vers d'un couplet de la *Marseillaise* :

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?

Immobiles devant ce mourant, les muscadins, honteux aussi de cette lâcheté dont on leur souffletait le visage, n'osaient plus maintenant dire un mot.

— Avez-vous peur? leur cria Sainte-Hermine en se tournant vers eux, et il releva son bâton lorsqu'une main robuste le saisit au poignet et lui arracha brutalement son arme.

C'était Gracchus Heurteloup, accouru en hâte avec ses maçons, devant qui s'ouvrait la foule, et qui, en manches de chemise, les bas nus, tombaient

à coups de poing sur les muscadins pris d'épouvante. Un rustre aux muscles d'acier secouait comme un prunier le malheureux Ponvalin qui criait, pour se faire lâcher : *Vive la République !* Château-Pons se colletait avec un homme couvert de plâtre, et son habit carré bleu était déjà blanc comme s'il eût porté un sac de farine. A travers la mêlée, Acté et Élodie fuyaient, embarrassées dans les plis collants de leurs tuniques, en poussant des cris aigus, et Lodoïska entraînait Louvet au fond de la boutique, tandis que Sainte-Hermine ôtait ses gants pour se mesurer avec Gracchus.

Le bonhomme Gracchus avait jeté loin de lui le bâton arraché au muscadin, et n'allait opposer que ses poings à son adversaire, mais d'un geste droit, avec une force de détente effrayante, il asséna tout d'abord un coup si rude à Sainte-Hermine, que l'incroyable, atteint en pleine poitrine, tournoya sur lui-même et dut s'appuyer contre un de ses compagnons pour ne point tomber.

Furieux d'ailleurs, Sainte-Hermine, revenu à lui, saisit le bâton d'un ami, et, le faisant tournoyer audessus de sa tête, fondit sur Heurteloup, qui, les poings en avant, l'attendait sans rompre d'un pas.

— Alors, c'est un duel ? disait l'homme du peuple d'un ton railleur.

— C'est une correction, maroufle ! répondit Sainte-Hermine.

Un bruit de crosses de fusil tombant tout à coup,

avec leur son mat, sur le parquet de la galerie, interrompit brusquement une mêlée qui allait dégénérer en véritable bataille. Plus d'un muscadin défait gisait à terre, les vêtements en désordre; Renaudière avait une dent cassée; Château-Ponsac, à demi étranglé, demandait merci. Trois muscadins à la fois, et des plus robustes, s'étaient jetés sur un des maçons, qu'ils avaient assommé à demi.

La voix rude du sergent Poupinel retentit au-dessus du fracas de cette lutte, et les adversaires se turent en entendant ce commandement :

— Quelques coups de crosse à ces gaillards-là ! En avant !

Les combattants furent bientôt dispersés. Sainte-Hermine criait à Gracchus tout en se tâtant la poitrine :

— Si jamais je te rencontre, tu n'auras rien perdu pour avoir attendu !

— Bien, bien. Nous nous reverrons, répondit Gracchus, qui maugréait encore selon sa coutume : Et c'est la république, çà !

Au milieu des soldats, pâle, consterné, la tête basse, les lèvres pendantes, Jean-Baptiste Picoulet regardait, sans s'inquiéter de rien, toute cette foule qui s'éloignait en hâte devant les baïonnettes, en laissant la galerie presque vide.

Le sergent s'était déjà informé auprès de Louvet de la cause de tout ce tumulte et, s'adressant à Picoulet :

— Voyons, citoyen agent, c'est à vous d'écouter,

puisque nous aurons, chacun de notre côté, à faire un rapport.

— Un rapport ! un rapport ! balbutiait Picoulet d'un air hébété... Oui, en effet, j'aurai à rédiger un rapport !... Tenez, sergent, dit-il d'un ton accablé, informez-vous vous-même de tout cela ; je n'aurais plus la force d'écouter.

Et, cloué contre un pan de mur, l'œil fixe, abattu, Picoulet demeura immobile, tandis que le sergent continuait son enquête.

— A qui se fier ? à qui se fier ? répétait tout haut et machinalement le pauvre Picoulet.

Il hochait la tête et se contraignait terriblement pour ne pas pleurer.

— Devant des guerriers, songeait-il, ce serait par trop ridicule.

Picoulet venait d'éprouver une des plus vives douleurs de sa vie, quelque chose en lui s'était écroulé tout à l'heure : sa confiance, cette confiance absolue qui lui faisait croire à toutes choses, au bonheur, à la fortune, à l'affection de sa femme, à tous les rêves d'avenir.

Picoulet était arrivé devant la maison de la rue Neuve-des-Bons-Enfants et il avait aussitôt donné au sergent l'ordre de placer deux hommes à toutes les issues du logis, tandis que, marchant en tête, Poupinel derrière lui et quatre hommes derrière le sergent, il avait gravi, pas à pas, tout doucement pour mieux surprendre son monde, le petit escalier qui conduisait au troisième étage de la maison suspecte.

C'était au troisième étage (le portier, gardé à vue et sommé de répondre, l'avait déclaré) que devait se trouver le comte de Favrol.

— Sergent, répétait Picoulet gaiement, apprêtez-vous, sergent, à passer officier. Chaque marche que nous gravissons, l'un et l'autre, est un pas vers l'avancement.

— Alors donc je voudrais monter jusqu'au cinquième, disait le sergent.

Sur le palier du troisième étage, Picoulet s'était arrêté, collant son oreille à la serrure. On n'entendait qu'un bruit confus de voix entrecoupé de rires furtifs.

— Ils sont là, dit Picoulet. Apprêtez vos armes!

Les soldats firent jouer le chien de leurs fusils.

— Y êtes-vous, sergent? demanda Picoulet.

— Allez, allez, fit Poupinel.

Picoulet frappa lentement à la porte :

— Au nom de la loi, ouvrez! dit-il d'une voix grave.

Dans la chambre, tout bruit s'était tu. Picoulet ne s'étonna point de ce silence.

Il répéta :

— Ouvrez, au nom de la loi!

On entendit une sorte de colloque rapide et des bruits de pas ou des froissements d'étoffes, quelque chose d'inusité.

— Ouvrez ou nous enfonçons la porte!

On n'ouvrait pas; mais, au premier coup de crosse donné par le sergent, le pêne de la serrure

joua rapidement et Picoulet se précipita derrière Poupinel, qui entrait, baïonnette en avant, dans la chambre.

En un clin d'œil, Picoulet eut interrogé et sondé le lieu où il entrait. L'homme qu'il avait suivi se tenait pâle, interdit, au milieu de la pièce, tandis qu'une autre personne se blottissait, effrayée, derrière les rideaux d'indienne d'un petit lit éclairé par le soleil.

Des papiers traînaient sur la commode, unique meuble du logis. Avant toute chose, Picoulet s'en empara, ce qui fit jeter au jeune homme un cri rapide :

— Les copies de mon patron! Rendez-moi cela! N'y touchez pas!

Picoulet répondit simplement en donnant au sergent l'ordre de s'emparer de « cet homme. »

— Comte de Favrol, dit-il, je vous arrête.

Le jeune homme le regardait d'un air effaré, comme on regarderait un fou.

— Mais..., lui dit-il.

— Ne répondez pas, fit Picoulet.

Et il marcha droit vers le lit, dont il écarta brusquement les rideaux.

Mais ici Jean-Baptiste Picoulet faillit tomber à la renverse.

Il devint blanc comme un linge, il se prit le nez entre ses doigts, d'un geste machinal, et il recula de deux pas, foudroyé.

— Paméla! dit-il, effaré.

Paméla, la propre épouse de maître Picoulet, se tenait, à demi blottie encore, derrière les rideaux, le corsage doucement chiffonné, et toute rouge d'une colère qu'elle eût pu faire passer volontiers pour de la pudeur; mais *bonne amie* avait du moins le mérite de la franchise.

— Eh bien! oui, dit-elle, c'est moi!

Et elle s'avança, en redressant sa taille, vers son mari.

— Paméla ici!... Vous!... Ma femme, dit-il au sergent, qui regardait la scène sans y trop rien comprendre.

Mais, à ce mot, on entendit le bruit à demi étouffé du rire des soldats, et Poupinel laissa tomber son fusil et se caressa la moustache. Picoulet comprit qu'il fallait rester digne.

Le malheureux eut alors un mot sublime; il dit doucement à bonne amie:

— Et qui donc garde la boutique?

Madame Picoulet haussa les épaules:

— Vous ne savez donc pas que je suis une femme d'ordre? Et Manon, ma voisine, pourquoi est-elle faite?

— C'est vrai, fit Picoulet, il y a Manon...

Puis se retournant vers le prisonnier:

— Alors vous n'êtes pas le comte de Favrol? dit-il avec la naïveté de l'écrasement.

— Paul Gérard, clerc de notaire, rue de la Loi, répondit le jeune homme. Rendez-moi les copies de mon patron; il les attend. Je suis déjà en retard.

— Les copies? quelles copies?

Le clerc désigna du regard les papiers dont Picoulet avait déjà rempli ses poches.

L'agent leur donna un coup d'œil. C'étaient des actes de ventes, des contrats de mariage, des pièces intimes et insignifiantes.

— Et il y a des gens qui se marient! fit Picoulet avec un soupir en rendant les papiers au jeune homme.

Madame Picoulet contemplait déjà son mari d'un air de supériorité superbe :

— Ainsi, voilà la proie que vous guettiez? dit-elle en désignant d'un geste le clerc de notaire. Voilà ce qui devait vous faire avoir de l'avancement.

Le pauvre Picou et était si écrasé qu'il en demeurait timide. Il ne répondit pas ; mais il se disait pourtant que, tenant ainsi entre ses mains ce grand drôle et cette coquine, il pouvait du moins se venger en les traînant en prison. Puis il ajoutait en lui-même :

— A quoi bon? de qui rirait-on?

Il poussa un soupir navré, fit un signe au sergent qui lâcha le clerc enchanté, et du ton d'un homme à bout de force et d'espoir :

— Allons, il n'y a plus à croire à rien en ce monde, dit-il.

Le clerc descendait déjà en toute hâte les escaliers de la maison; il retournait à son étude.

— Au moins, dit avec aplomb madame Picoulet

à Jean-Baptiste, rentrerez-vous de bonne heure ce soir ?

Le sergent pensait que c'était là du moins une maîtresse femme.

— Ne vous occupez plus de moi, bonne..., je ne m'occuperai plus de vous, murmura Picoulet en hochant la tête. Allons, sergent, ajouta-t-il, rentrons ; ce n'est pas aujourd'hui que nous arrêterons le comte de Favrol !

— Aujourd'hui ni jamais , dit *bonne amie* en haussant les épaules.

Le bruit de la rixe qui avait lieu devant la boutique de Louvet avait attiré les soldats, et Picoulet s'était, cette fois, laissé guider, traîner par eux, jusqu'à l'endroit où grondait la petite émeute.

Lorsque le sergent eut obtenu de Louvet tous les détails, il remercia l'ex-conventionnel, lui tendit la main et dit :

— On remettra tous ces gens-là à la raison, un jour ou l'autre.

Et il frappa, de sa main droite, sur le canon de son fusil.

— Merci, dit Louvet; mais, hélas! l'ordre et la liberté ne se fondent pas avec des armes, mais avec des lois!

Et il regagna le fond obscur de sa boutique.

Picoulet et le sergent firent leur rapport au citoyen Lagrange.

Picoulet balbutiait, répondait *oui* à toutes les questions, et disait :

— Je croyais bien le tenir... Il y a comme cela des illusions en ce bas monde.

— Voyons, interrompit Lagrange en songeant à la bagarre du Palais-Égalité, il est temps que ces désordres cessent. Venez ce soir, citoyen inspecteur ; vous m'accompagnerez auprès du général Augereau. C'est à l'autorité militaire à prendre des mesures contre les clichyens de toutes sortes. A ce soir.

— A ce soir, dit Picoulet.

Il alla s'asseoir sur un banc des Tuileries et demeura là jusqu'au crépuscule, absorbé et songeant. Bonne amie l'avait trompé! Bonne amie s'enfermait seule avec un clerc de notaire! Qui l'eût dit? Elle, Paméla ! Et Picoulet qui l'aimait tant !

— Je ne suis pas beau, se disait-il, mais je ne suis pas méchant. C'est peut-être parce que je n'arrive à rien. Les femmes, c'est ainsi ; cela aime le succès, les panaches. Si j'étais seulement chef d'un service !... Mais à quoi bon maintenant, puisque c'est fait, puisqu'elle m'a trompé ?

Ceux qui connaissaient de vue Picoulet, l'agent de police, se disaient tout bas en le voyant ainsi absorbé et immobile sur un banc :

— Il y a une anguille sous roche. Picoulet guette quelqu'un aux Tuileries ! Il s'agit sans doute d'une conspiration !

Picoulet ne guettait personne et ne songeait à rien qu'à *bonne amie*.

La nuit venue, et le sentiment du devoir subsistant chez l'agent, Picoulet se rendit chez le citoyen

Lagrange. Le malheureux Picoulet n'avait pas dîné.

— C'est au théâtre, dit Lagrange, que nous trouverons Augereau. Le général n'est pas à la Place.

Il donna ordre à Picoulet de le suivre. Picoulet se rendit ainsi, songeant toujours à *bonne amie*, au *Théâtre d'Émulation* (théâtre de la Gaîté), où l'on jouait depuis de longs mois, une pièce du citoyen Eve, dit Maillot, qui faisait courir toute la ville, *Madame Angot ou la Poissarde parvenue*. Cette *Madame Angot*, satire franche et gaie des prétentions de tous les enrichis de la Révolution, tranchant du hobereau après être sortis d'une naissance obscure, amusait profondément la foule, aux dépens des trafiquants, des agioteurs, des fournisseurs, de tout ce monde interlope né de l'orage de la Révolution. *Madame Angot* faisait chaque soir des recettes fabuleuses. L'acteur Corsse, venu de Bordeaux, obtenait un éclatant succès de rire sous le *travesti* de la poissarde parvenue. L'affiche portait chaque soir ces mots : « *Spectacle demandé par le Directoire* ou *Spectacle demandé par les ambassadeurs.— La salle sera éclairée de bougies.* » Ce soir-là, on y lisait : « *Spectacle demandé par le général Augereau et son état-major,* » et par extraordinaire l'annonce de l'affiche contenait une vérité.

Le second acte de la pièce était commencé lorsque Lagrange et Picoulet arrivèrent dans la salle. Il ne fallait pas déranger Augereau, qui, dans sa loge, riait de bon cœur, en Parisien et en soldat,

de la lutte à *coups de langue* entre la harengère madame Angot, la parvenue, et mademoiselle Bernard, sa cousine, demeurée dame de la halle. Ce duo, bravement écrit à la gauloise, avec l'aplomb du cathéchisme poissard, était le grand succès de la soirée et comme l'*air de bravoure* entre Corsse et la citoyenne Corsse.

« — *Madame Angot sait ben qu'all' n'a pas toujours*
» *eu des fauteuils pour se carrer, et, avant que son père*
» *défunt n'ait reçu la succession de son grand-oncle, il*
» *était toujours prêt à tirer un liard avec les dents. C'est*
» *pas que je l'en blâmons, au moins, ben du contraire,*
» *car c'est de c'te façon-là qu'il a amassé des noyaux;*
» *mais, dame! alors sa mère ne marchait pas la tête*
» *levée!* »

Et, à cette apostrophe, madame Angot répondait tout à fait en poissarde :

« — *Qu'appelles-tu, satanée? Je ne marchais pas la*
» *tête levée? Sais-tu que la patience m'échappe, à la*
» *fin! Ai-je jamais dû un sou à quelqu'un? Dis donc,*
» *eh! langue de couleuvre, apprends que de ma vie vi-*
» *vante je n'ai reçu d'assignation, et qui que ce soit n'a*
» *pu me dire dans la rue : Paye-moi ce que tu me dois!*
» *V'la-ti pas encore un biau fruit de nature, pour ve-*
» *tir insolenter le monde! Apprends que tout ce que j'a*
» *est à moi, ça ne doit rien à personne, et toutes les*
» *médisances ne m'ôteraient pas seulement un fêtu. On*
» *te connaît, toi, pour ce que t'es. C'est la discorde en*
» *personne,* » etc., etc.

A ce soudain retour de la harengère vers ses fa-

çons du carreau de la Halle, le public battait des mains, la salle trépignait, les vendeuses de marée, venues dix ou vingt fois de suite pour entendre la pièce, criaient à l'acteur Corsse :

— *Bravo, mon fiston!* ou : — *Hardi, mame Angot!*

Augereau faisait comme les dames de la Halle : il battait des mains et riait.

L'acte achevé et le dernier couplet chanté, le général demanda à ses aides de camp si l'on jouait encore une pièce. Il voulut attendre le vaudeville final. Mais le citoyen Lagrange frappait à la porte de la loge.

— Qui est là? demanda Augereau. Voyez.

Lorsqu'il apprit ce dont il s'agissait, le général sortit dans le couloir et écouta le rapport verbal de Lagrange.

— Encore une rixe! fit Augereau avec colère; et cela a été sérieux?

Lagrange fit signe à Picoulet de parler

— Oui, général, répondit Picoulet au hasard, sans trop savoir ce qu'il disait.

— Pouvez-vous m'adresser un rapport demain matin, à l'état-major de la place?

— Oui, général! fit Picoulet.

— Ah! sacrebleu, dit Augereau, les clichyens finiront par nous échauffer trop les oreilles! Un tas de clampins qui boivent des limonades, tandis que nos camarades mangent des cartouches, là-bas! Ah! ces messieurs rêvent plaies et bosses? Ah! cela les amuse de jouer à la bataille! Eh bien, tonnerre!

on leur en donnera; ils auront de quoi se divertir!

— Alors, général, demanda le citoyen Lagrange, vous décidez...?

— Ne vous occupez de rien, ça me regarde, fit Augereau; mais avant deux mois, il ne restera pas plus de muscadins dans Paris que dans le creux de ma main.

Picoulet regardait d'un air hébété la main du général.

Augereau congédia d'un geste les deux agents en disant à Picoulet :

— Je compte sur votre rapport!

Puis rentrant dans sa loge :

— Allons, dit-il à ses officiers, amusons-nous encore; mais nous nous donnerons avant peu d'autres distractions que celle-ci, je vous en réponds.

Et il se mit à regarder d'un air bourru la toile, qui n'était pas encore relevée.

Picoulet rentra chez lui sans savoir le chemin qu'il suivait. Paméla était couchée et, le nez dans la ruelle, faisait semblant de dormir. La veille, le pauvre Picoulet eût appelé ce repos «le sommeil de l'innocence.» Il alluma sa lampe, prit du papier, une plume, et rédigea le rapport qu'on lui demandait; mais sa main seule marchait et sa tête était ailleurs. Ses idées le fuyaient.

— Je me moque pas mal de tout cela, se disait-il. Il s'agit bien des clichyens!

Et il regardait en soupirant le lit où, dans la pénombre, *bonne amie* sommeillait, étendue.

— Des conspirations! Favrol! Louvet! Les muscadins! Qu'est-ce que cela me fait, à moi? ajoutait Picoulet en soupirant.

Pourtant il reprenait la plume; il écrivait, puis il s'arrêtait, songeait et laissait passer les heures.

Il se rappelait maintenant ce dragon qu'il avait rencontré installé dans la boutique de *bonne amie*, quai des Morfondus, et il frissonnait.

— Je ne l'aurais jamais cru, se disait-il.

Le petit jour le surprit, travaillant et songeant tour à tour; sa lampe charbonna, fuma, s'éteignit. Alors Picoulet s'étendit dans l'unique fauteuil qu'il possédait et, la tête appuyée au dossier, il fit un somme. Paméla l'éveilla lorsqu'elle se leva pour s'habiller.

Picoulet lui sourit instinctivement, oubliant ce qui s'était passé la veille, et il lui dit doucement :
— Bonjour, bonne amie.

Puis, songeant à la rue des Bons-Enfants, il soupira, se reprocha ce *bonjour* qu'il trouva lâche, et, glissant son rapport dans sa poche, il descendit après s'être trempé la tête dans l'eau et s'être un peu contraint pour manger son pain et son chocolat d'habitude. La migraine étreignait son front. Il eût souhaité être malade, se coucher et en finir.

Lorsqu'il remit à l'état-major le rapport à un lieutenant de service, l'officier crut devoir le féliciter de son zèle.

— Oh! dit Picoulet, je fais mon métier, voilà tout!

Et, en se rendant à son poste, au ministère de la police, Jean-Baptiste répétait, comme un homme qu'une idée unique absorbe, étreint, accable et va tuer peut-être :

— Maintenant les conspirateurs euvent bien faire ce que bon leur semblera. Ce n'est pas moi qui les troublerai... Favrol peut bien aller et venir, ce n'est certainement pas Picoulet qui lui mettra la main au collet... Le Directoire peut bien être menacé, ce n'est pas moi qui le sauverai. La politique? Les affaires? Le salut public?... Ah bien! s'il n'y avait que moi pour m'en occuper!... A quoi bon demanderais-je de l'avancement à présent? Pour faire plaisir à bonne amie! Bonne amie m'a fait trop de peine! Bonne amie m'a trompé! J'aurais pu devenir je ne sais quoi, secrétaire général, ministre de la Police, ministre... (et Picoulet souriait encore vaguement à ce rêve évanoui). Je ne serai jamais rien qu'un pauvre diable. Voilà l'ouvrage des femmes : — je suis un homme fini!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

TABLE DES MATIÈRES

F. Aureau. — Imp. de Lagny


ORK PUI
NCE DEP.

